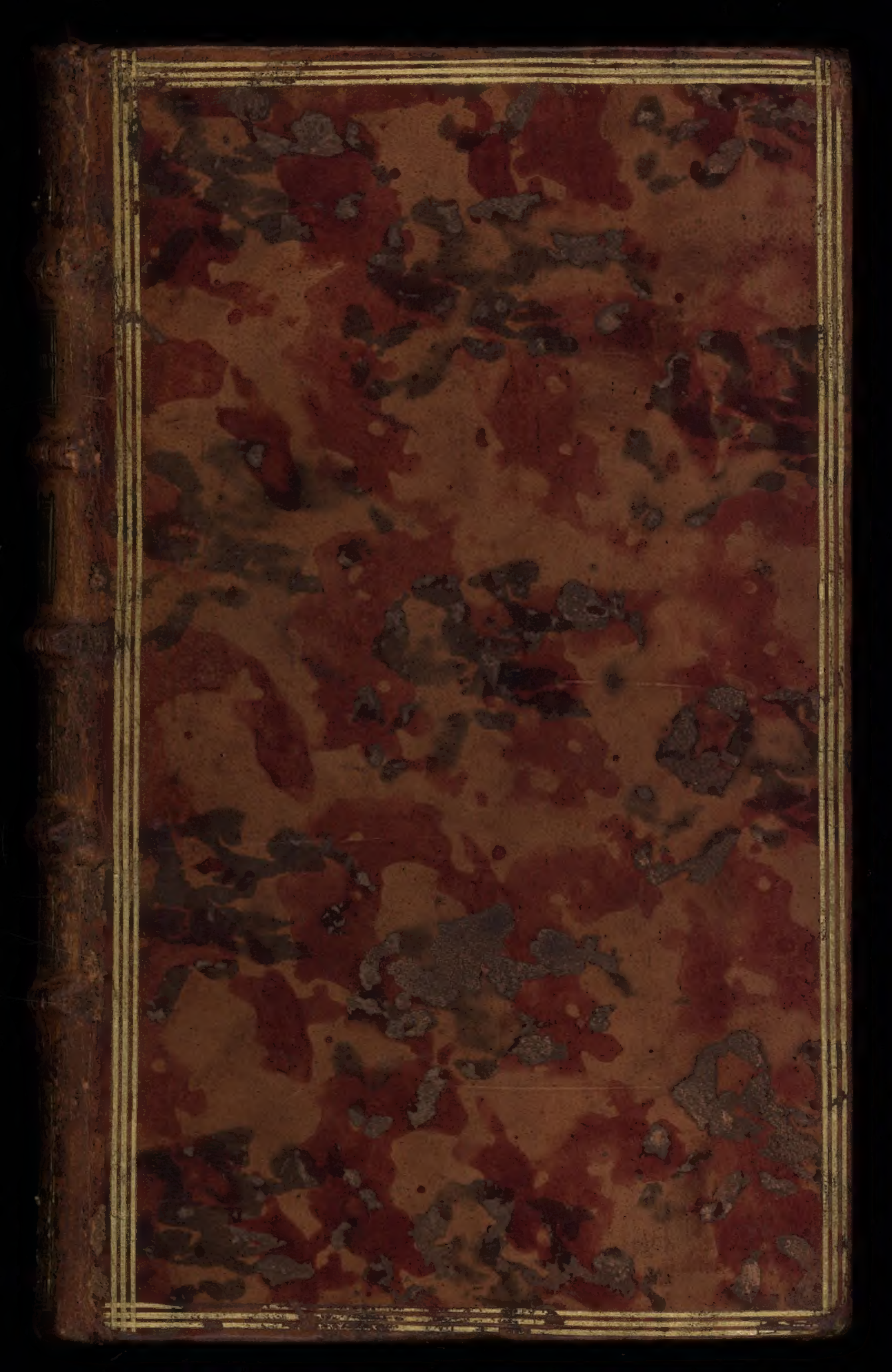
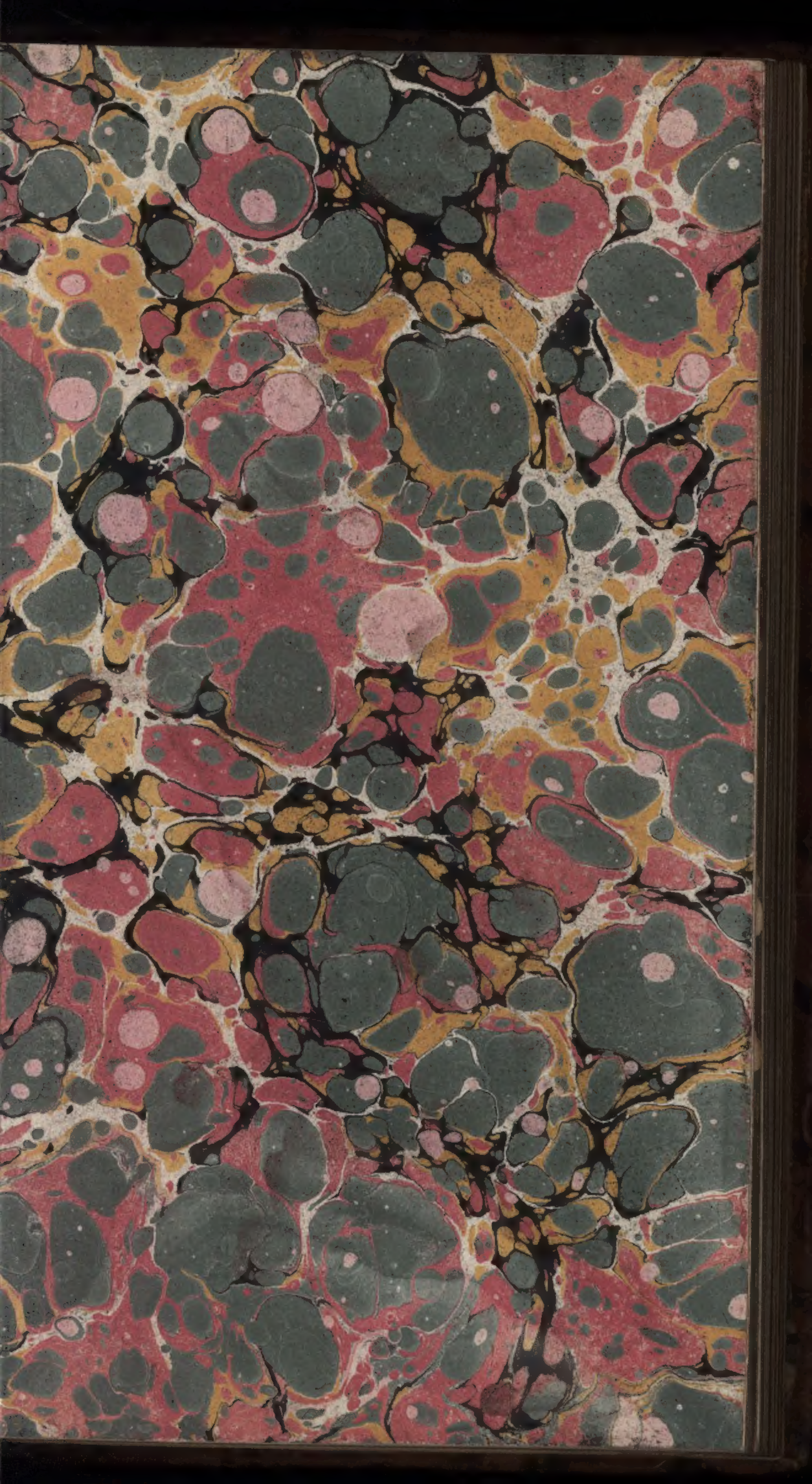
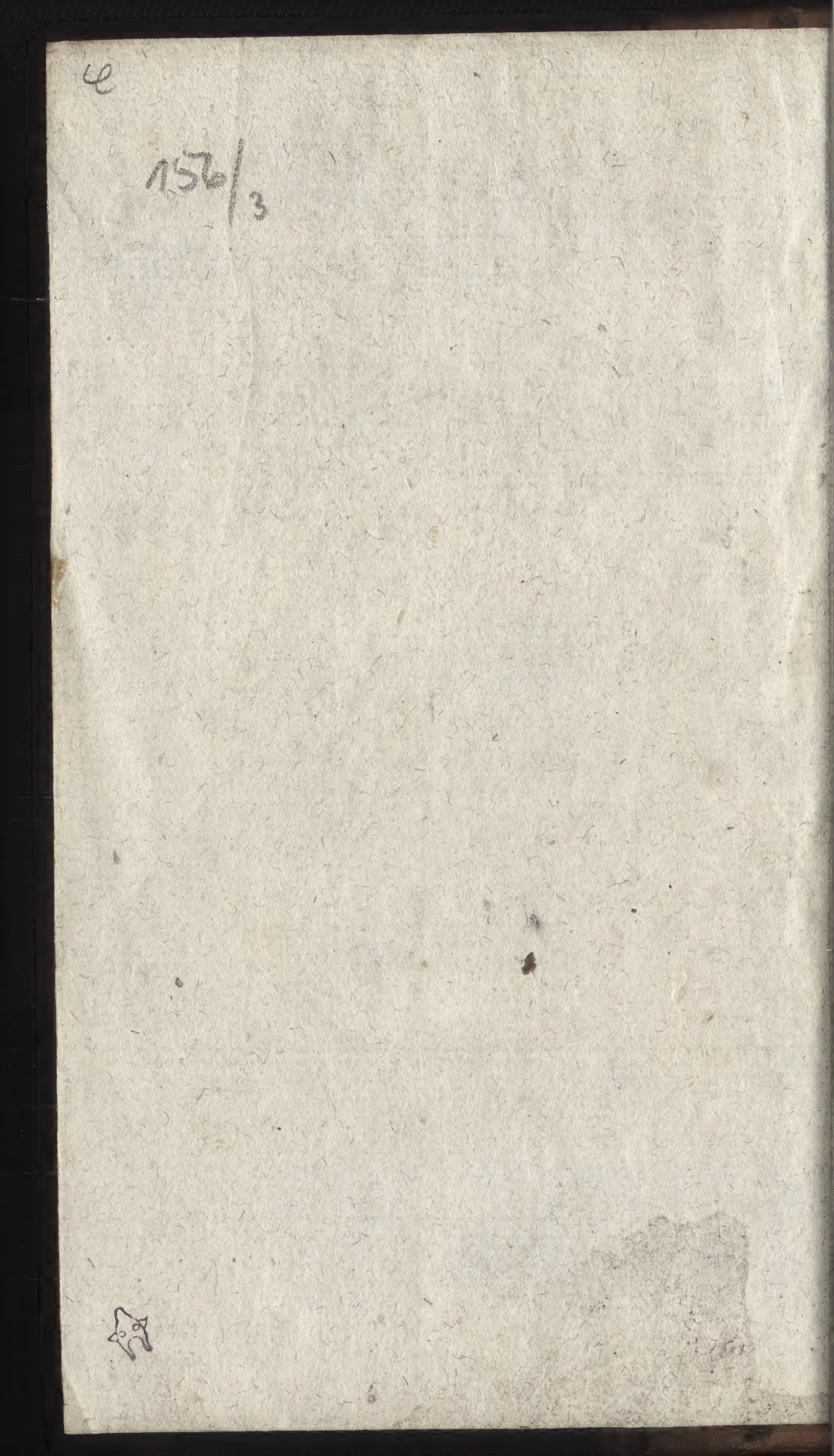


EX LIBRIS
OSCAR
LADNER

WIEN
MDCCCCXVI

Alice




1576/3

HEPTAMERON
FRANÇOIS.



Dunker del: et fec: a f: *Eichler sc*

LES

NOUVELLES

DE

MARGUERITE,

REINE DE NAVARRE.

TOME SECOND.



BERNE,

Chez la NOUVELLE SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

1781.

TROISIÉME JOURNÉE.

LA compagnie ne put le lendemain ſe rendre ſi-tôt à la ſalle, qu'elle n'y trouvât madame Oyſille, qui méditoit depuis demi-heure ce qu'elle devoit dire. S'ils avoient été ſatisfaits des converſations précédentes, ils ne le furent pas moins de la ſeconde. Ils écoutoient madame Oyſille avec tant d'application qu'ils n'entendirent pas la cloche, & qu'un religieux vint les avertir qu'on alloit dire la meſſe. Après avoir entendu la meſſe, & dîné ſobrement pour avoir la mémoire plus libre, chacun ſe retira dans ſa chambre pour viſiter ſon repertoire en attendant l'heure de retourner au pré; ce qu'ils firent dès que le tems fut venu. Ceux qui avoient quelque folie à dire étoient déja ſi joyeux, qu'on ne pouvoit les voir ſans ſe préparer à l'avance à bien rire. Etant aſſis ils demanderent à Saffredant à qui il donnoit

ſa voix ? La faute que je fis hier, répondit-il, étant auſſi grande que vous le dites, & ne ſachant rien qui puiſſe la réparer, je donne ma voix à Parlamente. Comme elle eſt fort ſenſée, elle ſaura ſi bien louer les dames, qu'elle fera oublier la vérité que je vous ai dite. Je n'entreprens pas, repliqua Parlamente, de réparer vos fautes ; mais je me donnerai bien de garde de les imiter. Pour cet effet je veux vous faire voir ſans m'éloigner de la verité que nous avons juré de dire, qu'il y a des dames qui n'ont aimé que par un principe de vertu. Comme celle dont je veux parler eſt de bonne maiſon, je ne changerai de l'hiſtoire que le nom. Vous verrez, meſdames, par ce que je vais dire que l'amour ne peut changer un cœur chaſte & vertueux.



S. Freudenberg. inv. De Longueil. Sculp.



XXI. NOUVELLE.

Amour vertueux d'une fille de qualité, & d'un Bâtard d'une bonne & grande maiſon. Empêchement qu'une reine fit à leur mariage. Sage réponſe de la demoiſelle à la reine.

IL y eut une reine en France qui entretenoit pluſieurs filles de bonne maiſon, & une entr'autres nommée Rolandine, qui étoit ſa proche parente: mais la reine qui n'étoit pas contente du pere de cette fille châtioit l'innocente pour le coupable, & en uſoit aſſez mal avec elle. Quoique cette demoiſelle ne fût pas des plus belles, ni des plus laides, elle avoit tant de ſageſſe & de douceur, que pluſieurs grands ſeigneurs la demanderent en mariage,

& n'eurent point de réponſe, le pere aimant tant ſon argent, qu'il oublicit l'établiſſement de ſa fille. Elle avoit ſi peu de part, comme on a déja dit à la faveur de ſa maîtreſſe, qu'elle n'étoit point recherchée de ceux qui vouloient faire bien leur cour à la reine. Ainſi par la négligence du pere, & par le dédain de la maîtreſſe, cette pauvre fille demeura long-tems ſans être mariée. Elle s'en chagrina à la longue, moins par l'envie d'être mariée, que par honte de ne l'être pas. Son chagrin alla ſi loin, qu'elle quitta les pompes & les mondanités de la cour, pour ne s'occuper qu'à prier Dieu, & à faire quelques petits ouvrages. Elle paſſa ſa jeuneſſe dans cette tranquille retraite, où elle vivoit ſi ſaintement & ſi dévotement que rien plus. Comme elle approchoit de trente ans, il ſe préſenta un gentilhomme Bâtard d'une maiſon illuſtre, & un des honnêtes hommes de ſon tems; mais mal partagé des biens de la fortune, & d'un air ſi médiocre, qu'une autre qu'elle ne l'auroit pas volontiers choiſi pour ſon amant. Comme ce pauvre gentilhomme étoit demeuré ſans parti, & que ſouvent un malheureux cherche l'autre, il aborda un jour Rolandine. Comme ils ſe reſſembloient aſſez du côté du tempérament & de la fortune, ils ſe plaignirent réciproquement l'un à l'autre, & lierent une amitié très-intime. Voyant qu'ils étoient tous deux dans

la même diſgrace, ils ſe cherchoient par-tout pour ſe conſoler l'un l'autre, & ce long commerce produiſit une très-étroite amitié. Ceux qui avoient vu Rolandine ſi ſauvage qu'elle ne vouloit parler à perſonne, furent incontinent ſcandaliſés de la voir à tout moment avec le Bâtard, & dirent à ſa gouvernante qu'elle ne devoit pas ſouffrir de ſi longs entretiens. Elle en parla à Rolandine, & lui remontra qu'on trouvoit mauvais qu'elle eût un ſi grand commerce avec un homme qui n'étoit ni aſſez riche pour l'épouſer, ni aſſez bien fait pour être aimé. Rolandine qui avoit toujours été plus repriſe de ſon auſtérité que de ſes mondanités, répondit à ſa gouvernante: Vous voyez, ma mere, que je ne puis avoir de mari de ma qualité. Je me ſuis toujours attachée aux jeunes & aux bien faits: Mais comme je crains de tomber dans l'inconvénient où j'en ai vu tomber tant d'autres, je m'attache à ce gentilhomme, qui comme vous ſavez eſt ſi ſage & ſi vertueux, qu'il ne me parle que de bonnes choſes. Quel tort vous fais-je donc, & à ceux qui en parlent, de me conſoler de mes ennuis par une honnête ſociété? La pauvre bonne femme qui aimoit ſa maîtreſſe plus qu'elle-même, lui dit: Je vois bien, mademoiſelle, que vous avez raiſon, & que votre pere & votre maîtreſſe ne vous traitent pas comme vous le méritez: Mais puiſque ce commer-

ce donne lieu à des diſcours qui ne ſont pas avantageux à votre honneur, vous devez rompre avec cet homme, fût-il votre propre frere. Je le ferai puiſque vous me le conſeillez, repliqua Rolandine en pleurant : Mais il eſt bien étrange de n'avoir en ce monde aucune conſolation. Le Bâtard la vint voir à ſon ordinaire; mais elle lui conta tout du long les larmes aux yeux ce que ſa gouvernante lui avoit dit, & le pria de ne la plus voir que ce bruit ne fût un peu paſſé: Ce qu'il fit à ſa priere. L'un & l'autre ayant perdu leur conſolation durant cet éloignement, commencerent à ſentir une inquiétude que Rolandine n'avoit jamais éprouvée. Elle ne ceſſoit de prier Dieu, de jeûner, & de voyager. Car cet amour encore inconnu lui cauſoit un ſi grand trouble, qu'elle n'avoit pas un moment de repos. Le Bâtard n'étoit guere mieux : Mais comme il étoit déja réſolu de l'aimer, & de tâcher à l'épouſer, & qu'il voyoit qu'il lui feroit bien glorieux d'y pouvoir réuſſir, il ne ſongea plus qu'aux moyens de lui faire déclaration d'amour, & ſur-tout de mettre la gouvernante dans ſes intérêts. Pour cet effet il lui reprénſenta la déplorable condition de ſa maîtreſſe à laquelle on vouloit ôter toute ſorte de conſolation. La bonne femme le remercia en pleurant de la part qu'il prenoit généreuſement aux intérêts de ſa maîtreſſe, & chercha avec lui les moyens de le faire

parler à elle. Il fut dit que Rolandine feroit ſemblant d'être incommodée d'une migraine, où rien n'eſt plus inſupportable que le bruit ; que quand ſes compagnes iroient à la chambre ils demeureroient ſeuls, & pourroient s'entretenir en toute liberté. Le Bâtard fut ravi de l'expédient, & s'abandonna entiérement aux conſeils de la gouvernante, & de cette maniere il parloit à ſa maîtreſſe quand il vouloit : Mais ce plaiſir ne fut pas de longue durée : car la reine qui n'aimoit pas Rolandine demanda ce qu'elle faiſoit dans ſa chambre. Quelqu'un répondit qu'elle avoit la migraine ; mais quelqu'autre, ou qui ne s'accommodoit pas de ſon abſence, ou qui vouloit la chagriner, dit, que le plaiſir qu'elle avoit d'entretenir le Bâtard, devoit la guérir de ſa migraine. La reine qui trouvoit les péchés véniels des autres des péchés mortels pour elle, l'envoya querir, & lui défendit de ne parler jamais au Bâtard que dans ſa chambre, ou dans ſa ſalle. Rolandine paya d'obéiſſance, & répondit, que ſi elle avoit cru que le Bâtard ou un autre eût déplu à ſa majeſté elle ne lui auroit jamais parlé. Cependant alle réſolut en elle-même de chercher un autre expédient dont la reine ne ſauroit rien. Comme elle jeûnoit les mercredis, les vendredis, & les ſamedis, & qu'elle ne ſortoit pas de ſa chambre, elle faiſoit venir ces jours-là le Bâtard qu'elle

commençoit à aimer, & avoit le tems de lui parler avec ſa gouvernante, pendant que les autres ſoupoient. Moins ils avoient de tems à ſe parler, plus ce qu'ils ſe diſoient étoit vif & paſſionné; car ils déroboient le tems de leur entretien comme fait le larron quelque choſe de précieux. Comme il n'y a point de ſecret qui ne ſe découvre enfin, un valet de pied ayant vu un jour entrer le Bâtard, le dit en lieu où la choſe ne fut cachée à perſonne, non pas même à la reine, qui ſe mit en ſi groſſe colere, que le Bâtard n'oſa depuis entrer dans la chambre des demoiſelles. Il faiſoit ſouvent ſemblant d'aller en voyage pour avoir occaſion de parler à l'objet de ſon amour, & revenoit tous les ſoirs à la chapelle du château habillé tantôt en Cordelier, tantôt en Jacobin, & ſi bien déguiſé, que perſonne ne le connoiſſoit. Rolandine & ſa gouvernante ne manquoient pas d'abord d'aller entretenir le bon pere.

Le Bâtard bien perſuadé que Rolandine l'aimoit, ne fit point difficulté de lui dire un ſoir. Vous voyez, mademoiſelle, à quoi je m'expoſe pour votre ſervice, & les défenſes que la reine vous a fait de me parler. Vous voyez d'un autre côté que votre pere ne penſe à rien moins qu'à vous marier. Il a refuſé tant de bons partis, que je ne connois ni près ni loin perſonne qui puiſſe vous avoir. Je

ſai que je ſuis pauvre, & que vous ne ſauriez épouſer gentilhomme qui ne fût plus riche que moi. Mais ſi c'eſt être riche que d'avoir beaucoup d'amour & de bonne volonté, je croirois être le plus opulent homme du monde. Dieu vous a donné de grands biens, & des eſpérances d'en avoir encore de plus grands. Si j'étois aſſez heureux pour que vous vouluſſiez me choiſir pour mari, je ſerois toute ma vie votre époux, votre ami, & votre ſerviteur. Si vous en prenez un égal à vous; ce qui je crois ſe trouvera difficilement, il voudra être maître, & regardera plus à vos biens qu'à votre perſonne, à la beauté qu'à la vertu, jouira de vos biens, & ne vous traitera pas comme vous méritez. Le deſir d'avoir ce contentement, & la peur que j'ai que vous n'en ayez point avec un autre, m'obligent à vous ſupplier de me rendre heureux, & vous la femme la plus contente & la mieux traitée qui fût jamais. Rolandine écoutant la déclaration qu'elle avoit reſolu de lui faire, répondit avec un air tranquille. Je ſuis très-aiſe que vous m'ayez prévenu, & que vous me diſiez ce que j'avois depuis longtems réſolu de vous dire. Depuis deux ans que je vous connois je n'ai pas été un moment ſans penſer & repenſer aux raiſons que j'ai pu inventer pour & contre vous. Mais enfin ayant réſolu de m'engager dans le mariage, il eſt tems que je commence,

& que je choisisse celui avec lequel je croirai vivre avec le plus de repos & de satisfaction. J'ai eu pour soupirans des gens bien faits, riches, & de grande qualité; mais vous êtes le seul avec lequel je trouve que mon cœur & mon esprit pourront le mieux s'accorder. Je sai qu'en vous épousant je n'offense point Dieu, & que je fais au contraire ce qu'il commande. Pour mon pere, il a si fort négligé mon établissement, & l'a refusé tant de fois, que la loi veut que je me marie sans lui. Il ne peut que me deshériter. Mais quand je n'aurai que ce qui m'appartient, je m'estimerai la femme du monde la plus heureuse ayant un mari comme vous. Quant à la reine ma maîtresse, je ne dois point faire scrupule de lui desobéir pour obéir à Dieu, puis qu'elle n'en a point fait de traverser les avantages qui se sont présentés pour moi durant ma jeunesse.

Mais pour vous faire connoître que l'amour que j'ai pour vous est fondé sur l'honneur & sur la vertu, je veux que vous me promettiez qu'en cas que je consente au mariage que vous me proposez, vous n'en demanderez la consommation que quand mon pere sera mort, ou après que j'aurai trouvé les moyens de l'y faire consentir. Le Bâtard le lui ayant promis bien volontiers, ils se donnerent mutuellement un anneau en foi de mariage, & se

baiſerent dans le temple de Dieu, qu'ils prirent pour témoin de leur promeſſe; & jamais il n'y a eu depuis entr'eux autres privautés que des baiſers. Cette légere ſatisfaction contenta fort ces deux parfaits amans, qui furent long-tems ſans ſe voir, & ſans jamais ſe défier l'un de l'autre. Il n'y avoit guere de lieu où il y eût de l'honneur à acquérir, que le Bâtard ne s'y trouvât, perſuadé qu'il ne pouvoit jamais être pauvre vû la riche femme que Dieu lui avoit donnée, qui durant ſon abſence garda ſi fidélement cette parfaite amitié, qu'elle ne fit cas d'aucun homme. Il y eut des gens qui la demanderent en mariage, & qui n'eurent pour réponſe, qu'ayant été ſi long-tems ſans être mariée, elle étoit réſolue de ne ſe marier jamais. Cette réponſe fut ſi publique, qu'elle vint à la connoiſſance de la reine, qui lui demanda la raiſon d'un tel langage. Rolandine répondit que c'étoit pour lui obéir: Qu'elle ſavoit bien que jamais elle n'avoit voulu la marier quoi qu'il ſe fût preſenté des partis avantageux, & que l'âge & la patience lui avoient appris à ſe contenter de ſon état préſent. Toutes les fois qu'on lui parloit de mariage elle faiſoit la même réponſe. La guerre étant finie, & le Bâtard revenu à la cour, elle ne lui parloit point devant les gens, mais lui parloit toujours à l'égliſe ſous prétexte de confeſſion; car la reine avoit défendu à l'un & à l'autre ſous peine de la vie, de

ne ſe parler qu'en compagnie. Mais l'amour honnête qui ne craint poins les défenſes, étoit plus ingénieux à leur faire trouver les moyens de ſe voir & de s'entretenir, que leurs ennemis à les en empêcher. Il n'y eut point d'habit de religieux que le Bâtard ne prît ſucceſſivement; & moyennant cela leur commerce ſe ſoutint toujours agréablement juſqu'à ce que le roi alla à une maiſon de plaiſance. Cette maiſon n'étoit pas ſi proche que les dames puſſent aller à pied à d'autre égliſe qu'à celle du château, qui étoit ſi mal bâtie, & le confeſſional étoit ſi à découvert, que le confeſſeur eût été facilement reconnu. Mais à meſure qu'une occaſion leur manquoit, l'amour leur en faiſoit trouver une autre: Car préciſément en ce tems-là il arriva à la cour une proche parente du Bâtard. Cette dame & ſon fils furent logés chez le roi; & on donna à ce jeune prince une chambre avancée, & comme détachée de l'appartement du roi, & placée de maniere, qu'il pouvoit de ſa fenêtre voir Rolandine & lui parler, leurs fenêtres étant proprement à l'angle des deux corps de logis. Cette chambre qui étoit ſur la ſalle du roi, étoit celle des dames d'honneur compagnes de Rolandine. Celle ci ayant vu pluſieurs fois ce jeune prince à la fenêtre en fit avertir le Bâtard par la gouvernante. Après avoir reconnu le terrein, il fit ſemblant de prendre grand

plaiſir à lire le livre des chevaliers de la table ronde qui étoit un de ceux du prince, & ſur l'heure du dîner il prioit le valet de chambre de le laiſſer entrer, & de l'enfermer dans la chambre pour achever de lire ſon livre. Le valet qui le connoiſſoit pour parent de ſon maître & pour honnête homme, le laiſſoit lire tant qu'il vouloit. Rolandine de ſon côté venoit à ſa fenêtre, & pour avoir occaſion d'y demeurer plus long-tems, elle faiſoit ſemblant d'avoir mal à une jambe, & mangeoit de ſi bonne heure, qu'elle n'alloit plus à la table des dames. Elle s'aviſa de travailler à un lit de ſoie, qu'elle attachoit à la fenêtre, où elle étoit bien aiſe d'être ſeule. Quand elle étoit ſeule elle entretenoit ſon mari, & lui parloit de maniere, que perſonne n'auroit ſû les entendre. Quand elle voyoit approcher quelqu'un elle touſſoit & faiſoit ſigne au Bâtard de ſe retirer. Ceux qui avoient ordre de les obſerver étoient perſuadés qu'ils ne s'aimoient plus, car elle ne ſortoit pas d'une chambre, où il ne pouvoit la voir parce que l'entrée lui en étoit défendue.

La mere du jeune prince étant un jour dans la chambre de ſon fils, ſe mit à la fenêtre où étoit ce gros livre, & n'y eut pas été un moment qu'une des compagnes de Rolandine qui étoit à la fenêtre de leur chambre, ſalua cette dame, & lui parla.

La dame lui demanda comment Rolandine ſe portoit. L'autre répondit qu'elle la verroit s'il lui plaiſoit, & la fit mettre à la fenêtre avec ſes coiffes de nuit. On parla de la maladie de Rolandine, & puis chacun ſe retira. La dame jettant les yeux ſur ce gros livre de la table ronde, dit aut valet de chambre qui en avoit la garde : Je m'étonne que les jeunes gens donnent leur tems à lire tant de folies. Le valet de chambre répondit, qu'il s'étonnoit encore plus que des gens âgés & qui paſſoient pour ſages y fuſſent plus attachés que les jeunes, & lui dit là-deſſus comme quelque choſe de ſingulier, que le Bâtard ſon parent paſſoit tous les jours quatre à cinq heures à lire ce livre. La dame en devina d'abord la raiſon, & ordonna au valet de chambre de ſe cacher, & de bien obſerver ce qu'il feroit. Le valet de chambre s'acquitta de ſa commiſſion, & trouva qu'au lieu de lire, le Bâtard ſe tenoit à la fenêtre, où Rolandine venoit lui parler. Il entendit même pluſieurs choſes de leur amitié qu'ils croyoient tenir bien cachée. Le lendemain il dit à ſa maîtreſſe ce qu'il avoit entendu. Elle envoya querir ſon couſin le Bâtard, & après lui avoir fait pluſieurs remontrances, lui défendit de ne ſe trouver plus à cette fenêtre. Le ſoir elle parla à Rolandine, & la menaça d'en avertir la reine en cas qu'elle continuât cette folle amitié. Rolandine ſans s'étonner jura

que quelque chofe qu'on en dît elle n'avoit point parlé au Bâtard depuis les défenfes de fa maîtreffe, comme pouvoient lui dire fes compagnes & les domeftiques: Qu'à l'égard de la fenêtre dont elle parloit, elle n'y avoit jamais parlé au Bâtard. Cependant le Bâtard craignant que fon intrigue n'éclatât, s'éloigna du danger, & fut long tems fans écrire à Rolandine; ce qu'il fit avec tant d'adreffe, que quelque garde que la reine fît faire, Rolandine recevoit des nouvelles de fon amant deux fois la femaine. Il fe fervit premierement d'un religieux: Mais ce moyen lui manquant il envoyoit un petit page, habillé tantôt d'une couleur, tantôt d'une autre. Il s'arrêtoit aux endroits où les dames paffoient, & fe fourant avec les autres, il trouvoit toujours moyen de rendre fes lettres à Rolandine. La reine allant un jour à la campagne, quelqu'un qui reconnut le page, & qui avoit ordre de veiller à cette affaire, courut après le page: Mais comme il étoit fin, & qu'il ne douta pas que ce ne fût à lui qu'on en vouloit, il entra chez une pauvre femme qui faifoit bouillir fon pot, & jetta incontinent fes lettres au feu. Le gentilhomme qui le pourfuivoit l'ayant atteint le dépouilla tout nud, & le fouilla par-tout fans rien trouver, puis le laiffa aller. Quand le page fut parti la bonne femme demanda au gentilhomme pourquoi il avoit ainfi

fouillé ce pauvre enfant ? Il répondit qu'il croyoit qu'il portât des lettres. Vous n'aviez garde de les trouver, repliqua la vieille. Il les avoit trop bien cachées. Je vous prie de me dire où, reprit le gentilhomme, qui croyoit déja les tenir. Il fut bien étonné quand il sut qu'il les avoit brûlées, & vit bien que le page avoit été plus fin que lui. Cependant il alla d'abord rendre compte à la reine de ce qu'il avoit appris.

Le Bâtard donc ne pouvant plus se servir du page, y envoya un vieux domestique, qui sans se mettre en peine des menaces de mort qu'il savoit bien que la reine avoit fait faire à ceux qui se mêleroient de cette affaire, entreprit de faire tenir des lettres à Rolandine. Etant entré au château où elle étoit, il alla se poster à une porte qui étoit au pied d'un grand degré, par où toutes les dames passoient : mais un valet qui l'avoit vu, le reconnut d'abord, & alla le dénoncer au maître d'hôtel de la reine, qui lui donna ordre d'aller l'arrêter sur le champ. Le valet sage & avisé voyant qu'on le regardoit de loin, se tourna vers la muraille comme s'il eût voulu pisser, déchira ses lettres en autant de petits morceaux qu'il lui fut possible, & les jetta derriere une porte. Incontinent après il fut pris & fouillé ; & ne lui trouvant rien on l'in-

l'interrogea par ferment s'il n'avoit point porté de lettres. On n'oublia rien du côté des promeffes, & des menaces pour lui faire confeffer la vérité; mais quelque chofe qu'on fît on n'en put jamais rien tirer. Le rapport en fut fait à la reine: mais quelqu'un s'étant avifé de regarder derriere la porte auprès de laquelle il avoit été pris, on y trouva les morceaux de lettres. On envoya querir le confeffeur du roi qui affembla tous ces morceaux fur une table, & lut tout du long la lettre, où le mariage fecret fe trouva clairement expliqué; car le Bâtard appelloit Rolandine fa femme. La reine qui n'étoit pas d'humeur à cacher la faute de fon prochain, fit grand bruit, & voulut qu'on employât toutes chofes pour faire confeffer au bon-homme la vérité de la lettre, qu'il ne pouvoit méconnoître en la lui montrant: mais quoi qu'on pût lui dire ou montrer, il n'y eut pas moyen de lui faire rien avouer. Ceux qui avoient été chargés de cette affaire le menerent au bord de la riviere, & le mirent dans un fac, lui difant qu'il mentoit à Dieu & à la reine contre la vérité prouvée. Lui qui aimoit mieux mourir que d'accufer fon maître, leur demanda un confeffeur, & après avoir mis à fa confcience le meilleur ordre qu'il lui fut poffible, il leur dit. Je vous prie, Meffieurs, de dire à Monfieur le Bâtard mon maître, que je lui recom-

mande ma femme & mes enfans, & que je meurs de bon cœur pour ſon ſervice. Faites de moi ce qu'il vous plaira; & comptez que vous ne tirerez jamais rien de moi au deſavantage de mon maître. Alors pour lui faire plus de peur, ils le jetterent dans l'eau enveloppé dans le ſac, en lui criant, on te ſauvera ſi tu veux dire la vérité: mais voyant qu'il ne répondoit rien, ils le retirerent, & furent rendre compte à la reine de la conſtance de cet homme. Ni le roi ni moi, dit alors la reine, ne ſommes pas ſi heureux en ſerviteurs, que le Bâtard qui n'a pas de quoi les récompenſer. Elle fit ce qu'elle put pour attirer ce bon-homme à ſon ſervice; mais il ne voulut jamais quitter ſon maître, qui lui permit d'entrer au ſervice de la reine, où il vécut heureux & content.

La reine après avoir découvert le mariage par la lettre du Bâtard envoya querir Rolandine, & avec beaucoup d'emportement l'appella pluſieurs fois malheureuſe au lieu de couſine, lui remontrant le deshonneur qu'elle avoit fait à ſa maiſon, & à elle qui étoit ſa maîtreſſe de s'être ainſi mariée ſans ſon conſentement. Rolandine qui connoiſſoit depuis long-tems le peu d'amitié que la reine avoit pour elle, lui rendit la pareille. Comme l'amour manquoit, que la crainte n'avoit plus de lieu, &

que Rolandine voyoit bien, qu'une censure si publique venoit moins de l'amour qu'on lui portoit, que de l'envie qu'on avoit de lui faire honte, & qu'on prenoit plus de plaisir à la mortifier, qu'on n'avoit de déplaisir de lui voir faire une faute, répondit d'un air aussi tranquille & assuré, que celui de la reine marquoit de trouble & de colere. Si vous ne connoissiez pas votre cœur, madame, je vous représenterois la mauvaise volonté que vous avez depuis long-tems pour Monsieur mon pere & pour moi: mais vous le savez si bien que vous ne serez pas surprise d'apprendre que ce n'est un secret pour personne. Pour moi, Madame, je m'en suis apperçue à mon grand dommage. Si vous aviez eu autant de bonté pour moi que pour celles qui ne vous sont pas si proches que moi, je serois de l'heure qu'il est mariée d'une maniere qui vous feroit honneur & à moi aussi: mais vous m'avez abandonnée, & ne m'avez pas donné le moindre témoignage de faveur. Les bons partis qui se sont présentés m'ont tous échappé par la négligence de Monsieur mon pere, & par le peu de cas que vous avez fait de moi. Un traitement si dur m'avoit jettée dans un tel desespoir, que si ma santé avoit été assez bonne pour les austérités du couvent, je m'y serois volontiers jettée pour me délivrer des ennuis continuels que votre rigueur

me donnoit. Dans ce defefpoir s'eft préfenté celui qui feroit d'auffi bonne maifon que moi fi l'amour de deux perfonnes étoit autant eftimé que l'anneau matrimonial ; car vous favez que fon pere pafferoit devant le mien. Il m'a long-tems aimée & foutenue ; mais vous, Madame, qui ne m'avez jamais pardonné la moindre faute, ni loué quelque bonne action que j'aye pu faire, quoi que vous fuffiez par expérience que ma coutume n'étoit point de parler d'amour ni de mondanité, & que je vivois plus religieufement qu'aucune autre, vous n'avez pas laiffé de trouver d'abord mauvais que je parlaffe à un gentilhomme auffi malheureux que moi, & en l'amitié duquel je ne cherchois qu'un peu de confolation à mes ennuis. Quand je vis que j'en étois entiérement privée, mon defefpoir fut fi grand, que je réfolus de chercher le repos avec le même foin que vous travailliez à me l'ôter. Dès l'heure même nous nous fimes des promeffes de mariage qui furent fcellées par un anneau. Il me femble donc, Madame, que vous me faites tort de m'appeller méchante & malheureufe. La grande & parfaite amitié qu'il y a entre le Bâtard & moi, m'auroit donné occafion de faire du mal fi j'avois voulu, cependant nous n'avons jamais été plus loin qu'au baifer, perfuadée que Dieu me feroit la grace d'obtenir le confentement de mon pere avant que de

conſommer le mariage. Je n'ai rien fait ni contre Dieu, ni contre ma conſcience. J'ai attendu juſqu'à trente ans pour voir ce que vous & mon pere feriez pour moi ; & ma jeuneſſe s'eſt paſſée avec tant de chaſteté & de vertu, que perſonne au monde ne ſauroit là-deſſus me faire aucun reproche fondé. Me voyant ſur le retour & hors d'eſpérance de trouver un mari de mon rang, la raiſon m'a déterminé d'en prendre un ſuivant mon goût, non pour le plaiſir des yeux ; car comme vous ſavez celui que j'ai choiſi n'eſt pas bien fait. Je n'ai pas eu en vue non plus de ſatisfaire aux mouvemens de la nature, puiſqu'il n'y a point encore eu de conſommation. On ne peut pas dire encore que l'orgueil & l'ambition ayent eu part à mon choix, puiſque celui en faveur duquel je me ſuis déterminée eſt pauvre & peu avancé : ainſi je n'ai eu d'égard qu'à la vertu, à l'honnêteté, & aux bonnes qualités qui ſont en lui, & ſur leſquelles tout le monde eſt contraint de lui rendre juſtice, & à l'amour qu'il a eu pour moi, qui m'a fait eſpérer d'avoir avec lui du repos & de l'agrément. Après avoir bien penſé au bien & au mal qui pouvoit m'en arriver, j'ai pris le parti qui m'a paru le meilleur, & ai enfin réſolu après deux ans d'examen de finir ma vie avec lui ; & ſi bien réſolu, que ni les tourmens qu'on pourroit me faire, ni la mort même

ne me feroient pas changer de ſentiment. Ainſi, Madame, je vous ſupplie de m'excuſer autant que je ſuis excuſable, & de me laiſſer jouir de la paix & du repos que j'eſpere trouver avec lui.

La reine voyant tant d'ingénuité & de réſolution, & ne pouvant répondre rien de raiſonnable, fit venir l'emportement au ſecours de la raiſon. Continuation de cenſures & d'injures, & ſur le tout beaucoup de larmes. Malheureuſe, lui dit-elle, au lieu de vous humilier, & témoigner de la repentance de la faute que vous avez faite, vous parlez avec audace, & au lieu d'en rougir, vous n'en verſez pas ſeulement une larme. C'eſt une preuve de votre obſtination, & de la dureté de votre cœur. Mais ſi le roi & votre pere veulent m'en croire, ils vous mettront en lieu où vous ſerez contrainte de tenir un autre langage. Puiſque vous m'accuſez, Madame, de parler avec audace, répondit Rolandine, je ſuis réſolue de ne plus rien dire, à moins qu'il ne vous plaiſe de me permettre de parler. La reine lui ayant permis de répondre. Ce n'eſt point à moi, Madame, reprit-elle, de vous parler avec audace. Comme vous êtes ma maîtreſſe & la plus grande princeſſe de la chrétienté, je dois toujours avoir pour vous le reſpect qui vous eſt dû; & mon deſſein n'a jamais

été de m'en éloigner ; mais comme je n'ai pour avocat que la vérité, & qu'il n'y a que moi qui la ſache, je ſuis obligée de la dire hardiment, dans l'eſpérance que ſi j'ai le bonheur de vous la faire bien connoître, vous ne me croirez pas telle qu'il vous a plu de me nommer. Je ſuis perſuadée que ceux qui ſauront de quelle maniere je me ſuis conduite dans l'affaire dont il s'agit, ne me blâmeront point, & je fonde cette certitude ſur celle que j'ai de n'avoir rien fait ni contre Dieu ni contre mon honneur. Voilà, Madame, ce qui me fait parler ſans crainte, bien aſſurée que celui qui voit mon cœur eſt avec moi, & cela étant j'aurois tort de craindre ceux qui ſont ſoumis à ſon jugement. Pourquoi donc pleurer, Madame, puiſque l'honneur & la conſcience ne me reprochent rien? A l'égard de la repentance, je ſuis ſi éloignée, Madame, de me repentir de ce que j'ai fait, que ſi j'étois à commencer je ferois la même choſe. C'eſt vous, Madame, qui avez grand ſujet de pleurer tant du tort que vous m'avez fait par le paſſé, que de celui que vous me faites à préſent de me cenſurer publiquement d'une faute dont vous êtes plus coupable que moi. Si j'avois offenſé Dieu, le roi, vous, mes parens, & ma conſcience, je devrois témoigner ma repentance par mes larmes: mais je ne dois point pleurer pour avoir fait une action

bonne, juſte, & ſainte, dont on n'a jamais parlé qu'avec avantage, & que vous ſeule, Madame, avez divulguée trop tôt en lui donnant un air de crime qui fait voir clairement que vous avez plus pour but de me deshonorer, que de conſerver l'honneur de votre maiſon & de vos parens. Mais puiſqu'il vous plaît, Madame, d'en uſer ainſi, je ne dois pas vous contredire. Toute innocente que je ſuis, je n'aurai pas moins de plaiſir à ſubir la peine qu'il vous plaira m'infliger, que vous en aurez à vouloir me la faire ſouffrir. Vous & mon pere, Madame, n'avez qu'à dire ce que vous voulez que je ſouffre, vous ſerez promptement obéis. Je compte, Madame, qu'il n'y manquera pas, & je ſerai bien aiſe qu'il ſuive vos ſentimens, & qu'ayant été de votre avis dans la négligence qu'il a fait paroître à me procurer du bien, il imite votre activité à préſent qu'il s'agit de me faire du mal. Mais j'ai un autre pere au ciel, qui, j'eſpere me donnera autant de patience qu'il m'en faudra pour ſoutenir les maux que je vois que vous me préparez: auſſi eſt-ce en lui ſeul que je mets toute ma confiance.

La reine outrée de colere commanda qu'on l'ôtât de devant ſes yeux, & qu'on la mît ſeule dans une chambre ſans la laiſſer parler à perſonne. On lui laiſſa néanmoins ſa gouvernante; & ce fut

par ſon moyen qu'elle fit ſavoir au Bâtard l'état où elle étoit, lui demandant en même tems ce qu'il croyoit qu'elle devoit faire. Le Bâtard croyant que les ſervices qu'il avoit rendu au roi ſeroient comptés pour quelque choſe, vint incontinent à la cour. Il trouva le roi à la chaſſe, lui conta la vérité du fait, lui remontra ſa pauvreté, le ſupplia d'appaiſer la reine, & de permettre que ſon mariage fût conſommé. M'aſſurez-vous, lui dit le roi pour toute réponſe, que vous l'avez épouſée. Oui, Sire, repliqua le Bâtard, par paroles & par préſens ſeulement; mais s'il vous plaît, Sire, la cérémonie ſera achevée. Le roi baiſſa la tête, & ſans dire autre choſe reprit le chemin du château. En arrivant il appella le capitaine de ſes gardes, & lui donna ordre d'arrêter le Bâtard. Cependant un de ſes amis qui devina l'intention du roi, le fit avertir de s'éloigner, & de ſe retirer à une de ſes maiſons qui n'étoit pas éloignée, & ſi le roi le faiſoit chercher comme il croyoit qu'il feroit, il en auroit incontinent avis afin qu'il ſortît du royaume; & qu'en cas que les choſes ſe paſſaſſent plus doucement il lui manderoit de revenir. Le Bâtard crut ſon ami, & fit tant de diligence, que le capitaine des gardes ne le trouva point.

Cependant le roi & la reine ayant vu enſemble ce qu'ils feroient de la pauvre demoiſelle qui avoit

l'honneur d'être leur parente, il fut arrêté par avis de la reine de la renvoyer à ſon pere, auquel on feroit ſavoir la vérité du fait. Avant que de partir pluſieurs eccléſiaſtiques & gens de conſeil allerent la voir, & lui repréſenterent que n'étant engagée que de parole, elle pouvoit aiſément s'en dédire, moyennant que l'un & l'autre le vouluſſent bien. Le roi vouloit qu'elle le fît pour l'honneur de la maiſon dont elle étoit : Mais elle répondit qu'elle étoit prête d'obéir au roi en toutes choſes, pourvu que ſa conſcience n'y fût point engagée, parce, diſoit-elle, que les hommes ne peuvent ſéparer ce que Dieu a joint, les ſuppliant au reſte de ne point lui demander une choſe ſi déraiſonnable. Si l'amour & la bonne volonté, ajoutoit-elle, qui n'ont pour principe que la crainte de Dieu, ſont un vrai & ſolide engagement de mariage, je ſuis ſi bien liée que ni le fer, ni le feu, ni l'eau ne peuvent rompre ce lien. La mort ſeule peut le faire, & ce ne ſera qu'à elle à qui je rendrai mon anneau & mon ſerment; ainſi, Meſſieurs, je vous prie de ne plus m'en parler. Elle avoit tant de fermeté qu'elle aimoit mieux mourir & tenir parole, que de vivre & de la violer. Cette vigoureuſe réponſe fut rapportée au roi, qui voyant qu'il n'y avoit pas moyen de la détacher de ſon mari, donna ordre qu'on la menât chez ſon pere; ce qu'on fit en ſi triſte équi-

page, que tous ceux qui la voyoient ne pouvoient s'empêcher de pleurer. Elle avoit manqué à la vérité; mais la punition fut ſi grande, & ſa conſtance ſi ſinguliere, qu'elle fit paſſer ſa faute pour une vertu. Le pere apprenant cette fâcheuſe nouvelle, ne voulut point voir ſa fille, & l'envoya à un château ſitué dans une forêt, & qu'il avoit autrefois fait bâtir pour un ſujet qui mérite d'être conté après cette nouvelle. Elle y fut long tems priſonniere, & tous les jours le pere lui faiſoit dire que ſi elle vouloit renoncer à ſon mari, il la traiteroit comme ſa fille, & la mettroit en liberté. Rien ne fut capable de l'ébranler, & elle aima mieux être priſonniere en perſiſtant dans ſon mariage, que toute la liberté du monde en renonçant à ſon mari. On eût dit à la voir qu'elle ſe faiſoit un divertiſſement de ſes peines, tant elle les ſouffroit agréablement pour celui qu'elle aimoit. Le Bâtard n'en fit pas de même quoi qu'il lui eût les obligations que vous avez vu. Il s'enfuit en Allemagne, où il avoit beaucoup d'amis, & fit voir par ſon inconſtance qu'il s'étoit attaché à Rolandine plus par avarice & par ambition que par véritable amour; car il ſe rendit amoureux d'une dame allemande, & en fut ſi paſſionné, qu'il oublia d'écrire à celle qui ſouffroit tant pour l'amour de lui. Quelques cruautés que la fortune eût pour eux, elle leur laiſſa

toujours le moyen de s'écrire ; mais l'inconſtance fit négliger au Bâtard le ſeul bien que la fortune leur avoit laiſſé ; de quoi Rolandine fut d'abord ſi affligée, qu'elle en perdit le repos. Voyant donc que les lettres du Bâtard étoient froides, & toutes différentes des premieres, elle ne douta point qu'une nouvelle amitié ne lui eût enlevé le cœur de ſon mari, & n'eût fait ce que les tourmens & les perſécutions n'avoient pas été capables de faire. Mais comme l'amour qu'elle avoit pour lui étoit trop parfait, elle ne put ſe réſoudre de rien décider ſur des conjectures. Pour en ſavoir donc la vérité, elle trouva moyen d'envoyer un homme de confiance, non pour lui porter des lettres ni pour lui parler, mais pour l'obſerver, & pour ſe bien informer de la vérité. Le retour de ſon homme lui apprit que le Bâtard étoit fort amoureux d'une allemande, & que le bruit couroit qu'elle étoit fort riche, & qu'il vouloit l'épouſer. Cette nouvelle jetta la pauvre Rolandine dans une affliction ſi extrême, qu'elle tomba dans une dangereuſe maladie. Ceux qui en ſavoient le ſujet, lui diſoient de la part de ſon pere, que puiſque l'inconſtance & la lâcheté du Bâtard lui étoient connues, elle étoit en droit de l'abandonner; & firent même tout ce qu'ils purent pour lui perſuader de le faire. Mais quelques tourmens qu'on

lui fit jufqu'au bout, il n'y eut pas moyen de la faire changer, montrant jufqu'à l'extrémité la grandeur de fon amour, & en même tems la grandeur de fa vertu. A mefure que l'amour du Bâtard diminuoit, celui de Rolandine augmentoit, & malgré tant de contre-tems il demeura toujours entier & parfait, parce qu'il gagnoit ce que celui du Bâtard perdoit. Sentant donc qu'en elle feule étoit tout l'amour qui étoit autrefois en deux, elle réfolut de le conferver jufques à la mort de l'un ou de l'autre. La bonté divine qui eft la parfaite charité & le véritable amour, eut pitié de fa douleur, & eut tant d'égard à fa patience, que le Bâtard mourut bientôt après dans la recherche d'une autre femme. Après en avoir reçu l'avis par gens qui avoient affifté à fon enterrement, elle envoya fupplier fon pere de trouver bon qu'elle lui parlât. Le pere qui ne lui avoit jamais parlé depuis qu'elle étoit prifonniere, l'alla voir incontinent. Après avoir entendu fort au long fes juftes raifons, au lieu de la condamner & de fonger à la tuer, comme il l'en avoit fouvent menacée, il l'embraffa, & lui dit les yeux baignés de larmes : Vous êtes plus jufte que moi, ma fille : Car fi vous avez fait une faute j'en fuis la principale caufe : Mais puifque Dieu a ainfi permis les chofes, je veux réparer le paffé. Il l'emmena donc

chez lui, & la traita comme sa fille aînée. Un gentilhomme qui portoit le nom & les armes de la maison la fit enfin demander en mariage. Ce gentilhomme fort sage & fort vertueux voyoit souvent Rolandine, & conçut tant d'estime pour elle, qu'il la loua de ce que les autres la blâmoient, persuadé qu'il étoit qu'elle n'agissoit que par un principe de vertu. Le cavalier étant du goût du pere & de Rolandine, le mariage fut incontinent conclu. Il est vrai qu'un frere qu'elle avoit, & qui étoit le seul héritier de la maison, ne voulut jamais lui faire part du bien de la famille, sous prétexte qu'elle avoit manqué d'obéissance à son pere; & la traita après la mort du bon-homme avec tant de cruauté, que son mari qui étoit un cadet de sa maison, & elle ne subsistoient qu'avec peine. Mais Dieu pourvut à tout, car le frere qui vouloit tout retenir, mourut, & laissa par sa mort & ses biens, & ceux de sa sœur qu'il retenoit injustement. Une si riche succession mit Rolandine & son mari dans l'abondance. Ils vécurent honorablement selon leur qualité, furent reconnoissans des graces que la Providence leur avoit faites, eurent beaucoup d'amitié l'un pour l'autre, & après avoir élevé deux fils dont il plut à Dieu de bénir leur mariage, Rolandine rendit joyeusement

ſon ame à celui en qui elle avoit toujours mis toute ſa confiance.

Que les hommes, Meſdames, qui nous regardent comme l'inconſtance même, me montrent un mari comme la femme dont je viens de parler, & qui ait la même bonté, la même fidélité, & la même conſtance. Je ſuis perſuadée qu'ils auroient tant de peine à en venir à bout, que j'aime mieux les en quitter que de les mettre en cette peine. Pour vous, Meſdames, je vous prie pour ſoutenir votre gloire, ou de n'aimer point du tout, ou d'aimer auſſi perfaitement que cette demoiſelle. Ne dites point qu'elle a expoſé ſon honneur; mais dites plutôt que ſa fermeté doit augmenter la nôtre. Il eſt vrai, Oyſille, dit Parlamente, que votre Héroïne eſt une femme d'un très-grand cœur, & d'autant plus recommandable par ſa fermeté, qu'elle avoit à faire à un mari infidéle qui voulut la quitter pour une autre. Je crois, dit Longarine que ce chagrin fut le plus difficile à ſoutenir ; car il n'y a fardeau ſi peſant que l'amour de deux perſonnes bien unies ne puiſſe doucement porter : Mais quand une des deux manque à ſon devoir, & laiſſe tout le fardeau à l'autre, le poids en eſt inſupportable. Vous devez donc avoir pitié de nous, répondit Guebron,

puiſque nous avons tout l'amour à ſoutenir, & que vous ne voulez pas faire la moindre choſe pour aider à porter un ſi peſant fardeau. Les fardeaux de l'homme & de la femme ſont ſouvent différens, repliqua Parlamente. L'amour de la femme fondé ſur la piété & ſur la vertu eſt ſi juſte & ſi raiſonnable, que celui qui manque aux devoirs d'une telle amitié doit paſſer pour lâche & pour méchant envers Dieu & envers les hommes: Mais les hommes n'aimant uniquement que pour le plaiſir, les femmes ignorantes toujours les dupes des méchans hommes, s'engagent ſouvent plus qu'il ne faudroit dans un commerce de tendreſſe. Quand Dieu leur fait connoître les criminelles intentions de ceux qu'elles avoient cru n'en avoir que de bonnes, c'eſt beaucoup quand elles peuvent rompre avec honneur & ſans donner atteinte à leur réputation. Les folies les plus cachées ſont toujours les meilleures. Voilà une raiſon fondée ſur un principe faux, qui eſt que les femmes vertueuſes peuvent honnêtement ceſſer d'aimer les hommes; ſans que les hommes diſcontinuent d'aimer les femmes, comme ſi le cœur des uns étoit différent du cœur des autres. Mais je ſuis perſuadé qu'il y a dans les volontés la même diverſité que

que dans les vifages & dans les habits. Toute la différence que j'y trouve eft, que plus la malice eft cachée, & plus elle eft à craindre. Je comprens bien, reprit Parlamente avec un peu d'émotion, ce que vous voulez dire. Selon vous les femmes les moins dangereufes font celles de qui la malice eft connue. Changeons de matiere, interrompit Simontault, & difons pour conclufion au fujet du cœur de l'homme & de la femme, que le meilleur n'en vaut rien. Voyons à qui Parlamente donnera fa voix. Je la donne à Guebron, répondit Parlamente. Puifque j'ai commencé, dit alors Guebron, à parler des Cordeliers, je ne dois pas oublier les moines de faint Benoît, & ne puis m'empêcher de conter ce qui arriva de mon tems à deux de ces bons peres, fans prétendre que ce que je dirai d'un méchant religieux, vous empêche d'avoir bonne opinion de ceux qui font honnêtes gens. Mais comme le Pfalmifte dit, *que tout homme eft menteur*, & qu'il *n'y en a pas un feul qui faffe le bien*, il me femble qu'on ne peut manquer d'eftimer l'homme tel qu'il eft: En effet s'il y a du bien en lui, on doit l'attribuer non à la créature, mais à celui qui eft le principe & la fource de tout bien. La plu-

part des gens ſe trompent en donnant trop à la créature, ou en s'eſtimant trop eux-mêmes. Et afin que vous ne croyiez pas qu'il ſoit impoſſible de trouver une extrême concupiſcence ſous une extrême auſtérité, je vais vous conter un fait arrivé du tems du roi François I.





J. Freudenberg inv. L. Halbou Sculp.



XXII. NOUVELLE.

Un Prieur contrefaisant l'homme de bien met tout en œuvre pour séduire une religieuse : Mais enfin sa méchanceté fut découverte.

IL y avoit à saint Martin des champs à Paris un Prieur, dont je ne dirai point le nom parce qu'il a été de mes amis. Il vécut avec tant d'austérité jusques à l'âge de cinquante ans, & le bruit de sa sainteté se répandit si fort dans tout le royaume, qu'il n'y avoit ni prince ni princesse qui ne le reçût avec vénération quand il en étoit visité. Il ne se faisoit point de reforme de religion à laquelle il n'eût part ; aussi le nommoit-on le pere de la vraie religion. Il fut élu visiteur de la célebre Fo-

ciété des dames de Fontevrauld, qui le craignoient si fort, que quand il venoit à quelqu'un de leurs monasteres les religieuses trembloient de peur, & le traitoient comme elles auroient pu faire le roi, pour l'obliger par ce moyen à les traiter avec moins de rigueur. Il ne vouloit pas d'abord qu'on eût tant de déférence pour lui; mais approchant de sa cinquante-cinquiéme année il vint enfin à trouver bon les honneurs qu'il avoit refusés au commencement; & s'accoutumant insensiblement à se regarder comme le bien public des sociétés religieuses, il eut soin de conserver sa santé mieux qu'il n'avoit fait. Quoi qu'il fût obligé par sa regle de ne manger jamais de chair, il s'en dispensa lui-même; ce qu'il ne voulut jamais faire pour personne; & disoit pour raison que tout le faix de la religion étoit sur lui. Il se choya si bien, que d'un moine maigre il en fit un fort gras. En changeant de maniere de vivre, il changea aussi de cœur, & commença à regarder les visages sur lesquels il faisoit autrefois conscience de jetter les yeux. A force de regarder les beautés que les voiles rendent plus desirables, il commença de les convoiter. Pour satisfaire à sa passion il employa des moyens si subtils, que de pasteur il devint loup; & si dans les monasteres de sa jurisdiction il rencontroit quelque Agnès, il ne manquoit pas de la corrompre. Après

avoir fait long-tems cette méchante vie, la bonté divine ayant pitié des pauvres brebis égarées, voulut démasquer ce scélerat, comme vous allez voir.

Etant allé un jour faire la visite d'un couvent près de Paris qui se nomme Gif, il arriva que confessant les religieuses, il s'en présenta une nommée sœur Marie Hérouët, dont la parole étoit si douce & si agréable, qu'elle promettoit que le cœur ne l'étoit pas moins. A la seule parole de cette fille le bon pere sentit une passion qui surpassoit toutes celles qu'il avoit eu de sa vie pour les autres religieuses. En lui parlant il se baissa pour la regarder, & voyant sa bouche si vermeille & si charmante, il ne put s'empêcher de hausser le voile pour voir si les yeux répondoient à tant de beautés. Il trouva ce qu'il cherchoit, & le remarqua si bien, que son cœur fut rempli d'une ardeur si véhémente, qu'il en perdit non-seulement le boire & le manger, mais même toute contenance; ce qu'il cachoit pourtant du mieux qu'il pouvoit. De retour à son prieuré il n'y avoit point de repos pour lui. Il passoit les jours & les nuits dans une inquiétude extrême, l'esprit continuellement occupé à chercher les moyens de satisfaire sa passion, & de faire de cette religieuse ce qu'il avoit fait de plusieurs autres. Comme il avoit remarqué en elle

de la ſageſſe & un eſprit fin & délicat, la choſe lui paroiſſoit difficile. D'un autre côté il ſe voyoit ſi laid & ſi caſſé, qu'il réſolut de ne lui point parler, & prit le parti d'emporter par la crainte ce qu'il ne pouvoit eſpérer de l'amour. Pour cet effet il retourna peu de jours après au couvent de Gif, & y fit paroître plus d'auſtérité qu'il n'avoit jamais fait. Il ſe chagrina contre toutes les religieuſes. L'une n'avoit pas le voile aſſez bas, l'autre levoit trop la tête, & l'autre ne faiſoit pas la révérence en religieuſe. Il étoit ſi ſévere pour toutes ces bagatelles, qu'on le craignoit comme un Dieu peint en jugement. Comme le Prieur étoit goutteux il ſe fatigua tant à viſiter les lieux réguliers, qu'environ l'heure de vêpres, heure par lui aſſignée, il ſe trouva au dortoir. L'abeſſe lui dit qu'il étoit tems de dire vêpres. Faites-les dire, mere, répondit le Prieur ; car je ſuis ſi las que je demeurerai ici, non pour me repoſer, mais pour parler à ſœur Marie, de qui j'apprens quelque choſe de ſcandaleux ; car on m'a dit qu'elle babille comme une mondaine. La Prieure qui étoit tante de la mere de ſœur Marie, le pria de la bien chapitrer, & la laiſſa ſeule entre les mains du Prieur & d'un jeune religieux qui étoit avec lui. Se voyant ſeul avec ſœur Marie il commença par lui lever le voile, & lui commanda de le regarder. Sœur Marie répondit, que

ſa regle lui défendoit de regarder les hommes. C'eſt bien dit, ma fille, repliqua le moine, mais vous ne devez pas croire que les religieux ſoient hommes. Sœur Marie craignant donc de tomber dans la deſobéiſſance le regarda, & le trouva ſi laid, qu'elle crut faire plus de pénitence que de péché à le regarder. Le révérend pere après lui avoir parlé de l'amour qu'il avoit pour elle, voulut lui porter la main au teton. Elle le repouſſa comme elle devoit. Le bon pere fâché d'un ſi déſagréable commencement, lui dit en groſſe colere. Faut-il qu'une religieuſe ſache qu'elle a des tetons? Je ſai que j'en ai, répondit ſœur Marie, & je ſuis bien aſſûrée, qui ni vous ni autre ne les toucherez jamais. Je ne ſuis ni aſſez jeune, ni aſſez ignorante pour ne ſavoir pas ce qui eſt péché, & ce qui ne l'eſt pas. Voyant donc qu'il ne la pouvoit gagner par là, il eut recours à un autre expédient, & lui dit: Il faut, ma fille, que je vous déclare mon infirmité. J'ai une maladie que tous les médecins jugent incurable, à moins que je ne me réjouiſſe avec une femme que j'aime paſſionnément. Je ne voudrois pour ma vie faire un péché mortel: mais quand on en viendroit juſques-là, je ſai que la ſimple fornication n'eſt pas à comparer au péché d'homicide. Ainſi ſi vous aimez ma vie vous m'empêcherez de mourir, & ſauverez votre conſcience

de crédulité. Elle lui demanda quelle ſorte de jeu il avoit deſſein de faire. Il lui répondit, qu'elle pouvoit repoſer ſa conſcience ſur la ſienne, & demeurer perſuadée qu'il ne feroit rien dont l'un ou l'autre fût chargé. Pour lui faire juger par les préliminaires du paſſe-tems qu'il demandoit, il vint à l'embraſſer, & eſſaya de la jetter ſur un lit. Ne doutant plus alors de ſa mauvaiſe intention, elle ſe défendit ſi bien de paroles & de bras, qu'il ne pût toucher qu'à ſes habits. Voyant alors que rien ne lui réuſſiſſoit, & que tous ſes efforts étoient inutiles, je ne dirai pas comme un furieux, mais comme un homme ſans conſcience & ſans raiſon, il lui mit la main ſous la robe, & égratigna tout ce qui ſe trouva ſous ſes ongles avec tant de fureur & de rage, que la pauvre fille criant de toute ſa force tomba évanouie. A ce cri l'abeſſe courut au dortoir, & ſe fit des reproches d'avoir laiſſé ſa parente ſeule avec le révérend pere. Elle fut un moment à la porte du dortoir pour écouter ce qui s'y faiſoit; mais entendant la voix de ſa niece, elle pouſſa la porte que le jeune moine tenoit. Le Prieur voyant venir l'abeſſe, lui montra ſa niece évanouie, & lui dit. Vous avez tort notre mere, de ne m'avoir pas dit le tempérament de ſœur Marie; car ignorant ſa débilité, je l'ai fait tenir debout devant moi, & comme je la chapitrois elle

eſt tombée évanouie comme vous voyez. On la fit revenir avec du vinaigre, & autres remedes, & l'on trouva qu'en tombant elle s'étoit bleſſée à la tête. Quand elle fut revenue le Prieur craignant qu'elle ne dît à ſa tante l'occaſion de ſon mal, trouva moyen de lui dire tout bas & en particulier. Je vous commande, ma fille, ſur peine de déſobéiſſance, & de damnation éternelle, de ne jamais parler de ce que je vous ai fait. Le grand amour que j'ai pour vous me l'a fait faire; & puiſque je vois que vous ne voulez pas répondre à ma paſſion, je ne vous en parlerai de ma vie. Je dois pourtant vous aſſurer pour la derniere fois, que ſi vous voulez m'aimer, je vous ferai choiſir pour abeſſe d'une des meilleures abayes de ce royaume. Elle répondit, qu'elle aimoit mieux mourir en Chartre perpétuelle, que d'avoir jamais d'autre ami que celui qui étoit mort pour elle en la croix, s'eſtimant plus heureuſe de ſouffrir avec lui tous les maux, que de jouir ſans lui de tous les biens que le monde peut donner: l'avertiſſant une fois pour toutes de ne lui parler plus ſur ce ton, s'il ne vouloit pas qu'elle s'en plaignît à l'abeſſe, & lui promettant de ne jamais parler du paſſé en cas qu'il en demeurât-là. Avant que de ſe retirer ce méchant paſteur, pour paroître tout autre qu'il n'étoit dans le fond, & pour avoir le plaiſir de conſidérer en-

core celle qu'il aimoit, tourna vers l'abeſſe & lui dit : Je vous prie, ma mere, de faire chanter à toutes vos filles un *Salve Regina* à l'honneur de la Vierge en qui je mets mon eſpérance. Le *Salve Regina* fut chanté ; & durant ce tems-là le renard ne fit que pleurer, non de dévotion, mais de regret d'avoir ſi mal réuſſi. Les religieuſes qui prenoient cette dévotion pour un effet de l'amour qu'il avoit pour la vierge Marie, le regardoient comme un ſaint. Mais ſœur Marie qui connoiſſoit ſon hipocriſie, prioit Dieu en ſon cœur de confondre un ſcélerat qui avoit tant de mépris pour la virginité.

Cet hipocrite étant de retour à ſaint Martin, y apporta le feu criminel qui le conſumoit nuit & jour, & n'occupoit ſon eſprit qu'à trouver les moyens de parvenir à ſon injuſte fin. Comme il craignoit l'abeſſe dont il connoiſſoit la vertu, il crut qu'il ne pouvoit mieux faire que de la tirer de ce monaſtere. Pour cet effet il alla trouver madame de Vendôme, qui demeuroit alors à la Fere, où elle avoit fondé & bâti un couvent de ſaint Benoît, nommé le Mont Olivet. Il lui repréſenta en qualité de réformateur ſouverain, que l'abeſſe du Mont Olivet n'étoit pas capable de gouverner une telle communauté. La bonne dame

le pria de lui en indiquer une qui fût digne de remplir cette charge. Lui qui ne demandoit autre chofe, lui confeilla d'abord de prendre l'abeffe de Gif, qu'il lui dépeignit comme la plus capable qui fût en France. Madame de Vendôme l'envoya querir incontinent, & lui donna le gouvernement de ce monaftere du Mont Olivet. Le Prieur qui étoit le maître des fuffrages de toutes les communautés, fit élire à Gif une abeffe à fa dévotion. L'élection étant faite il alla à Gif, pour effayer encore une fois fi par priere ou par promeffe il pourroit gagner la fœur Marie. Cette feconde tentative ne lui ayant pas mieux réuffi que la premiere, il s'en revint au défefpoir à fon prieuré de faint Martin ; & là, tant pour parvenir à fes fins, que pour fe venger de fa cruelle, & de peur auffi que fon affaire n'éclatât, il fit dérober de nuit les reliques de Gif, & en accufa le confeffeur du monaftere, religieux âgé & homme de bien. Il le fit mettre en prifon à faint Martin. Pendant qu'il le tenoit prifonnier, il fuborna deux témoins qui fignerent étourdiment, qu'ils avoient vu dans un jardin le confeffeur & fœur Marie faifant une action infame & déshonnête; ce qu'il vouloit faire avouer au vieux religieux. Le bon homme qui favoit toutes les fredaines de fon Prieur, le fupplia d'affembler le chapitre, & qu'il diroit en

préſence des religieux la vérité de tout ce qu'il en ſavoit. Le Prieur craignant que la juſtification du confeſſeur ne fît ſa condamnation, n'eut garde d'accorder cette demande. Trouvant donc le confeſſeur inébranlable, il le traita ſi mal, que les uns diſent qu'il mourut en priſon, les autres qu'il le contraignit de quitter l'habit, & de ſortir du royaume. Quoi qu'il en ſoit, il n'a jamais paru depuis. Le Prieur ayant à ſon avis une ſi grande priſe ſur ſœur Marie, s'en alla à Gif, où l'abeſſe étant à ſa dévotion ne lui contrediſoit en rien. Il commença par uſer de ſon autorité de viſiteur, & fit venir toutes les religieuſes l'une après l'autre, pour les entendre en chambre par forme de confeſſion & de viſitation. Sœur Marie qui avoit perdu ſa bonne tante, ayant enfin comparu, le révérend pere commença par lui dire. Vous ſavez, ſœur Marie, de quel crime vous êtes accuſée, & par conſéquent vous ſavez auſſi que la grande chaſteté que vous affectez ne vous a de rien ſervi : car on ſait fort bien que vous n'êtes rien moins que chaſte. Produiſez-moi celui qui m'a accuſée, répondit ſœur Marie avec un air aſſuré, & vous verrez comment il ſoutiendra la choſe devant moi. Le confeſſeur même en a été convaincu, & cette preuve doit vous ſuffire, repliqua le Prieur. Je le crois ſi homme de bien, repartit ſœur Marie, qu'il

n'eſt pas capable de confeſſer une telle fauſſeté. Mais quand il l'auroit fait, faites-le venir devant moi, & je prouverai le contraire. Le Prieur voyant qu'elle ne s'étonnoit point, lui dit. Je ſuis votre pere, & en cette qualité je veux ménager votre honneur. Je m'en rapporte à votre conſcience, & j'en croirai ce que vous direz. Je vous conjure donc ſur peine de péché mortel, de me dire la vérité. Etiez-vous vierge quand vous entrâtes dans cette maiſon ? L'âge de cinq ans que j'avois alors, mon pere, répondit-elle, eſt le garant de ma virginité. Et depuis ce tems-là, ma fille, lui demanda-t-il encore, n'avez-vous point perdu cette belle fleur ? Elle jura que non, & que jamais elle n'avoit eu de tentation que de ſa part. Je ne ſaurois le croire, repliqua le cafard, & c'eſt une choſe à prouver. Quelle preuve en voulez-vous, lui dit-elle ? celle que je fais aux autres, répondit le moine. Comme je ſuis le viſiteur des ames, je le ſuis auſſi des corps. Vos abeſſes & prieures ont toutes paſſé par mes mains, & vous ne devez point faire ſcrupule de me laiſſer viſiter votre virginité. Mettez-vous donc ſur ce lit, & relevez le devant de votre robe ſur votre viſage. Vous m'avez tant parlé, répondit ſœur Marie tout en colere, de l'amour criminel que vous avez pour moi, que j'ai ſujet de croire que votre deſſein eſt moins de viſi-

ter ma virginité, que de me la ravir : ainſi comptez que jamais je n'y conſentirai. Vous êtes excommuniée, lui dit-il alors, de refuſer l'obéiſſance; & ſi vous ne faites ce que je vous dis, je vous déſhonorerai en plein chapitre, & dirai tout ce que je ſai de vous & du confeſſeur. Sœur Marie répondit ſans s'étonner, que celui qui connoiſſoit le cœur de ſes ſerviteurs la raſſureroit autant devant lui, qu'il pourroit la conſterner devant les hommes. Et puiſque vous portez la méchanceté juſques-là, ajouta-t-elle, j'aime mieux être la victime de votre cruauté, que la complice de vos deſirs criminels; parce que je ſai que Dieu eſt juſte juge.

Le Prieur dans une rage qu'on peut mieux imaginer que dépeindre, courut ſur-le-champ aſſembler le chapitre. Il fit venir ſœur Marie devant lui, la fit mettre à genoux, & lui dit. C'eſt avec une douleur extrême, ſœur Marie, que je vois que les bonnes remontrances que je vous ai faites ſur une faute ſi capitale, vous ont été inutiles; & c'eſt avec regret que je me trouve forcé de vous ordonner une pénitence contre ma coutume J'ai examiné votre confeſſeur ſur certains crimes dont il étoit accuſé, & il m'a confeſſé qu'il a abuſé de vous, & cela en lieu où deux témoins diſent l'avoir vu. Au ieu donc de la charge honorable de maîtreſſe des

novices que vous avez, j'ordonne que vous ſoyez non-ſeulement la derniere de toutes; mais encore que vous mangiez à terre au pain & à l'eau en préſence de toutes les ſœurs, juſques à ce que vous ayez mérité grace par votre repentance. Sœur Marie ayant été avertie à l'avance par une de ſes compagnes, qui ſavoit toute ſon affaire, que ſi elle répondoit quelque choſe qui déplût au Prieur, il la mettroit *in pace*, c'eſt-à-dire, en Chartre perpétuelle, reçut ſa ſentence ſans dire mot, levant les yeux au ciel, & priant celui qui lui avoit fait la grace de réſiſter au péché, de lui donner dans ſa ſouffrance la patience qui lui étoit néceſſaire. Ce ne fut pas encore tout. Ce vénérable Prieur défendit encore de ne la laiſſer parler de trois ans à ſa mere ou à ſes parens, ni d'écrire aucunes lettres qu'en communauté.

Le malheureux s'en alla après ce bel exploit, & ne revint plus. Cette pauvre fille demeura longtems dans l'état que je viens de dire. Mais ſa mere qui avoit pour elle quelque choſe de plus tendre que pour tous ſes autres enfans, & qui ne recevoit plus de ſes nouvelles; ſurpriſe d'un tel changement, dit à un de ſes fils, qui étoit un jeune homme ſage & bien tourné, qu'elle croyoit que ſa fille étoit morte, & que les religieuſes cachoient ſa

mort pour jouir plus long-tems de sa pension, & le pria de savoir à quelque prix que ce fût ce qui en étoit, & de voir sa sœur s'il étoit possible. Le frere alla incontinent au couvent. On lui dit à l'ordinaire que sa sœur ne quittoit pas le lit. Le jeune homme ne prit point cela en payement, & jura que si l'on ne la faisoit voir, il passeroit par-dessus les murailles, & forceroit le monastere. Cette menace fit tant de peur aux religieuses, qu'elles amenerent sa sœur à la grille : mais l'abesse la suivoit de si près, qu'elle ne pouvoit parler à son frere que la bonne mere ne l'entendît. Comme sœur Marie étoit sage, elle s'étoit précautionnée à l'avance, & avoit écrit tout ce que j'ai déja dit, & circonstancié mille autres stratagêmes que le Prieur avoit mis en œuvre pour la séduire, & que je ne mettrai point ici pour être court. Je ne dois pourtant pas oublier que pendant que sa tante étoit abesse, le Prieur s'étant imaginé qu'on le rebutoit à cause de sa laideur, découpla à sœur Marie un religieux jeune & bien fait, espérant que si ce moine réussissoit, il pourroit ensuite obtenir par la crainte ce qu'il avoit inutilement demandé. Mais d'un jardin où le jeune moine lui parla d'affaire avec des gestes & des expressions si infames, que j'aurois honte de les rapporter, la pauvre fille courut à l'abesse qui parloit au Prieur, en criant : ma mere ce sont des démons,

&

& non des religieux qui viennent nous viſiter. Le Prieur craignant alors d'être découvert, dit à l'abeſſe en riant : certainement, ma mere, ſœur Marie a raiſon. Il la prit enſuite par la main, & lui dit en préſence de l'abeſſe : j'avois entendu dire que ſœur Marie parloit fort bien, & avoit tant de facilité qu'on la croyoit mondaine. C'eſt pourquoi j'ai fait violence à mon naturel, & lui ai parlé comme les mondains parlent aux femmes, autant que je puis le ſavoir par les livres; car pour l'expérience j'y ſuis auſſi ignorant que je l'étois le jour que je naquis. Et comme j'attribuois ſa vertu à ma vieilleſſe & à ma laideur, j'ai commandé à mon jeune religieux de lui parler ſur le même ton. Elle a fait comme vous voyez, une ſage & vertueuſe réſiſtance. Je lui en ſai bon gré, & l'en eſtime ſi fort, que je veux déſormais qu'elle ſoit la premiere après vous, & la maîtreſſe des novices, afin que ſa vertu ſe fortifie de plus en plus. Ce vénérable Prieur fit pluſieurs coups de la même force durant trois ans qu'il fut amoureux de la religieuſe, qui comme j'ai dit, donna à ſon frere par la grille la relation de ſes triſtes aventures.

Le frere apporta cette relation à ſa mere. Cette femme au déſeſpoir partit incontinent pour Paris, où elle trouva la reine de Navarre ſœur unique du roi. Elle lui fit voir cette pitoyable hiſtoire, & lui

dit : ne vous fiez plus, madame, à ces hipocrites. Je croyois avoir mis ma fille dans les fauxbourgs, ou du moins dans le chemin du paradis, & je l'ai mise en enfer, & entre les mains de gens pires que tous les diables qui y sont ; car les diables ne nous tentent qu'autant que nous y donnons notre consentement, & ceux-ci veulent nous emporter par la violence quand ils ne peuvent le faire par l'amour. La reine de Navarre fut fort embarrassée. Elle avoit une confiance entiere au Prieur de saint Martin, & elle lui avoit donné la charge des abesses de Montivilier & de Canses Belles-Sœurs. D'un autre côté elle trouvoit le crime si noir & si horrible, qu'elle ne pouvoit se résoudre à le laisser impuni. Elle prit enfin son parti, qui fut de venger l'innocence de cette pauvre fille. Elle communiqua la chose au chancelier du roi, qui étoit alors légat en France. Le légat fit venir le Prieur, qui dit pour toute excuse qu'il avoit soixante-dix ans. Le bon pere parla à la reine de Navarre, la priant sur tous les plaisirs qu'elle voudroit jamais lui faire, & pour toute récompense de ses services, d'avoir la bonté de faire cesser ce procès, lui protestant qu'il avoueroit que sœur Marie Hérouët étoit une perle d'honneur & de chasteté. La reine fut tellement étonnée de ce discours, que ne sachant que lui répondre, elle lui tourna le dos, & le laissa là. Le pauvre moine fort confus se

retira dans ſon monaſtere, où il ne voulut plus être vu de perſonne, & mourut un an après. Sœur Marie Hérouët eſtimée à proportion des vertus que Dieu avoit mis en elle, fut tirée de l'abaye de Gif, où elle avoit tant ſouffert, & faite abeſſe par le roi de l'abaye de Gien près de Montargis. Elle reforma l'abaye que ſa majeſté lui avoit donnée, & vécut comme une ſainte animée de l'eſprit de Dieu, qu'elle loua toute ſa vie du repos qu'il lui avoit procuré, & de la dignité dont il l'avoit revêtue.

Voilà une hiſtoire, meſdames, qui confirme bien ce que dit S. Paul aux Corinthiens, que Dieu ſe ſert *des choſes foibles pour confondre les fortes*, & de celles qui paroiſſent inutiles aux yeux des hommes, pour renverſer la gloire & l'éclat faſtueux de ceux qui s'imaginent être quelque choſe, & ne ſont pourtant rien dans le fond. Il n'y a de bien dans tous les hommes que celui que Dieu y met par ſa grace, & il n'eſt point de tentation dont on ne ſorte victorieux quand Dieu accorde ſon ſecours. Vous le voyez par la confeſſion d'un moine qu'on croyoit homme de bien, & par l'élévation d'une fille qu'il vouloit faire paſſer pour criminelle & méchante. En cela ſe trouve véritable ce que dit Notre Seigneur, *que celui qui s'élevera ſera humilié, & que celui qui s'humiliera ſera élevé.* Que de gens de bien ce-

Prieur a trompé, dit Oysille ! car j'ai vu qu'on se fioit plus en lui qu'en Dieu. Ce n'est pas moi qu'il a trompé, répondit Nomerfide, car je ne me suis jamais fiée à ces sortes de gens. Il y en a de bons, reprit Oysille, & la méchanceté d'un particulier ne doit pas être rejettée sur le général ; mais les meilleurs sont ceux qui fréquentent moins les maisons seculieres & les femmes. C'est fort bien dit, repartit Emarsuitte, car moins on les voit, moins on les connoît, & plus on les estime : la raison est, que plus on les fréquente, mieux on connoît leur fond. Laissons donc l'église où elle est, dit Nomerfide, & voyons à qui Guebron donnera sa voix. Ce sera à madame Oysille, répondit Guebron, à condition qu'elle nous dira quelque chose à l'honneur des freres religieux. Nous avont tant juré, repliqua Oysille, de dire la vérité, que je ne saurois m'en éloigner. D'ailleurs en faisant votre conte vous m'avez fait ressouvenir d'une pitoyable histoire, dont je serai obligée de vous régaler, parce que je suis dans le voisinage du pays où la chose est arrivée de mon tems. Je la choisis de fraîche date, mesdames, afin que l'hipocrisie de ceux qui se croyent plus religieux que les autres, ne vous enchante l'esprit de maniere, que votre foi quittant le droit chemin, ne s'imagine trouver le salut en aucun autre qu'en celui seul qui ne veut point de compagnon dans

l'ouvrage de notre création & de notre rédemption. Celui-là ſeul eſt tout-puiſſant pour nous ſauver dans l'éternité, & pour nous conſoler durant cette vie, & nous délivrer de toutes nos afflictions. Vous ſavez que ſatan prend ſouvent la forme d'un ange de lumiere, afin que l'œil trompé par les apparences de la ſainteté & de la dévotion, s'attache aux choſes qu'il devroit fuir.





S. Freudenberg Inv. L. Halbou. Sculp.



XXIII. NOUVELLE.

Un Cordelier eſt la cauſe de trois meurtres, du mari, de la femme & d'un enfant.

IL y avoit en Perigord un gentilhomme qui avoit tant de dévotion pour ſaint François, qu'il s'imaginoit que tous ceux qui en portoient l'habit devoient être auſſi ſaints que le ſaint même. Il fit faire chez lui à l'honneur de ce bon ſaint, un appartement pour loger les religieux de cet ordre, par le conſeil deſquels il régloit toutes ſes affaires, & même juſques aux moindres choſes qui regardoient le ménage, croyant aller bien ſûrement en ſuivant

de ſi bons guides. Il arriva que la femme de ce gentilhomme qui étoit belle, & auſſi ſage & vertueuſe que belle, accoucha d'un beau garçon; de quoi ſon mari qui l'aimoit déja beaucoup, l'aima doublement encore. Pour régaler & divertir ſa commere il envoya querir un de ſes beaux-freres. A l'heure du ſoupé il arriva un cordelier, duquel je tairai le nom pour l'honneur de l'ordre. Le gentilhomme fut fort aiſe de voir ſon pere ſpirituel pour lequel il n'avoit rien de ſecret. Après une longue converſation entre la commere, le beau-frere & le moine, on ſe mit à table pour ſouper. Durant le repas le gentilhomme regardant ſa femme qui avoit aſſez de beauté & d'agrément pour donner dans la vue, demanda tout haut au bon pere. Eſt-il vrai, mon pere, que c'eſt un péché mortel de coucher avec ſa femme pendant qu'elle eſt en couche? Le cordelier qui paroiſſoit tout autre qu'il n'étoit, répondit: certainement, monſieur, je crois que c'eſt un des grands péchés qui ſe commette dans le mariage: quand il n'y auroit que l'exemple de la bienheureuſe Vierge qui ne voulut entrer au temple qu'après le jour de ſa purification, quoi qu'elle n'eût pas beſoin de cette cérémonie, vous devriez indiſpenſablement vous abſtenir de ce petit plaiſir, puiſque la bonne vierge Marie pour obéir à la loi s'abſtenoit d'aller au temple, où étoit toute

ſa conſolation. D'ailleurs les médecins diſent qu'il y a à craindre pour les enfans qui en peuvent venir. Le gentilhomme qui avoit cru que le pere lui donneroit permiſſion de coucher avec ſa femme, ne fut point aiſe d'une réponſe ſi contraire à ſon eſpérance; cependant il laiſſa-là la choſe. Le révérend pere après avoir bu un peu plus que de raiſon durant cette converſation, jetta les yeux ſur la commere, & conclut en lui-même, que s'il en étoit le mari, il coucheroit avec elle ſans en demander conſeil à perſonne. Comme le feu s'allume peu à peu, & augmente en ſorte qu'il brûle la maiſon, de même le pauvre *frater* ſe ſentit épris d'une telle concupiſcence, qu'il réſolut tout à coup de pouſſer à bout le deſir que ſon cœur cachoit il y avoit plus de trois ans. Après qu'on eut deſſervi il prit le gentilhomme par la main, le mena près du lit de ſa femme, & lui dit devant elle: comme je connois, monſieur, l'amitié qu'il y a entre vous & mademoiſelle, j'entre dans les mouvemens que vous inſpire à tous deux la grande jeuneſſe où vous êtes. C'eſt pourquoi je veux vous dire un ſecret de notre ſainte théologie; c'eſt que la loi qui eſt ſi rigoureuſe à cauſe des abus que les maris indiſcrets font, n'a pas la même rigueur pour les maris auſſi ſages & auſſi modérés que vous. Ainſi, monſieur, après avoir dit devant les gens

quelle eſt la ſévérité de la loi, je dois vous dire en particulier, quelle en eſt la douceur. Sachez donc qu'il y a femmes & femmes, comme il y a hommes & hommes. Il faut donc avant toutes choſes que mademoiſelle qui eſt accouchée depuis trois ſemaines, vous diſe ſi elle eſt hors du flux de ſang. La demoiſelle répondit bien poſitivement qu'elle l'étoit. Cela étant, mon fils, reprit le cordelier, je vous permets de coucher avec elle ſans ſcrupule à ces deux conditions: La premiere que vous n'en parlerez à perſonne, & que vous y viendrez ſecrétement: L'autre que vous n'y viendrez qu'à deux heures après minuit afin de ne pas troubler la digeſtion de votre épouſe. Le gentilhomme lui promit tout cela, & appuya ſa promeſſe d'un ſi gros ſerment, que le moine qui le connoiſſoit plus ſot que menteur, ne douta point qu'il ne tînt ce qu'il promettoit. Après une aſſez longue converſation il leur ſouhaita le bon ſoir, leur donna nombre de bénédictions, & ſe retira dans ſa chambre. Il prit en ſe retirant le gentilhomme par la main, & lui dit: certes, monſieur, il eſt tems de vous retirer vous auſſi, & de laiſſer repoſer mademoiſelle. Le gentilhomme ſortit, & dit à ſa femme en préſence du bon pere, de laiſſer la porte ouverte.

Le bon moine étant dans sa chambre ne pensa à rien moins qu'à dormir. Aussi-tôt qu'il n'entendit plus de bruit dans la maison, c'est-à-dire à l'heure à peu près qu'il avoit coutume d'aller à matines, il s'en alla droit à la chambre où le gentilhomme étoit attendu. Il trouva la porte ouverte, & étant entré il commença par éteindre la chandelle, & se coucha le plus vîte qu'il put auprès de la commere. Ce n'est pas, mon ami, lui dit la demoiselle qui le prenoit pour son mari, ce que vous avez promis au bon pere, de ne venir ici qu'à deux heures. Le cordelier plus attentif à l'action qu'à la contemplation, craignant d'ailleurs d'être reconnu, pensa plus à satisfaire la passion criminelle dont son cœur étoit empoisonné depuis long-tems, qu'à lui répondre. De quoi la demoiselle fut fort étonnée. L'heure que le mari devoit venir approchant, le cordelier déniche, & regagne sa chambre. Comme l'amour l'avoit empêché de dormir, la crainte qui suit toujours le crime, ne lui permit pas de reposer. Il se leve, s'en va au portier, & lui dit : mon ami, monsieur m'a commandé de m'en aller tout à l'heure à notre couvent, où j'ai ordre de faire prier Dieu pour lui : ainsi donnez-moi je vous prie ma monture, & m'ouvrez la porte sans que personne en entende rien ; car le secret est ici nécessaire. Le portier

ſachant qu'obéir au cordelier étoit ſervir ſon maître, ouvrit la porte & le laiſſa ſortir.

Dans ce moment-là le gentilhomme s'éveilla, & voyant que l'heure qu'il devoit aller voir ſa femme n'étoit pas éloignée, il ſe leva en robe de chambre, & alla ſe coucher auprès de ſa femme, où il pouvoit aller ſuivant la loi de Dieu ſans en demander permiſſion à l'homme. Sa femme ignorant ce qui s'étoit paſſé, & entendant parler ſon mari auprès d'elle, en fut ſurpriſe, & lui dit. Quoi, monſieur? Eſt-ce la promeſſe que vous avez faite au bon cordelier de ménager votre ſanté & la mienne? Non content d'être ici venu avant l'heure, vous y revenez encore. Penſez-y, monſieur, je vous en ſupplie. Le gentilhomme étourdi d'une telle nouvelle, ne put cacher ſon chagrin, & lui dit. Que me dites-vous là? Il y a trois ſemaines que je n'ai couché avec vous, & vous, m'accuſez d'y venir trop ſouvent. Si vous me parlez davantage ſur ce ton, vous me ferez croire que ma compagnie vous déplaît, & me contraindrez de faire ce que je n'ai jamais fait, je veux dire de chercher ailleurs le plaiſir légitime que vous me refuſez. La dame qui crut qu'il plaiſantoit lui répondit: Je vous ſupplie, Mr. ne vous trompez pas vous-même en croyant me trom-

per. Quoi que vous ne m'ayez pas parlé la premiere fois que vous êtes venu, j'ai pourtant bien connu que vous y étiez. Le gentilhomme connut alors qu'ils étoient tous deux dupés, & fit un gros ferment qu'il n'y étoit point venu. La femme en eut tant de douleur, qu'elle pria fon mari avec larmes de favoir au plutôt qui ce pouvoit être, puifqu'il n'y avoit que fon frere & le cordelier qui fuffent couchés chez eux. Le gentilhomme porta d'abord fes conjectures fur le cordelier, courut à fa chambre, & n'y trouva perfonne. Pour être affuré s'il avoit pris la fuite, il fit venir le portier & lui demanda s'il ne favoit point de quoi le cordelier étoit devenu ? Le portier lui ayant dit ce qui s'étoit paffé, le bon gentilhomme bien convaincu de la fcéleraterie du moine, s'en retourna d'abord trouver fa femme, & lui dit : foyez affurée, ma mie, que celui qui a couché avec vous, & a fait tant de prouesfes, eft notre pere confeffeur. La demoifelle à qui l'honneur avoit toujours été fort précieux, fe jetta dans un fi grand défefpoir, qu'oubliant toute humanité & le naturel de femme, elle fupplia fon mari à genoux de la venger d'un fi cruel outrage. Le mari monte à cheval incontinent, & pourfuit le cordelier.

La femme étant feule dans fon lit, fans confeil & fans autre confolation que de fon enfant nouveau né, repaffant fur l'affreufe aventure qui venoit de lui arriver, & ne comptant pour rien fon ignorance, fe crut coupable, & la femme du monde la plus malheureufe. Ces triftes réflexions qu'elle fondoit fur l'atrocité du crime, fur l'amour qu'elle avoit pour fon époux, & fur l'honneur qu'elle aimoit fur toutes chofes, la troublerent fi fort, & la jetterent dans un défefpoir fi extrême, qu'elle crut que la mort lui étoit meilleure que la vie. Dans cette cruelle fituation d'efprit elle s'abandonna à fa douleur, & perdit non-feulement l'efpérance que tout chrétien doit avoir en Dieu, mais auffi le fens commun, & la mémoire de fa propre nature. Ne connoiffant donc ni Dieu ni foi-même; mais étant au contraire pleine de rage & de fureur, elle défit une corde de fon lit, & s'étrangla de fes propres mains. A l'agonie d'une mort fi cruelle, & lors que la nature fait les derniers efforts, cette malheureufe fit des mouvemens fi violens, que portant le pied fur le vifage de fon enfant, fon innocence ne put le garantir d'une mort auffi douleureufe que celle de fa mere. Mais elle fit un fi grand cri en rendant les derniers foupirs, qu'une

femme qui couchoit dans fa chambre, fe leva promptement, & alluma de la chandelle.

Cette femme voyant fa maîtreffe pendue & étranglée à la corde du lit, & fon enfant étouffé fous fes pieds, courut toute effrayée à la chambre du frere de la morte, & le mena voir ce trifte fpectacle. Le frere affligé autant que le peut & doit être un homme qui aimoit tendrement fa fœur, demanda à la fervante, qui avoit fait un tel crime. La fervante répondit qu'elle n'en favoit rien, & qu'elle ne pouvoit dire autre chofe finon qu'il n'étoit entré perfonne que fon maître qui n'étoit forti que depuis un moment. Le frere allant incontinent à la chambre de fon beau-frere, & ne le trouvant point, crut fermement qu'il avoit fait le coup. Il monta fans retardement à cheval, & fans plus ample information courut après fon beau-frere, & l'attendit dans un chemin comme il revenoit de la pourfuite du cordelier, bien fâché de n'avoir pu le joindre. Défendez-vous, lâche fcélerat, dit le frere de la morte au mari, tout auffi-tôt qu'il le vit. J'efpere que Dieu me vengera par cette épée du plus méchant de tous les hommes. Le mari voulut s'excufer; mais le beau-frere le ferroit de fi près, que tout ce qu'il put faire fut de fe défendre

ſans s'informer du ſujet de la querelle. Ils ſe donnerent tant de coups l'un & l'autre que la perte du ſang & la laſſitude, les contraignirent de mettre pied à terre & de ſe repoſer, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. En reprenant ainſi haleine, le mari dit au frere. Que je ſache au moins, mon frere, pourquoi l'amitié que nous avons toujours eu l'un pour l'autre s'eſt convertie en une ſi cruelle haine ? Que je ſache auſſi, répondit le frere, pourquoi vous avez fait mourir ma ſœur, l'une des femmes de bien qui fût jamais ? & pourquoi ſous prétexte de vouloir coucher avec elle, vous l'avez pendue & étranglée à la corde de votre lit ? A ces mots le pauvre mari plus mort que vif, dit à ſon beau-frere: Eſt-il poſſible, mon frere, que vous ayez trouvé votre ſœur en l'état que vous dites ? Je vous prie, mon frere, reprit l'époux après qu'on l'eut aſſuré qu'on ne diſoit rien que de vrai, de trouver bon que je vous diſe pourquoi je ſuis ſorti. Et ſur cela il conta l'aventure du cordelier. Le frere fort étonné, & plus fâché encore de l'avoir attaqué ſans raiſon, lui fit de grandes excuſes. Je vous ai fait tort, lui dit-il; mais je vous prie de me le pardonner. Si je vous ai fait tort, répondit l'époux, vous en êtes vengé; car je ſuis

ſi bleſſé,

si blessé, que je désespere d'en réchapper. Le beau-frere le remonta à cheval du mieux qu'il put, & le ramena chez lui, où il mourut le lendemain, & confessa devant tous ses parens & amis qu'il étoit la cause de sa mort. Pour satisfaire à la justice on conseilla au cordelier d'aller demander sa grace au roi François I. Pour cet effet après avoir fait enterrer honorablement le pere, la mere, & l'enfant, il partit un vendredi saint pour aller solliciter sa grace à la cour, & l'obtint par la faveur de François Olivier chancelier d'Alençon, & choisi depuis par le roi en considération de ses grandes vertus pour chancelier de France.

Je suis persuadée, mesdames, qu'après cette histoire qui est la vérité même, il n'y aura personne de vous qui n'y pense deux fois avant que de loger de pareils hôtes. Que ceci vous apprenne que plus le venin est caché, & plus il est dangereux. Demeurez d'accord, dit Hircan, que ce mari étoit un grand sot de mener souper un tel galant auprès d'une si belle femme. J'ai vu le tems, dit Guebron, qu'il n'y avoit point dans notre pays de maison, où il n'y eût une chambre pour les bons peres : mais à présent ils sont si bien connus, qu'on les craint plus que les avan-

turiers. Il me ſemble, reprit Parlamente, qu'une femme étant au lit ne doit jamais faire entrer dans ſa chambre ni moine ni prêtre, que pour lui adminiſtrer les ſacremens de l'égliſe; & pour moi quand j'en appellerai, on peut compter que je ſuis dangereuſement malade. Si tout le monde, étoit auſſi auſtere que vous, répondit Emarſuitte, les pauvres prêtres n'ayant plus la liberté de voir les femmes ſéroient pis que des excommuniés. Ne craignez rien pour eux, dit alors Saffredant. Ces bonnes gens ne manqueront jamais de femmes. Comment, dit Simontault, ce ſont eux qui nous uniſſent aux femmes par les liens du mariage, & ils ont la méchanceté de tâcher à nous deſunir, & à nous faire rompre le ferment qu'ils nous ont fait faire. C'eſt une pitié, reprit Oyſille, que ceux qui ont l'adminiſtration des ſacremens s'en jouent de cette maniere. On devroit les brûler tout vifs. Vous feriez mieux, repliqua Saffredant, de les reſpecter, que de les blâmer, & de les flatter, que de les injurier: Mais paſſons outre, & voyons qui aura la voix d'Oyſille. Ce ſera Dagoucin, réponditOyſillle; car je le vois ſi rêveur, qu'il me ſemble prêt à dire quelque choſe de bon. Puiſque je ne puis, ni n'oſe dire ce que je penſe, dit Dagoucin, au moins parlerai-je d'un homme

à qui la cruauté fut préjudiciable, & puis avantageuſe. Quoi que l'amour ait ſi bonne opinion de ſa force & de ſa puiſſance, qu'il veut aller tout nud ; & qu'il lui ſoit fort ennuyeux, & enfin inſupportable de ſe produire ſous le voile ; cependant ceux qui pour obéir à ſes conſeils ſe preſſent trop de ſe découvrir, s'en trouvent ſouvent mal, comme il arriva à un gentilhomme de Caſtille, dont je vais vous conter l'hiſtoire.







XXIV. NOUVELLE.

Ingénieuſe invention d'un Caſtillan pour faire déclaration d'amour à une Reine, & ce qui en arriva.

IL y avoit à la cour d'un roi & d'une reine de Caſtille, que l'hiſtoire ne nomme pas, un gentilhomme de ſi bonne maiſon, & ſi bien fait de ſa perſonne, qu'il n'y avoit pas ſon pareil dans toute l'Eſpagne. Chacun admiroit ſes vertus autant qu'il étoit ſurpris de ſon indifférence ; car on ne s'étoit jamais apperçu qu'il aimât ou ſervît aucune dame, quoi qu'il y en eût grand nombre à la cour capables d'échauffer la glace même ; mais il n'y en eut point qui pût prendre ce gentilhomme qui ſe nom-

moit Elifor. La Reine qui étoit d'une grande vertu : mais pourtant femme, & pas plus exempte que les autres de la flamme, qui moins elle éclate, plus elle eft violente, furprife de ce que ce gentilhomme ne s'attachât à aucune de fes femmes, lui demanda un jour s'il étoit vrai qu'il fût auffi indifférent qu'il le paroiffoit? Il répondit que fi elle voyoit fon cœur comme elle voyoit fon vifage, elle ne lui feroit pas cette queftion. La curiofité, péché originel du beau-fexe, lui fit venir l'envie de favoir ce qu'il vouloit dire, & le preffoit fi fort, qu'elle lui fit avouer qu'il aimoit une dame qu'il croyoit la plus vertueufe qu'il y eût au monde. Elle fit tout ce qu'elle put & par prieres & par commandemens, pour lui faire dire qui elle étoit, mais tout cela fut inutile. Elle fit femblant d'être en fi groffe colere contre lui, qu'elle jura qu'elle ne lui parleroit jamais, s'il ne lui nommoit celle qu'il aimoit avec tant de paffion. Elle le pouffa fi loin, qu'elle le réduifit à dire, qu'il aimeroit autant mourir que de faire ce qu'elle lui ordonnoit. Mais voyant enfin qu'il alloit être privé de l'honneur de la voir, & en même-tems de fa bienveillance, faute de dire une vérité fi honnête dans le fond, que perfonne ne devoit la prendre en mauvaife part, lui dit tout tremblant. Je ne puis ni n'ofe, madame, vous nommer cette perfonne;

mais je vous la ferai voir la premiere fois que vous irez à la chaſſe, & je ſuis ſûr que vous direz auſſi bien que moi, que c'eſt la femme la plus belle & la plus accomplie qu'il y ait au monde. Après cette réponſe la Reine alla plutôt à la chaſſe qu'elle n'auroit fait. Eliſor en fut averti, & ſe prépara à l'aller ſervir à ſon ordinaire. Il avoit eu ſoin de faire-faire un grand miroir d'acier en façon de hallecret. Il le mit devant ſon eſtomac, & s'enveloppa bien d'un manteau de friſe noire, tout bordé de canetille, & d'or richement friſé. Il étoit monté ſur un cheval noir fort richement enharnaché. Le harnois étoit tout doré & émaillé de noir à la moreſque, & ſon chapeau de ſoie noire avec une riche enſeigne, où il y avoit pour deviſe un amour couvert par force, enrichi de pierreries. L'épée, le poignard, & les deviſes qui y étoient répondoient au reſte: en un mot il étoit en fort bon équipage, & ſi bon homme de cheval, que tous ceux qui le voyoient quittoient le plaiſir de la chaſſe pour voir les paſſades & les ſauts qu'Eliſor faiſoit faire à ſon cheval. Après avoir conduit la Reine au lieu où l'on avoit tendu les toiles, il mit pied à terre, & alla à la Reine pour lui aider à deſcendre de cheval. Dans le tems qu'elle lui tendoit les bras, il ouvrit ſon manteau qui couvroit ſa nouvelle cuiraſſe, la prit entre ſes bras, lui mon-

tra ſon miroir, & lui dit : regardez ici, madame, je vous en ſupplie ; & ſans attendre ſa réponſe il la mit doucement à terre.

La chaſſe finie, la Reine revint au palais ſans parler à Eliſor. Elle l'appella après ſoupé, & lui dit, qu'il étoit le plus grand menteur qu'elle eût jamais vû, parce que lui ayant promis de lui faire voir à la chaſſe celle qu'il aimoit le plus, il n'en avoit cependant rien fait. Mais auſſi qu'elle avoit réſolu de ne faire déſormais aucun cas de lui. Eliſor craignant que la Reine n'eût pas entendu ce qu'il lui avoit dit, répondit qu'il avoit tenu parole, & que non-ſeulement il lui avoit montré la femme, mais auſſi la choſe qu'il aimoit le mieux. Elle contrefaiſant l'ignorante lui dit, qu'elle n'avoit point compris qu'il lui eût montré une ſeule de ſes femmes. Il eſt vrai, repliqua Eliſor : mais que vous ai-je montré en vous deſcendant de cheval ? Rien, dit la Reine, qu'un miroir que vous aviez devant l'eſtomac. Et qu'avez-vous vu dans ce miroir, repartit Eliſor ? Rien que moi ſeule, repliqua la Reine. Par conſéquent, madame, répondit Eliſor, je vous ai tenu parole pour vous obéir. Jamais rien n'entra dans mon cœur que celle que vous avez vue devant mon eſtomac, & c'eſt la ſeule que je veux aimer, vénérer & adorer, non comme une femme, mais comme une

divinité en terre, de laquelle dépendent ma vie & ma mort. La ſeule grace que je vous demande, madame, eſt que la parfaite paſſion qui m'a fait vivre pendant que je l'ai cachée, ne me faſſe point mourir après l'avoir déclarée. Si je ne ſuis pas digne que vous me regardiez, & que vous me receviez pour votre plus paſſionné ſerviteur, ſouffrez au moins que je vive comme j'ai fait juſqu'ici, de la ſatisfaction que j'ai d'avoir oſé donner mon cœur à un ſujet ſi parfait & ſi digne, que je dois me contenter de l'aimer, quoique je ne puiſſe pas eſpérer un amour réciproque. Si la connoiſſance que vous avez de ma forte paſſion ne me rend pas plus agréable à vos yeux qu'auparavant, ne m'ôtez pas au moins la vie, qui conſiſte dans le bien que j'eſpere de vous voir comme à l'ordinaire. Je ne reçois de vous que le bien qui m'eſt abſolument néceſſaire. Si j'en ai moins, vous aurez moins de ſerviteurs, & vous perdrez le meilleur & le plus affectionné que vous ayez eu & aurez jamais.

La Reine, ſoit pour paroître autre qu'elle n'étoit, ſoit qu'elle voulût faire une plus longue épreuve de l'amour qu'il avoit pour elle, ou qu'elle eût deſſein d'en aimer un autre qu'elle ne vouloit pas quitter pour lui, ou ſoit enfin qu'elle fût bien aiſe d'avoir cet amant de réſerve en cas que ſon

cœur vînt à être vaquant par quelque faute que pourroit faire celui qu'elle aimoit déja, lui dit d'un air ni fâché ni content. Je ne vous demanderai point, Elifor, comment ne connoiffant la puiffance de l'amour, vous avez pu être fi préfomptueux & fi extravagant que de m'aimer; car je fai qu'on eft fi peu le maître de fon cœur, qu'on ne le fait pas aimer & haïr ce qu'on veut. Mais puifque vous avez fi bien fû me déclarer que vous m'aimez, je veux favoir combien il y a de tems que vous êtes dans ces fentimens. Elifor la trouvant fi belle, & voyant qu'elle s'informoit de fa maladie, ne défefpera pas qu'elle ne lui donnât quelque remede : mais confidérant d'un autre côté la fageffe & la gravité avec laquelle elle l'interrogeoit, il craignit d'avoir à faire à un juge qui alloit donner contre lui fentence de condamnation. Malgré cette incertitude, d'efpérance & de crainte, il lui protefta qu'il l'aimoit dès fa grande jeuneffe; & que depuis fept ans feulement il avoit fenti fa peine, ou pour mieux dire une maladie fi agréable, qu'il aimeroit mieux la mort que la guérifon. Puifque vous avez eu fept ans de conftance, répondit la Reine, je ne dois pas moins balancer à vous en croire, que vous avez fait à me déclarer votre amour. C'eft pourquoi fi vous dites la vérité, je veux m'en convaincre de maniere, que je n'en puiffe jamais douter, & fi je

ſuis ſatisfaite de l'épreuve, je vous croirai à mon égard tel que vous me jurez que vous êtes : vous trouvant alors tel que vous dites, vous me trouverez telle que vous ſouhaitez. Eliſor la ſupplia de le mettre à telle épreuve qu'il lui plairoit, n'y ayant rien de ſi difficile qui ne lui parût fort aiſé dans l'eſpérance d'être aſſez heureux que de lui faire connoître le parfait amour qu'il avoit pour elle, lui proteſtant au reſte qu'il n'attendoit que l'honneur de ſes commandemens. Si vous m'aimez, Eliſor, autant que vous le dites, repliqua la Reine, je ſuis aſſurée que pour avoir mes bonnes graces rien ne vous ſera difficile : ainſi je vous commande par le deſir que vous avez de les poſſéder, & par la crainte de les perdre, que dès demain ſans me voir davantage, vous quittiez la cour, & vous en alliez dans un lieu, où de ſept ans vous n'ayez aucunes nouvelles de moi, ni moi de vous. Vous ſavez bien que vous m'aimez, puiſque vous m'aimez depuis ſept ans. Après ſept autres années d'expérience, je croirai ce que toutes vos proteſtations ne ſauroient me faire croire.

Ce cruel commandement fit d'abord croire à Eliſor, que ſa vue étoit de l'éloigner ; mais après y avoir mieux penſé, il accepta le parti, eſpérant que l'expérience feroit plus pour lui que tout ce

qu'il pourroit dire. Si j'ai vécu ſept ans ſans aucune eſpérance, lui dit-il, dans la cruelle néceſſité de diſſimuler mon amour, à préſent qu'il vous eſt connu, & que j'ai quelque rayon d'eſpoir, je paſſerai les autres ſept avec plus de patience & de tranquillité. Mais, madame, ajouta-t-il, comme en obéiſſant au commandement que vous me faites, je me trouve privé de tout le bien que j'ai jamais eu au monde, quelle eſpérance me donnez-vous de me reconnoître au bout des ſept ans pour votre fidele ſerviteur ? La Reine tirant un anneau de ſon doigt : coupons cet anneau en deux, lui dit-elle. J'en aurai la moitié, & vous l'autre, afin que je puiſſe vous reconnoître à cette moitié d'anneau, en cas que la longueur du tems me faſſe perdre la mémoire de votre viſage. Eliſor prit donc l'anneau, & en fit deux moitiés, en donna une à la Reine, & garda l'autre. Prenant enſuite congé d'elle plus mort que ceux qui ont déja rendu l'ame, il s'en alla chez lui donner les ordres pour ſon départ. Il envoya tout ſon train en Province, & s'en alla avec un ſeul valet dans un lieu ſi ſolitaire, qu'aucun de ſes parens & amis n'eut de ſes nouvelles durant les ſept ans. Comment il vécut pendant ce tems-là, & quel fut le chagrin que lui fit ſouffrir l'abſence, c'eſt de quoi je ne puis rien dire ; mais ceux qui aiment ne le peuvent ignorer.

Précisément au bout des sept ans, & au moment que la Reine alloit à la messe, un hermite à longue barbe, vint à elle, lui baisa la main, & lui présenta une requête qu'elle ne daigna pas regarder, quoi que sa coutume fût de recevoir toutes les requêtes qu'on lui présentoit, quelque pauvres que fussent les gens. La moitié de la messe étant dite, elle ouvrit la requête, & y trouva la moitié de l'anneau qu'elle avoit donné à Elisor. Elle fut agréablement surprise ; & avant que de lire ce qu'elle contenoit, elle donna ordre sur-le-champ à son aumônier de lui amener l'hermite qui lui avoit présenté la requête. L'aumônier le chercha de tous les côtés, & apprit pour toutes nouvelles, qu'on l'avoit vu monter à cheval, sans qu'on sût lui dire quel chemin il avoit pris. En attendant la réponse de l'aumônier, la Reine lut la requête. Il se trouva que c'étoit une lettre aussi bien faite qu'il étoit possible, & sans l'envie que j'ai eu de vous la rendre intelligible, je n'aurois jamais osé la traduire. Je vous prie au reste, mesdames, de croire que le Castillan est plus propre que le François à exprimer les mouvemens de l'amour. Voici la lettre.

Le tems m'a fait par sa force & puissance,
Avoir d'amour parfaite connoissance :
Le temps après m'a été ordonné
En tel travail durant ce tems donné.

Que par le tems l'incrédule a pu voir
Ce que l'amour n'a pu faire ſavoir :
Le tems lequel avoit fait l'amour naître ,
Va dans mon cœur le faire enfin paroître
Tout tel qu'il eſt. C'eſt pourquoi le voyant,
Ne l'ai connu tel comme en le croyant.
Le tems m'a fait voir ſur quel fondement
Mon cœur vouloit aimer ſi fortement :
Ce fondement étoit votre beauté ,
Qui cachoit grande cruauté.
Le tems m'apprend que la beauté n'eſt rien ,
Et que la cruauté eſt cauſe de mon bien ;
Partant je fus de la beauté chaſſé
Dont les regards j'avois tant pourchaſſé :
Ne voyant plus votre beauté que j'aime,
J'ai mieux ſenti votre rigueur extrême.
A votre ordre cruel j'obéis cependant,
Et je m'en tiens très-heureux , très-content,
Vu que le tems qui produit l'amitié,
A eu de moi par ſa longueur pitié ,
En me faiſant un ſi honnête tour ,
Que je n'ai point ſouhaité le retour ,
Fors ſeulement pour vous dire en ce lieu
Non un bon jour , mais le dernier adieu.
Le tems m'a fait voir l'amour pauvre & nud ,
Tout tel qu'il eſt , & d'où il eſt venu.
Et par le tems j'ai le tems regreté ,
Autant ou plus que j'avois ſouhaité ,
Conduit d'amour qui aveugle mes ſens,
Dont rien de lui fors regrets je ne ſens :
Mais en voyant cet amour décevable,
Le tems m'a fait voir l'amour véritable,

Que j'ai connu en ce lieu ſolitaire,
Où par ſept ans m'a fallu plaindre & taire,
J'ai par le tems connu l'amour d'en-haut,
Lequel connu ſoudain l'autre défaut :
Par le tems ſuis du tout à lui rendu,
Et par le tems de l'autre défendu.
Mon cœur, mon corps lui donne en ſacrifice
Pour faire à lui & non à vous ſervice.
En vous ſervant rien m'avez eſtimé,
Et j'ai le rien en offenſant aimé.
Mort me donnez pour vous avoir ſervie,
Et le fuyant il m'a donné la vie.
Or par ce tems amour plein de bonté,
Par l'autre amour ſi ſoumis, ſi dompté,
Que mis à rien s'eſt converti en vent,
Qui fut pour moi trop doux, trop décevant.
Je vous le rens tout entier ſans témoin,
N'ayant de lui ni de vous nul beſoin ;
Car l'autre amour & parfait & durable,
M'attache à lui d'une attache immuable.
A lui je vais, là me veux affermir,
Sans plus ni vous, ni votre Dieu ſervir.
Je prens congé de cruauté, de peine,
Du vrai tourment, du mépris, de la haine,
Du feu brûlant dont vous êtes remplie,
De même qu'en beauté vous êtes accomplie :
Je ne puis mieux dire adieu à tous maux,
A tous malheurs, & accablans travaux,
Et à l'enfer de l'amoureuſe femme,
Qu'en un ſeul mot vous dire, adieu, madame,
Sans nul eſpoir qu'où je ſois, ou ſoyez,
De vous revoir, ou que vous me voyez.

Cette lettre ne fut pas lue ſans beaucoup de larmes & de ſurpriſe, accompagnée d'un regret incroyable. En effet la perte qu'elle faiſoit d'un ſerviteur qui l'aimoit ſi parfaitement, devoit lui être ſi ſenſible, que tous ſes tréſors, ni ſa couronne même ne pouvoient l'empêcher d'être la princeſſe du monde la plus pauvre & la plus miſérable, puiſqu'elle avoit perdu ce que tous les biens ne ſauroient recouvrer. Après avoir entendu la meſſe, elle rentra dans ſa chambre, où elle fit les doléances que ſa cruauté méritoit. Il n'y eut ni montagne, ni rocher, ni forêt, où elle n'envoyât chercher l'hermite : mais celui qui l'avoit tiré de ſes mains, l'empêcha d'y retomber, & le mena en paradis avant qu'elle pût en avoir des nouvelles en ce monde.

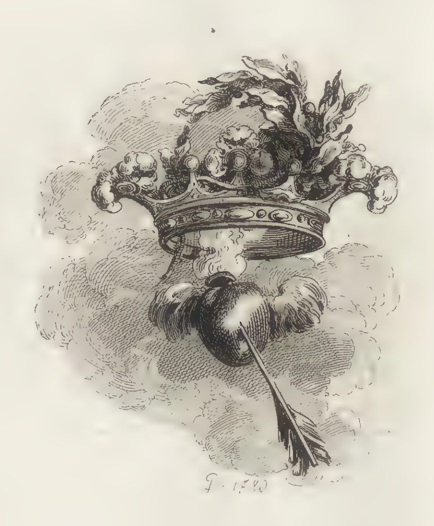
Cet exemple fait voir, que nul ſujet ne doit dire ce qui peut lui faire du mal & ne lui faire aucun bien. Moins encore devez-vous, meſdames, pouſſer la défiance & l'incrédulité ſi loin, que de perdre vos amans en voulant les mettre à une épreuve trop difficile. J'ai entendu parler toute ma vie, Dagoucin, dit Guebron, de la dame à qui l'aventure eſt arrivée, comme de la femme du monde la plus vertueuſe ; mais je la tiens de l'heure qu'il eſt pour la plus folle & la plus cruelle qui fut jamais.

jamais. Il me ſemble pourtant, dit Parlamente, qu'elle ne lui faiſoit pas grand tort, s'il aimoit autant qu'il diſoit, d'exiger ſept ans d'épreuve. Les hommes ſont ſi accoutumés à mentir dans ces occaſions-là, qu'on ne ſauroit prendre trop de ſûreté avant que de s'y fier, ſi je puis dire qu'il faille s'y fier. Les dames d'aujourd'hui, dit Hircan, ſont bien plus ſages que celles du tems paſſé; car elles ont en ſept jours d'épreuve autant de ſûreté d'un amant, que les autres en avoient en ſept ans. Il y en a pourtant en cette compagnie, dit Longarine, qu'on a aimé plus de ſept ans à toute épreuve, ſans avoir pu s'en faire aimer. Cela eſt vrai, dit Simontault; mais avec votre permiſſion, on doit les mettre au rang de celles du vieux tems; car aujourd'hui elles ne ſeroient pas reçues. Cependant, dit Oyſille, Eliſor eut beaucoup d'obligation à la Reine, parce qu'elle fut cauſe qu'il tourna entiérement ſon cœur à Dieu. Ce fut un grand bonheur pour lui, dit Saffredant, de trouver Dieu par les chemins; car ayant autant d'ennuis qu'il en avoit, je m'étonne qu'il ne ſe ſoit pas donné au diable. Quand votre dame vous a maltraité, répondit Emarſuitte, vous êtes-vous donné à tous les diables? Je m'y ſuis donné mille & mille fois, repliqua Saffredant: mais le diable voyant que les tourmens de l'enfer étoient moindres que ceux qu'elle me faiſoit ſouffrir, & ſachant qu'il n'y

a point de diable plus inſupportable qu'une femme fort aimée, & qui ne veut point aimer, n'a jamais voulu me prendre. Si j'étois à votre place, & que je fuſſe dans les ſentimens où vous êtes, je n'aimerois jamais femme, repartit Parlamente. Mon penchant a toujours été tel, répondit Saffredant, & mon erreur ſi grande, que quand je ne puis commander, je m'eſtime fort heureux de pouvoir ſervir; & la malice des femmes ne peut pas m'empêcher de les aimer. Mais dites-moi je vous prie en conſcience; louez-vous cette princeſſe d'une ſi grande rigueur? Oui, dit Oyſille; car je crois qu'elle ne vouloit ni aimer, ni être aimée. Cela étant, repliqua Simontault, pourquoi le faire eſpérer après ſept ans paſſés? Vous avez raiſon, dit Longarine; & il me ſemble que celles qui ne veulent pas aimer rompent d'abord, & ne font eſpérer aucun retour. Peut-être, dit Nomerfide, en aimoit-elle un autre qui ne valoit pas Eliſor, & préfera-t-elle le moindre au meilleur. Je crois, reprit Saffredant, qu'elle étoit bien aiſe de l'entretenir pour pouvoir le prendre à point nommé quand elle ſe déferoit de celui qu'elle lui préferoit alors. Je vois bien, dit alors Oyſille, que tant que la converſation roulera ſur cette matiere, ceux qui n'aiment pas à être maltraités, diront de nous le pis qu'ils pourront: ainſi, Dagoucin, donnez je vous prie, votre voix à quelqu'un. Je la donne à Longa-

rine, répondit Dagoucin, perſuadé qu'elle nous dira quelque choſe de nouveau, & la vérité même ſans épargner ni les hommes ni les femmes. Puiſque vous avez ſi bonne opinion de ma ſincérité, dit Longarine, je conterai une aventure arrivée à un grand prince, qui ſurpaſſa en vertu tous les princes de ſon tems. Permettez-moi de vous dire auſſi que le menſonge & la diſſimulation eſt la choſe dont on doit uſer le moins, ſi ce n'eſt dans une extrême néceſſité. C'eſt un vice fort laid & fort infâme, & principalement quand il ſe trouve dans les princes & grands ſeigneurs, auxquels la vérité ſied beaucoup mieux qu'aux autres hommes. Mais il n'y a point de prince au monde quelque glorieux & quelque riche qu'il ſoit, qui ne reconnoiſſe l'empire de l'amour, & qui ne ſoit ſoumis à ſa tyrannie. On peut dire même que plus un prince eſt illuſtre, & a le cœur grand, plus l'amour fait d'efforts pour en faire un de ſes ſujets. En effet, ce Dieu ſuperbe dédaigne tout ce qui eſt commun, & ne ſe plaît qu'à faire tous les jours des miracles, comme d'affoiblir les forts, de fortifier les foibles, de rendre ſavans les ignorans, & les ſages fous, de favoriſer les paſſions, de ruiner la raiſon, & de bouleverſer en un mot toute la nature. Comme les princes n'en ſont pas exempts, ils ne le ſont pas non plus de la néceſſité où les met le deſir de l'amoureuſe ſer-

vitude. De-là vient qu'ils ſont forcés d'uſer de menſonge, d'hipocriſie & de feinte, qui ſelon maître Jean de Meun ſont des moyens pour vaincre les ennemis. Puiſqu'une action de cette nature eſt louable pour un prince, quoi qu'elle ſoit condamnable pour tous les autres hommes, je vais vous entretenir de l'invention dont ſe ſervit un jeune prince qui trompa ceux qui ont accoutumé de tromper tout le monde.





S. Freudenberg inv. *J. Halbou Sculp.*



XXV. NOUVELLE.

Subtilité d'un grand Prince pour jouir de la femme d'un Avocat de Paris.

Il y avoit à Paris un Avocat plus eſtimé que neuf autres de ſa profeſſion. Comme ſon ſavoir le faiſoit rechercher de chacun, il devint le plus riche de tous les gens de robe. Mais voyant qu'il n'avoit point d'enfans de ſa premiere femme, il crut qu'il en auroit d'une ſeconde. Quoi qu'il fût vieux il avoit néanmoins le cœur & l'eſpérance d'un jeune homme. Il fit choix d'une Pariſienne de dix-huit à dix-neuf ans, fort belle de viſage &

de teint, & plus belle encore pour la taille & pour l'embonpoint. Il l'aima & traita du mieux qu'il put ; mais il n'en eut point d'enfans non plus que de la premiere ; de quoi la belle enfin ſe chagrina. Comme la jeuneſſe ne peut pas porter le chagrin fort loin, la belle qui alloit aux bals & aux feſtins, réſolut de chercher ailleurs le plaiſir qu'elle ne trouvoit pas chez elle ; ce qu'elle fit néanmoins ſi honnêtement & avec tant de précaution, que ſon mari ne pouvoit en prendre ombrage ; car elle étoit toujours avec celles en qui il avoit de la confiance.

Etant un jour à une nôce, il s'y trouva un grand Prince qui m'en a fait le conte, & m'a défendu de le nommer. Tout ce que je puis vous dire eſt qu'il n'y a eu & n'y aura je crois jamais de Prince en France, mieux fait & de meilleur air. Les yeux & la contenance de l'Avocate donnerent de l'amour à ce Prince. Il lui parla ſi bien & avec tant de grace qu'elle prit goût à la harangue. Elle lui avoua ingénument qu'elle avoit depuis long-tems dans le cœur l'amour dont il la prioit, & le pria de ne pas ſe donner la peine de vouloir lui perſuader une choſe à laquelle l'amour l'avoit déja fait conſentir par la ſeule vue. La naïveté de l'amour ayant donné à

ce Prince ce qui méritoit bien d'être acquis par le tems, il ne manqua pas de remercier le dieu qui le favorisoit. Il poussa si bien sa pointe, qu'ils convinrent dès-lors d'un moyen de se voir en moins grosse compagnie. Le lieu & le tems marqués, le Prince n'eut garde de ne pas comparoître, mais pour ne pas exposer l'honneur de la belle il comparut travesti. Comme il ne vouloit pas être connu des filoux & autres gens d'industrie qui couroient la nuit, il se fit accompagner par quelques gentilshommes de confiance. Il ne fut pas plutôt dans la rue où l'Avocate demeuroit, qu'il les quitta, & leur dit: Si dans un quart-d'heure vous n'entendez point de bruit, retirez-vous, & revenez me querir vers les trois à quatre heures. Le quart-d'heure passé, & point de bruit entendu, les gentilshommes se retirerent.

Le Prince alla droit chez l'Avocat, & trouva la porte ouverte comme on lui avoit promis. Mais en montant le degré il rencontra l'Avocat avec une bougie à la main, qui le découvrit le premier. Cependant l'amour qui donne de l'esprit & de la hardiesse à proportion des traverses qu'il fait naître, fit aller le Prince droit à l'Avocat auquel il dit. Vous savez, monsieur l'Avocat, la

confiance que moi & tous ceux de ma maiſon avons en vous, & que je vous regarde comme un de mes meilleurs & plus fideles ſerviteurs. Je viens vous voir familiérement tant pour vous recommander mes affaires, que pour vous prier de me faire donner à boire, car j'ai grandſoif, & de ne dire à perſonne que je ſois venu ici. Sortant de chez vous il me faut aller ailleurs, où je ne ſerois pas bien aiſe d'être connu. Le bon-homme ravi de l'honneur que le Prince lui faiſoit de venir ainſi familiérement chez lui, le pria d'entrer dans ſa chambre, & dit à ſa femme d'aprêter une colation des meilleurs fruits & des confitures les plus exquiſes qu'elle pourroit trouver; ce qu'elle fit très-volontiers avec toute la propreté qu'il lui fut poſſible. Quoi qu'elle fût en couvrechef & en manteau, elle parut dans cette eſpece de négligé plus belle qu'à l'ordinaire. Le Prince ne fit pas ſemblant de la regarder, & ne ceſſa de parler de ſes affaires au mari qui en avoit toujours eu la direction. Comme la femme tenoit à genoux les confitures devant le Prince, & que le mari alloit au buffet pour lui donner à boire, elle trouva le tems de lui dire, qu'il ne manquât pas en ſortant d'entrer dans une garderobe à main droite, où elle l'iroit bientôt trouver. Auſſi-tôt qu'il eut bu il remercia l'Avocat, qui vouloit à

toute force l'accompagner ; mais il ne le voulut pas, & l'aſſura qu'il alloit en lieu où il n'avoit pas beſoin de compagnie. Là-deſſus il ſe tourna du côté de la femme, & lui dit : Je ne veux pas vous ôter votre bon mari, qui eſt de mes anciens ſerviteurs. Vous êtes ſi heureuſe de l'avoir, que vous avez ſujet d'en louer Dieu. Vous devez le bien ſervir & lui bien obéir, & ſi vous faiſiez autrement vous ſeriez bien ingrate. En diſant cela il ſortit, & ferma la porte après lui pour n'être pas ſuivi au degré. Il entra dans la garde-robe, où la belle vint le trouver dès que ſon mari fut endormi. Elle le mena dans un cabinet auſſi propre qu'il pouvoit être, quoi qu'au fond il n'y eût rien de plus beau que lui & elle. Je ne doute pas qu'elle ne lui tînt tout ce qu'elle lui avoit promis. Il ſe retira à l'heure qu'il avoit dit à ſes gens, & les trouva au lieu où il leur avoit commandé de l'attendre.

Comme l'intrigue fut de longue durée, le Prince choiſit un chemin plus court pour aller chez l'Avocat : ce fut de paſſer par un couvent de religieux. Il ménagea ſi bien le Prieur, que toutes les nuits le portier lui ouvroit la porte vers le minuit, & faiſoit la même choſe quand il s'en revenoit. Comme la maiſon de l'Avocat n'étoit

pas éloignée du monaſtere, il ne menoit perſonne avec lui. Quoi que le Prince fit la vie que je viens de dire, cela n'empêchoit pas pourtant qu'il n'aimât & ne craignît Dieu: tant il eſt vrai que l'homme eſt un mélange bizarre de bien & de mal, & une contradiction perpétuelle. En allant il ne faiſoit que paſſer, mais il ne manquoit jamais au retour de demeurer long-tems en oraiſon dans l'égliſe. Les religieux qui le voyoient à genoux en allant à matines ou en revenant, le croyoient le plus ſaint homme du monde.

Le Prince avoit une ſœur qui fréquentoit fort ce couvent. Comme elle aimoit ſon frere plus qu'homme du monde, elle le recommandoit aux prieres de toutes les bonnes perſonnes de ſa connoiſſance. Un jour qu'elle le recommandoit avec beaucoup d'empreſſement au prieur de ce monaſtere; le bon pere lui répondit. Que me dites-vous-là, madame. Vous me parlez de l'homme du monde aux prieres duquel j'ai le plus d'envie d'être recommandé: Car s'il n'eſt ſaint & juſte je n'eſpere pas être trouvé tel. Il allégua ſur cela le paſſage qui dit: que *bienheureux eſt celui qui peut faire le mal, & ne le fait pas.* La ſœur qui avoit envie de ſavoir quelle preuve le

pere avoit de la bonté de ſon frere, l'interrogea ſi bien, qu'il lui dit comme un ſecret de confeſſion. N'eſt-ce pas une choſe admirable de voir un Prince jeune & bien fait, abandonner les plaiſirs, & le repos pour venir ſouvent à nos matines? Il n'y vient pas comme un Prince qui cherche l'honneur du monde, mais il y vient tout ſeul comme un ſimple religieux, & va ſe cacher dans une de nos chapelles. Cette dévotion rend mes freres & moi ſi confus, que nous ne méritons pas au prix de lui, d'être appellés religieux. La ſœur ne ſut que croire là deſſus; car quoique ſon frere fût bien mondain, elle ſavoit néanmoins qu'il avoit la conſcience bonne, qu'il croyoit en Dieu & l'aimoit beaucoup: Mais elle ne ſe feroit jamais imaginée qu'il allât à l'égliſe à une telle heure. D'abord qu'elle le vit elle lui dit la bonne opinion que les religeux avoient de lui. Il ne put s'empêcher de rire, & de rire d'une maniere, qu'elle qui le connoiſſoit comme ſon propre cœur, ſentit aiſément qu'il y avoit quelque choſe de caché ſous cette prétendue dévotion. Elle l'importuna tant, qu'il lui dit toute la vérité telle que je viens de vous la dire, & qu'elle même m'a fait l'honneur de me conter.

Vous voyez par-là, mesdames, qu'il n'y a point d'avocats si malins, ni de moines si fins qu'on ne puisse tromper en cas de besoin quand on aime bien. Puis donc que l'amour fait tromper les trompeurs, combien le devons-nous craindre nous qui sommes de pauvres ignorantes? Quoi que je sache à peu près de qui il s'agit, dit Guebron, je ne saurois m'empêcher de dire qu'il est louable d'avoir gardé le secret: Car il y a peu de grands seigneurs qui s'embarrassent ni de l'honneur des femmes, ni du scandale du public, pourvu qu'ils ayent leur plaisir. Ils font même souvent en sorte qu'on en croit plus qu'il n'y en a. Il seroit bon, dit Oysille, que tous les jeunes seigneurs suivissent cet exemple, car souvent le scandale est pire que le péché. Vous pouvez croire, dit Nomerside, que les prieres qu'il faisoit au monastere étoient bien fondées, & bien agréables à Dieu. C'est de quoi vous ne devez pas décider, dit Parlamente; car peut-être sa repentance étoit-elle au retour, que le péché lui étoit pardonné. Il est bien difficile, dit Hircan, de se repentir d'une chose qui fait tant de plaisir. Pour moi je m'en suis souvent confessé, mais guere repenti. Si l'on ne se repent point, répondit Oysille, il vaudroit mieux ne se pas confesser. Le péché

me déplaît, madame, repartit Hircan, je ſuis fâché d'offenſer Dieu ; mais le plaiſir me plaît. Vous voudriez bien vous & vos ſemblables, dit Parlamente, qu'il n'y eût ni Dieu ni loi, que celle que votre penchant trouveroit bonne. Je vous avoue, dit Hircan, que je voudrois que mes plaiſirs plûſſent à Dieu autant qu'à moi. En ce cas je lui donnerois ſouvent matiere de ſe réjouir. Vous ne ferez pourtant pas un Dieu nouveau, dit Guebron : Ainſi le meilleur eſt d'obéir à celui que nous avons. Mais laiſſons ces diſputes aux théologiens, & voyons à qui Longarine veut donner ſa voix. A Saffredant, dit Longarine, à condition qu'il nous fera le plus beau conte dont il pourra ſe ſouvenir, & qu'il ne ſongera pas tant à dire mal des femmes, que cela l'empêche de leur rendre juſtice quand il pourra s'en dire quelque choſe d'avantageux. Très-volontiers, répondit Saffredant. Je me ſouviens à point nommé de l'hiſtoire d'une folle & d'une ſage. Vous prendrez celle que vous aimerez le mieux. Vous verrez par-là que ſi l'amour fait faire de mauvaiſes actions à ceux qui ont le cœur mauvais, il fait faire auſſi aux honnêtes gens des choſes qui méritent d'être louées. L'amour eſt bon en ſoi &

ne devient mauvais que par le mauvais uſage qu'on en fait. Vous verrez néanmoins par l'hiſtoire que je vais vous conter, que l'amour ne change point le cœur, mais le fait paroître tel qu'il eſt, fou aux fous, & ſage aux ſages.







S. Freudenberg inv. S.te Le Roy Sculp



XXVI. NOUVELLE.

Plaiſante harangue d'un grand ſeigneur pour débaucher une dame de Pampelune.

DU tems de Louis XII. il y avoit un jeune ſeigneur nommé monſieur d'Avannes, fils de monſieur d'Albret, & frere de Jean roi de Navarre avec lequel d'Avannes demeuroit ordinairement. Ce jeune ſeigneur étoit ſi beau & avoit ſi bon air dès l'âge de quinze ans, qu'il ſembloit qu'il n'étoit fait que pour être aimé & regardé : Auſſi l'étoit-il de tous ceux qui le voyoient, & ſur-tout d'une femme qui demeuroit à Pampelune en Navarre, & étoit mariée à un homme puiſſamment

riche avec lequel elle vivoit fort bien. Quoi qu'elle n'eût que vingt-trois ans, comme ſon mari en avoit près de cinquante, elle s'habilloit ſi modeſtement, qu'elle ſembloit plutôt veuve que mariée. On ne la voyoit jamais ni à nôces ni à feſtins qu'avec ſon mari, de la vertu duquel elle faiſoit tant de cas, qu'elle le préferoit à la bonne mine de tous les autres hommes. Le mari de ſon côté la connoiſſoit ſi ſage, & avoit tant de confiance en elle, qu'il ſe repoſoit ſur ſa prudence de toutes les affaires de la maiſon.

Ce richard & ſa femme furent un jour invités aux nôces d'une de leurs parentes. D'Avannes s'y trouva pour faire honneur à la nôce, & parce auſſi qu'il aimoit la danſe, dont il s'acquittoit mieux qu'homme de ſon tems. Le dîné fini, & le bal commencé, le richard pria d'Avannes de danſer. D'Avannes lui demanda qui il vouloit qu'il fît danſer. Le riche prit ſa femme par la main, & la préſentant à d'Avannes, lui dit : S'il y en avoit, monſieur, une plus belle, & qui fût autant à ma diſpoſition, je vous la préſenterois comme je fais celle-ci, vous priant, Mr. de me faire l'honneur de danſer avec elle. Le prince le fit volontiers, & étoit encore ſi jeune, qu'il prenoit plus de plaiſir à ſauter & à danſer, qu'à regarder

garder la beauté des dames. Il n'en étoit pas de même de la danſeuſe qui faiſoit plus d'attention à la bonne mine & aux agrémens du danſeur qu'à la danſe même. Cependant elle n'en faiſoit pas ſemblant.

L'heure du ſoupé venue, Mr. d'Avannes prit congé de la compagnie, & ſe retira au château. Le Riche l'y accompagna monté ſur ſa mule, & lui dit chemin faiſant. Vous avez fait aujourd'hui, Mr. tant d'honneur à mes parens & à moi, que je ſerois ingrat ſi je ne vous offrois tout ce qui dépend de moi. Je ſai, monſieur, que des ſeigneurs comme vous qui ont des peres durs & ſerrés, ont ſouvent plus beſoin d'argent que nous, qui par notre petit train & bon ménagement ne penſons qu'à en amaſſer. Dieu m'ayant donné une femme à ſouhait, a jugé à propos de me laiſſer encore quelque choſe à ſouhaiter en ce monde, puiſque je me trouve privé de la joie que les peres ont des enfans. Je ſai, Mr. qu'il ne m'appartient pas de vous adopter; mais s'il vous plaît de me regarder comme votre ſerviteur, & de me confier vos petites affaires, tant que cent mille écus de mon bien pourront s'étendre, je ne manquerai jamais de vous ſecourir dans vos beſoins. Mr. d'Avannes fut fort aiſe de cette offre; car il avoit un pere

tout tel que le Riche l'avoit dépeint ; & après l'avoir remercié, il l'appella ſon pere par alliance. Le Riche aima dès-lors Mr. d'Avannes avec tant d'attachement, qu'il ne manquoit pas de lui demander le matin & le ſoir s'il avoit beſoin de quelque choſe. Il n'en fit point un ſecret à ſa femme qui lui en ſut très-bon gré. Depuis ce tems-là Mr. d'Avannes ne manquoit de rien qu'il pût ſouhaiter. Il alloit ſouvent voir ſon pere d'alliance, & manger avec lui. Quand il ne le trouvoit pas la femme lui donnoit tout ce qu'il demandoit, & lui parloit ſi ſagement pour l'exhorter à la vertu, qu'il la craignoit, & l'aimoit plus que toutes les femmes du monde. Elle qui avoit Dieu & l'honneur devant les yeux ſe contentoit de le voir & de lui parler ; ce qui ſuffit à l'amour honnête. Jamais elle ne lui fit aucun ſigne par lequel il pût conjecturer qu'elle eût pour lui d'autre amour qu'un amour fraternel & chrétien. Durant cette amitié cachée Mr. d'Avannes fut fort propre & fort leſte. Vers les dix-ſept ans il commença de s'attacher plus aux dames qu'il n'avoit de coutume. Quoi qu'il eût aimé plus volontiers ſa bonne dame qu'aucune autre, la peur de perdre ſon amitié l'empêcha de parler, & lui fit prendre parti ailleurs.

Il s'adreſſa à une demoiſelle près de Pampelune qui avoit maiſon en ville, & avoit épouſé un jeune homme dont la paſſion dominante étoit les chiens, les chevaux, & les oiſeaux. Il fit faire pour l'amour d'elle mille divertiſſemens, comme tournois, jeux, courſes, luttes, maſcarades, feſtins, & autres jeux à tous leſquels ſe trouva la belle. Mais comme le mari étoit bouru, & que ſon pere & ſa mere qui la connoiſſoient belle & légere, craignoient qu'elle ne donnât une croquignolle à la vertu, ils la tenoient ſi de près, que tout ce que pouvoit faire Mr. d'Avannes étoit de lui dire deux mots à quelque bal, quoi qu'il ſentît bien pour ſurcroît de mortification qu'il ne manquoit à leur amitié que le tems & le lieu. Il s'en alla trouver ſon bon pere, lui dit qu'il avoit envie d'aller viſiter Notre-Dame de Montferrat & le pria de prendre tout ſon train chez lui, parce qu'il vouloit y aller ſeul; ce qui lui fut incontinent accordé. Mais comme l'amour eſt un grand prophete, & que la femme étoit amoureuſe, elle fut d'abord au fait, & ne put s'empêcher de dire à Mr. d'Avannes. La Notre-Dame que vous adorez, Mr. n'eſt pas hors des murailles de cette ville. Prenez garde ſur-tout à votre ſanté je vous en ſupplie. Lui, qui comme on a déja dit, la craignoit & l'aimoit, rougit à ſes paroles, lui avoua

la vérité, & s'en alla. Après avoir acheté deux beaux chevaux d'Efpagne il s'habilla en palfrenier, & fe déguifa fi bien, qu'il n'étoit pas connoiffable. Le mari de cette femme, que j'appellerai defformais la folle, qui aimoit les chevaux par deffus toutes chofes, vit les deux de Mr. d'Avannes; & les vint incontinent acheter. Le marché étant conclu, il confidera le palfrenier, & trouva qu'il les menoit fi bien, qu'il lui demanda s'il vouloit le fervir. Mr. d'Avannes lui dit d'abord qu'oui, & qu'il étoit un pauvre palfrenier qui ne favoit faire autre chofe que panfer des chevaux; ce qu'il feroit fi bien qu'il en feroit content. Le gentilhomme bien aife lui donna la charge de tous fes chevaux, & en entrant chez lui il dit à fa femme, qu'il lui recommandoit fes chevaux & fon palfrenier, & qu'il s'en alloit au château. La folle tant pour plaire à fon mari, que pour n'avoir d'autre divertiffement, alla voir les chevaux, & regarda le nouveau palfrenier qui lui parut homme de bonne mine: cependant elle ne le reconnut point. Lui qui vit qu'elle ne le connoiffoit point, vint lui faire la reverence à l'efpagnole, lui prit & donna la main, & en la baifant la ferra fi fort qu'elle le reconnut, car il lui avoit fouvent fait la même chofe en danfant. Elle ne ceffa dès ce moment de chercher les moyens de lui parler en particulier; ce qu'elle fit

dès le ſoir même. Elle étoit priée à un feſtin où ſon mari devoit la mener ; mais elle fit ſemblant d'être malade, & dit qu'elle ne pouvoit y aller. Le mari qui ne vouloit pas faire ce chagrin à ſes amis lui dit, que puiſqu'elle ne vouloit pas venir, il la prioit d'avoir l'œil à ſes chiens & à ſes chevaux, & de prendre garde qu'il ne leur manquât rien; commiſſion qui lui fut très-agréable : Mais pour mieux jouer ſon rôle elle lui répondit ; que puiſqu'il ne vouloit pas l'employer à des choſes plus relevées, elle lui feroit connoître par les plus abjectes combien elle deſiroit de lui plaire.

A peine ſon mari étoit-il ſorti qu'elle alla à l'écurie, où elle trouva que quelque choſe manquoit. Pour y donner ordre elle donna tant de commiſſions aux valets, qu'elle demeura ſeule avec le maître palfrenier. Et de peur que quelqu'un ne ſurvînt, elle lui dit de s'en aller au jardin, & de l'attendre dans un cabinet au bout de l'allée : Ce qu'il fit avec tant de précipitation qu'il n'eût pas le tems de la remercier. Après avoir donné ſes ordres à l'écurie, elle alla voir les chiens, & témoigna tant d'empreſſement à les faire bien traiter, qu'il ſembloit que de maîtreſſe elle fût devenue ſervante. Tout cela étant fait elle s'en retourna dans ſa chambre, & ſe trouva ſi fatiguée, qu'elle ſe mit au lit,

disant qu'elle avoit besoin de repos. Toutes ses femmes se retirerent à la reserve d'une en qui elle se fioit, & à laquelle elle commanda d'aller au jardin, & de lui amener l'homme qu'elle trouveroit au bout de l'allée. La femme de chambre trouva le maître palfrenier, & l'amena incontinent à sa maîtresse, qui la fit mettre en sentinelle dehors pour être avertie du retour de son mari. Monsieur d'Avannes se voyant seul avec la belle, dépouilla ses habits de palfrenier, ôta son faux nez & sa fausse barbe, & non comme palfrenier craintif, mais comme monsieur d'Avannes qu'il étoit, se coucha hardiment auprès d'elle sans lui en demander permission, & fut reçu comme l'homme de son tems le mieux fait de la dame du pays la plus folle. La séance dura jusqu'au retour du mari, qu'il reprit son masque, & abandonna le plaisir qu'adroitement & malicieusement il usurpoit. Le mari entrant dans la cour apprit que sa femme avoit bien exécuté ses ordres, & l'en remercia. Je n'ai fait que mon devoir, mon ami, lui dit-elle. Il est vrai que si l'on n'avoit l'œil sur les valets, vous n'auriez chien qui ne fût galeux, ni cheval qui ne fût maigre : Mais comme je sai leur paresse & vos intentions, vous serez mieux servi que vous ne l'avez jamais été. Son mari qui croyoit avoir choisi le meilleur palfrenier du monde, lui demanda ce

qu'elle en croyoit. Je vous aſſure, monſieur, dit-elle, qu'il ſait auſſi bien ſon métier qu'homme que vous pouviez choiſir: Cependant il a beſoin d'être ſollicité; car c'eſt le valet le plus endormi que j'aye jamais vu. Ils furent long-tems en meilleure intelligence qu'ils n'avoient été, & le mari ſe guérit entiérement de ſa jalouſie, parce qu'autant que la femme avoit aimé les feſtins, les danſes, & les compagnies, autant étoit-elle attachée à ſon ménage. Auparavant elle étoit toujours quatre heures à la toilette à compaſſer ſon ajuſteſſe; mais alors elle étoit miſe fort ſimplement: Son mari & ceux qui ne ſavoient pas que le pire diable chaſſoit le moindre, la louoient d'un ſi heureux retour. Cette hipocrite revêtue des apparences de la vertu vécut avec tant de déſordre & de déréglement, que la raiſon, la conſcience, l'ordre ni la meſure n'avoient plus de lieu en elle. Monſieur d'Avannes qui étoit jeune & d'un tempérament délicat, ne put pas long-tems ſoutenir la gageure; car il devint ſi pâle & ſi maigre, qu'il n'avoit pas beſoin de maſque pour n'être pas reconnu. L'extravagant amour qu'il avoit pour cette femme l'avoit tellement infatué qu'il croyoit avoir des forces de reſte pour remplir des devoirs auxquels celles d'Hercule n'auroient pas été ſuffiſantes. Etant enfin tombé malade, & ſollicité par la dame qui ne l'aimoit pas

tant malade que ſain, il demanda ſon congé, & ſe retira. Il ne le lui donna qu'à regret, & lui fit promettre de revenir quand il ſeroit guéri. Il ne fallut point de cheval à monſieur d'Avannes pour s'en aller, car il n'avoit qu'une rue à traverſer. Il alla d'abord chez ſon bon pere où il ne trouva que ſa femme, à laquelle l'abſence n'avoit rien fait perdre de l'amour plein de vertu qu'elle avoit pour lui. Lors qu'elle le vit ſi maigre & ſi pâle, elle ne put s'empêcher de lui dire: Je ne ſai, monſieur, quel eſt l'état préſent de votre conſcience; mais je ne vois pas que votre pélérinage ait augmenté votre embonpoint. Je ſuis trompée ſi le chemin que vous avez fait la nuit, ne vous a plus fatigué que celui du jour. Si vous aviez fait à pied le voyage de Jéruſalem, vous en ſeriez revenu plus hâlé, mais non ſi maigre & ſi foible. Souvenez-vous de cette cavalcade, & ne ſervez plus de telles images, qui au lieu de reſſuſciter les morts font mourir les vivans. Je vous en dirois davantage; mais je vois que ſi vous avez péché, vous en êtes ſi bien puni, qu'il y auroit de la cruauté, de vous faire un nouveau chagrin. A ces paroles monſieur d'Avannes moins repentant que honteux, répondit: J'ai entendu dire autrefois, madame, que le repentir ſuit de près la faute. Je l'éprouve à mes dépens, & je vous prie, madame, d'excuſer ma

jeuneſſe, qui eſt punie par l'expérience du mal qu'elle n'a voulu croire. La dame changeant de converſation, le fit coucher dans un beau lit, où il fut quinze jours ne prenant que des reſtaurans. Le mari & la femme lui tinrent ſi bonne compagnie, que l'un ou l'autre étoit toujours auprès de lui. Quoi qu'il eût fait la folie qu'on vient de dire contre le ſentiment & le conſeil de la ſage dame, elle ne laiſſa pas néanmoins de l'aimer comme auparavant, dans l'eſpérance que ce grand feu de la jeuneſſe étant paſſé, il ſe reformeroit, & viendroit enfin à aimer honnêtement, & qu'alors il ſeroit entiérement à elle. Durant les quinze jours qu'il fut chez elle, elle lui dit tant de bonnes choſes pour le porter à l'amour de la vertu, qu'il commença à haïr le vice, & avoir du déplaiſir de ſa faute.

Conſidérant un jour la ſage qu'il trouvoit bien plus belle que la folle, & connoiſſant mieux qu'il n'avoit jamais fait les vertus qui étoient en elle, banniſſant toute crainte il ne put s'empêcher de lui dire. Je ne vois point de meilleur moyen, madame, de devenir auſſi ſage que vous voulez que je le ſois, que de tourner mon cœur tout entier à aimer la vertu. Pour cet effet, madame, je vous ſupplie de me dire, ſi vous ne voudriez point avoir la bonté de

me donner pour cela tout le ſecours qui dépend de vous. La dame bien joyeuſe de le voir venu à ſon point, répondit. Je vous promets, monſieur, que ſi vous aimez autant la vertu qu'il eſt du devoir d'un prince de votre rang, je n'épargnerai rien pour vous rendre tous les ſervices dont je ſerai capable. Souvenez-vous de votre promeſſe, madame, repliqua d'Avannes, & conſidérez que Dieu que le chrétien ne connoît que par la foi, a daigné prendre la chair ſemblable à celle du pécheur, afin qu'attirant notre chair à l'amour de ſon humanité, il attirât auſſi notre eſprit à l'amour de ſa divinité, ſe ſervant ainſi des choſes viſibles pour nous faire aimer les inviſibles. Comme cette vertu que je veux aimer toute ma vie n'a de viſible que les effets extérieurs qu'elle produit, il eſt néceſſaire qu'elle prenne quelque corps pour ſe faire connoître aux hommes. Elle l'a pris ce corps, madame, en revêtant le vôtre, le plus parfait qu'elle auroit pu trouver. Je reconnois donc que vous êtes non-ſeulement vertueuſe, mais auſſi la ſeule & même vertu. Moi qui la vois briller cette vertu ſous le voile du plus beau corps qui fût jamais, je veux la ſervir & l'honorer toute ma vie, & renoncer pour jamais à l'amour criminel & vain. La dame auſſi contente que ſurpriſe d'un tel diſcours, ſut bien cacher ſon contentement, & lui dit. Je n'entreprens pas,

monſieur, de répondre à votre théologie : mais comme j'ai bien plus de penchant à craindre le mal, qu'à croire le bien, je vous prie de ne plus me tenir un langage qui vous fait eſtimer ſi peu celles qui ont eu la foibleſſe de le croire. Je ſai fort bien que je ſuis femme comme une autre, & femme qui a tant de défauts, que la vertu feroit quelque choſe de plus grand de me transformer en elle, que de ſe transformer en moi, à moins qu'elle ne voulût être inconnue dans le monde. On n'auroit garde de la reconnoître telle qu'elle eſt ſous un habit comme le mien. Cependant avec tous mes défauts, je ne laiſſe pas, monſieur, de vous aimer avec autant d'attachement que doit & peut faire une femme qui craint Dieu & chérit l'honneur : Mais cet amour ne vous ſera déclaré que quand votre cœur ſera ſuſceptible de la patience qu'exige l'amour vertueux. Alors, monſieur, je ſai ce qu'il faudra vous dire. En attendant ſoyez perſuadé que votre bien, votre perſonne, votre honneur me ſont plus chers qu'à vous-même.

Monſieur d'Avannes tremblant & la larme à l'œil la ſupplia de lui laiſſer prendre un baiſer pour gage de ſa parole : mais elle le refuſa diſant, qu'elle ne vouloit pas violer pour lui la coutume du pays. Sur ces entrefaites arriva le mari. Je me ſens ſi redevable, mon pere, à vous & à votre femme, lui dit

monsieur d'Avannes, que je vous supplie de me regarder toujours comme votre fils : ce que le bonhomme lui promit volontiers. Que je vous baise donc je vous prie, ajouta d'Avannes pour sûreté de cette amitié. Ce qui fut fait. Si je ne craignois, lui dit-il ensuite, de contrevenir à la loi, je demanderois la même grace à ma mere votre épouse. Le mari commanda à sa femme de le baiser; ce qu'elle fit sans témoigner ni répugnance ni empressement. Le feu que la conversation avoit déja allumé dans le cœur de monsieur d'Avannes, commença de s'augmenter par ce baiser si souhaité, si demandé, & si cruellement refusé. Après cela monsieur d'Avannes s'en alla chez le roi son frere, & fit mille contes de son voyage de Montferrat, & apprit que le roi son frere vouloit aller à Oily & à Taffares. Ce voyage qu'il crut devoir être long lui donna tant de chagrin, qu'il lui fit prendre la résolution de tenter avant le départ, si la dame n'étoit point mieux intentionnée pour lui qu'elle ne paroissoit. Dans ce dessein il alla loger en ville, & prit dans la rue où elle demeuroit une maison de bois vieille & en désordre, à laquelle il mit le feu sur le minuit. L'alarme fut grande dans toute la ville. Le Riche en eut sa part, & demandant par la fenêtre où étoit le feu, on lui dit que c'étoit chez monsieur d'Avannes. Il y courut incontinent avec tous

ſes domeſtiques, & trouva d'Avannes en chemiſe dans la rue. Il en eut tant de pitié, qu'il le prit entre ſes bras, & le couvrant de ſa robe le mena chez lui au plus vîte, & dit à ſa femme qui étoit au lit. Voici un priſonnier, ma mie, que je vous donne en garde. Traitez-le comme moi-même. Il ne fut pas plutôt parti, que monſieur d'Avannes qui auroit bien voulu être traité en mari, ſauta légerement dans le lit, eſpérant que l'occaſion & le lieu inſpireroient à cette ſage dame des ſentimens plus humains; mais il trouva tout le contraire; car à meſure qu'il entroit d'un côté, elle ſortoit de l'autre emportant ſa ſimarre qu'elle ſe mit ſur le corps, & s'étant aſſiſe à ſon chevet elle lui dit. Quoi! monſieur, avez-vous cru que l'occaſion puiſſe changer un cœur chaſte? Comptez que comme l'or s'épure dans le creuſet, de même un cœur chaſte s'affermit au milieu des tentations. Il s'y trouve ſouvent plus vertueux qu'ailleurs, & il ſe refroidit à meſure qu'il eſt attaqué par ſon contraire. Soyez donc aſſûré que ſi j'avois eu d'autres ſentimens que ceux que je vous ai dit, je n'aurois pas manqué de moyens, que je néglige parce que je ne veux pas m'en ſervir. Si vous voulez que je continue à vous aimer, banniſſez non-ſeulement le deſir, mais même la penſée de me trouver autre que je ſuis, quelque choſe que vous puiſſiez faire.

Là-deſſus ſes femmes étant ſurvenues, elle leur commanda d'apporter une colation de toute ſorte de confitures: mais d'Avannes n'avoit alors ni faim ni ſoif, tant étoit grand le déſeſpoir d'avoir manqué ſon coup, craignant que la démonſtration de ſon deſir ne lui fît perdre la familiarité qu'il avoit avec elle.

Le mari ayant donné ordre au feu, revint, & pria monſieur d'Avannes de paſſer la nuit chez lui: ce qu'il lui accorda. Mais il la paſſa de maniere, que ſes yeux furent plus occupés à pleurer qu'à dormir. Il leur alla dire adieu au lit de fort bon matin, & connut bien en baiſant la dame que ſa faute lui faiſoit plus de pitié que de chagrin. Nouveau tiſon au feu de ſon amour. Il partit après dîné avec le roi pour Taſſares; mais avant que de partir il alla encore dire adieu à ſon bon pere & à ſa femme, qui depuis le premier commandement de ſon mari ne fit plus difficulté de le baiſer comme ſon fils. On ne ſauroit ſe tromper de dire, que plus la vertu faiſoit violence à ſes yeux & à ſa contenance pour cacher le feu qu'elle avoit dans le cœur, plus il augmentoit & devenoit inſupportable. Ne pouvant donc plus ſoutenir le combat de l'honneur & de l'amour qui ſe faiſoit en ſon cœur; combat qu'elle avoit pourtant réſolu de ne jamais faire paroître,

n'ayant plus le plaisir & la consolation de voir & d'entretenir celui pour qui elle vivoit, elle tomba dans une fiévre continue, causée par une humeur mélancolique qu'elle étoit contrainte de cacher, & qui rendoit les extrémités de son corps tout à fait froides, quoi que le dedans brûlât continuellement. Les médecins de qui ne dépend pas la santé, commencerent fort à désesperer de son mal, à cause d'une opilation de rate qui la rendoit mélancolique, & conseillerent au mari d'avertir sa femme de penser à sa conscience, disant qu'elle étoit entre les mains de Dieu; comme si ceux qui se portent bien n'y étoient pas aussi. Le mari qui avoit pour sa femme une extrême tendresse, fut si accablé de cette fâcheuse nouvelle, qu'il écrivit pour se consoler à monsieur d'Avannes, le suppliant de prendre la peine de les venir voir, dans l'espérance que sa présence soulageroit la malade. Monsieur d'Avannes n'eut pas plutôt reçu la lettre qu'il partit en poste. En entrant il trouva les domestiques de l'un & de l'autre sexe affligés comme le méritoit leur maîtresse. Monsieur d'Avannes en fut si étonné & si saisi qu'il demeura à la porte, jusques à ce que son bon pere vînt l'embrasser en pleurant sans pouvoir lui dire un seul mot. Il mena monsieur d'Avannes à la chambre de la malade, qui tournant ses yeux languissans vers lui, le regarda, lui tendit la

main, & le tira à proportion du peu de forces qui lui reſtoient. Voici le moment, monſieur, lui dit-elle en l'embraſſant, qu'il faut que toute diſſimulation ceſſe, & que je vous déclare la verité que j'ai eu tant de peine à vous cacher: c'eſt que ſi vous avez eu beaucoup d'amour pour moi, je n'en ai pas eu moins pour vous. Mais ma douleur eſt plus grande que la vôtre, parce que j'ai été forcée de la cacher. La conſcience & l'honneur ne m'ont jamais permis de vous déclarer lès ſentimens de mon cœur, de peur d'augmenter en vous une paſſion que je voulois diminuer. Mais ſachez, monſieur, que le mot que je vous ai dit ſi ſouvent, & qui m'a tant coûté à prononcer, eſt la cauſe de ma mort. Je meurs avec ſatisfaction puiſque Dieu m'a fait la grace malgré l'excès de mon amour de n'avoir rien à me reprocher du côté de la piété & de l'honneur. Je dis l'excès de mon amour; car un feu moins grand que le mien a conſumé de plus grands & de plus forts édifices. Je meurs contente, puiſqu'avant que de quitter le monde je puis vous déclarer mon affection qui répondoit à la vôtre, à ceci près que l'honneur des hommes & celui des femmes n'eſt pas la même choſe. Je vous ſupplie, monſieur, de ne vous contraindre plus, & de ne pas faire difficulté deſormais de vous adreſſer aux plus grandes

&

& vertueuſes dames que vous pourrez ; car ce ſont des cœurs de ce caractere qui ont les plus fortes paſſions, & qui les ménagent avec le plus de ſageſſe. La grace, la bonne mine & l'honnêteté qui ſont en vous, vous feront toujours recueillir les fruits de votre amour. Souvenez-vous donc, je vous prie de ma conſtance, & n'imputez point à la cruauté ce qui ne doit être rapporté qu'à l'honneur, à la conſcience, & à la vertu ; vertus qui doivent nous être mille fois plus cheres que notre propre vie. Adieu, monſieur, je vous recommande votre bon pere mon bon mari. Dites-lui, je vous en prie, au vrai, ce que vous ſavez de moi, afin qu'il connoiſſe combien j'aime Dieu & lui. Donnez-vous bien de garde auſſi, de revenir me voir ; car je ne veux deſormais occuper mon eſprit, qu'à me mettre en état de recevoir les promeſſes que Dieu m'a faites avant la fondation du monde. En diſant cela elle l'embraſſa de toute la force de ſes foibles bras. Monſieur d'Avannes en qui la compaſſion faiſoit le même effet que la douleur en la dame, ſe retira ſans pouvoir lui dire un mot, & ſe jetta ſur un lit qui étoit dans la chambre où il s'évanouit pluſieurs fois. La dame alors appella ſon mari, & après lui avoir fait pluſieurs ſages remontrances, elle lui recommanda monſieur d'Avannes, & l'aſſura qu'après lui c'étoit la perſonne du monde qu'elle avoit le plus aimé.

Elle baiſa ſon mari, & lui dit adieu. Elle ſe fit apporter le ſaint ſacrement de l'Autel, & enſuite l'Extrême-Onction qu'elle reçut avec joie, & avec une entiere aſſurance de ſon ſalut. Sentant enfin que ſa vue diminuoit, & que les forces lui manquoient, elle ſe mit à dire tout haut ſon *in manus*. Monſieur d'Avannes accourut à cette voix, & lui vit rendre l'ame avec un doux ſoupir. Quand il s'apperçut qu'elle étoit morte, il courut au corps duquel il n'approchoit qu'en tremblant durant ſa vie, & l'embraſſa de telle ſorte, qu'on eut bien de la peine à l'en arracher. Le mari qui n'avoit jamais cru qu'il l'aimât ſi fort, en fut ſurpris, & lui dit: C'en eſt trop, monſieur; & ſur cela ils ſe retirerent. Après avoir long-tems pleuré, l'un ſa femme, & l'autre ſa maîtreſſe, monſieur d'Avannes fit au mari le récit de ſon amour, & lui dit que la défunte ne lui avoit jamais fait juſqu'à la mort aucun ſigne qui lui marquât autre choſe que rigueur. Le mari plus content que jamais, eut encore plus de douleur d'avoir perdu ſa femme, & rendit ſervice toute ſa vie à monſieur d'Avannes, qui n'avoit alors que dix-huit ans. Il s'en retourna à la cour, & y fut long-tems ſans vouloir parler à aucune femme, non pas même les voir, & ſans pouvoir ſe réſoudre pendant plus de deux ans à quitter le noir.

Vous voyez, mefdames, quelle différence il y a entre une femme fage & une folle. Leur amour produifit auffi des effets bien différens; car l'une mourut d'une mort glorieufe, & l'autre ne vécut que trop long-tems après la perte de fon honneur & de fa réputation. Autant que la mort du faint eft précieufe à Dieu, autant l'eft peu celle du pécheur. A la vérité, Saffredant, dit Oyfille, on ne peut rien fouhaiter de plus beau que l'hiftoire que vous venez de conter; & fi l'on connoiffoit comme moi les perfonnes, on la trouveroit encore plus belle: car je n'ai pas vu de gentilhomme ni mieux fait ni de meilleur air que monfieur d'Avannes. Convenez, reprit Saffredant, que voilà une fage & bonne dame, puifque pour paroître plus vertueufe qu'elle ne l'étoit dans le fond, & pour cacher l'amour que la raifon & la nature vouloient qu'elle eût pour un fi honnête homme, elle fe laiffa mourir faute de fe donner le plaifir qu'elle defiroit fans le dire. Si elle avoit eu ce defir, dit Parlamente, elle n'eut manqué ni de lieu ni d'occafion pour s'en expliquer: mais elle eut tant de vertu, que la raifon régla toujours fon defir. Vous en ferez le portrait que vous voudrez, dit Hircan; mais je fai bien qu'un grand diable en chaffe toujours un petit, & que chez les dames l'orgueil cherche plutôt la volupté, que la crainte & l'amour de Dieu. Ce font des énigmes

perpétuelles, & elles savent si bien dissimuler, qu'il n'est pas possible de connoître ce qu'elles ont dans le cœur. Si l'on n'avoit pas joint l'infamie aux atteintes que reçoit leur honneur, on trouveroit par-tout que la nature les a faites avec le même penchant & les mêmes affections que nous. N'osant prendre le plaisir qu'elles souhaitent, elles ont changé ce vice en un plus grand qu'elles trouvent plus honnête, je veux dire une cruauté tant feinte que véritable, par laquelle elles prétendent acquérir la gloire de l'immortalité, par la petite vanité de résister au vice de la loi de la nature. Si la nature est vicieuse elles ressemblent non-seulement aux brutes pour la cruauté & l'inhumanité, mais même aux diables dont elles empruntent l'orgueil & la malice. Il est dommage, dit Nomerfide, que vous ayez une femme de bien, puisque non content de mépriser la vertu des autres, il ne tient pas à vous qu'on ne croye qu'elles sont toutes vicieuses. Je suis bien aise, répondit Hircan, d'avoir une femme qui ne donne point à parler; ce que je ne veux point faire aussi : mais pour la chasteté de cœur, je crois qu'elle & moi sommes enfans d'Adam & d'Eve. Ainsi si nous nous examinons bien, nous n'avons que faire de couvrir notre nudité de feuilles, mais plutôt de confesser notre foiblesse. Je sai bien, dit Parlamente, que nous avons tous

besoin de la grace de Dieu, ayant comme nous avons un penchant naturel au péché; mais il faut néanmoins convenir que nos tentations ne sont pas pareilles aux vôtres: & si nous péchons par orgueil personne n'en souffre, & notre corps & nos mains n'en reçoivent aucune souillure. Mais votre plaisir consiste à deshonorer les femmes, & votre gloire à tuer les hommes en guerre; qui sont deux choses formellement contraires à la loi de Dieu. Je conviens de ce que vous dites, repliqua Guebron, mais Dieu qui dit, que *quiconque regarde une femme pour la convoiter, est déja adultere en son cœur*, & que *quiconque hait son prochain est homicide*, n'entend-il point à votre avis parler aussi des femmes? Dieu qui sonde les cœurs, dit Longarine, en décidera. En attendant c'est toujours beaucoup que les hommes ne puissent pas nous accuser: car la bonté de Dieu étant si grande, il ne nous jugera point sans accusateur. Que dis-je, il ne nous jugera point? La fragilité de nos cœurs lui est si bien connue, qu'il nous saura bon gré de n'en être point venues à l'action. Ne disputons plus je vous prie, dit Saffredant. Nous sommes ici pour conter des nouvelles, & non pour faire des prédications. Je donne donc ma voix à Emarsuitte, que je prie de se souvenir de nous faire rire.

Je n'ai garde d'y manquer, répondit Emarſuitte. En venant ici on m'a fait un conte de deux amans d'une Princeſſe, que j'ai trouvé ſi plaiſant, qu'à force de rire j'ai oublié l'hiſtoire lugubre que j'avois préparée pour aujourd'hui, & que je remettrai à demain, mon viſage étant trop joyeux pour vous la faire trouver bonne.





S. Freudenberg, inv. De Longueil, Sculp.



XXVII. NOUVELLE.

Témérité d'un Sécretaire imprudent qui demanda la faveur à la femme de ſon hôte & n'eut que la honte de l'avoir fait.

IL y avoit à Amboiſe un homme qui ſervoit d'homme de chambre à une princeſſe, & qui avoit de l'honnêteté, & régaloit volontiers les gens qui venoient chez lui, & ſur-tout ſes compagnons. Il n'y a pas long-tems qu'un des Sécretaires de ſa maîtreſſe vint loger chez lui, où il demeura dix à douze jours. Ce Sécretaire

étoit ſi laid qu'il reſſembloit moins à un chrétien qu'à un roi des Cannibales. Quoi que ſon hôte le traitât en frere & en ami, & le plus honnêtement qu'il lui étoit poſſible, il ne laiſſa pas de lui faire un tour, je ne dirai pas d'un homme qui ne ſe ſouvient pas de l'honnêteté; mais qui ne l'eut jamais dans le cœur; qui fut de demander la derniere faveur à la femme de ſon compagnon, qui n'avoit rien d'aimable, & qui étoit l'antipode du plaiſir criminel, & autant vertueuſe & femme de bien qu'il y en eut à Amboiſe. Cette femme connoiſſant la mauvaiſe volonté de cet homme, & aimant mieux faire connoître ſa turpitude en la diſſimulant, que de la cacher par un refus prompt & abſolu, fit ſemblant de l'écouter. Lui qui croyoit en avoir fait la conquête, la preſſoit inceſſamment ſans conſidérer qu'elle avoit cinquante ans, qu'elle n'étoit pas belle, & qu'elle paſſoit pour honnête femme qui aimoit beaucoup ſon mari. Un jour entr'autres que le mari étoit au logis, & eux dans une ſalle, elle feignit qu'il n'étoit queſtion que de trouver un lieu ſûr pour le tête-à-tête où ils puſſent s'entretenir comme il le ſouhaitoit. Il lui pro-

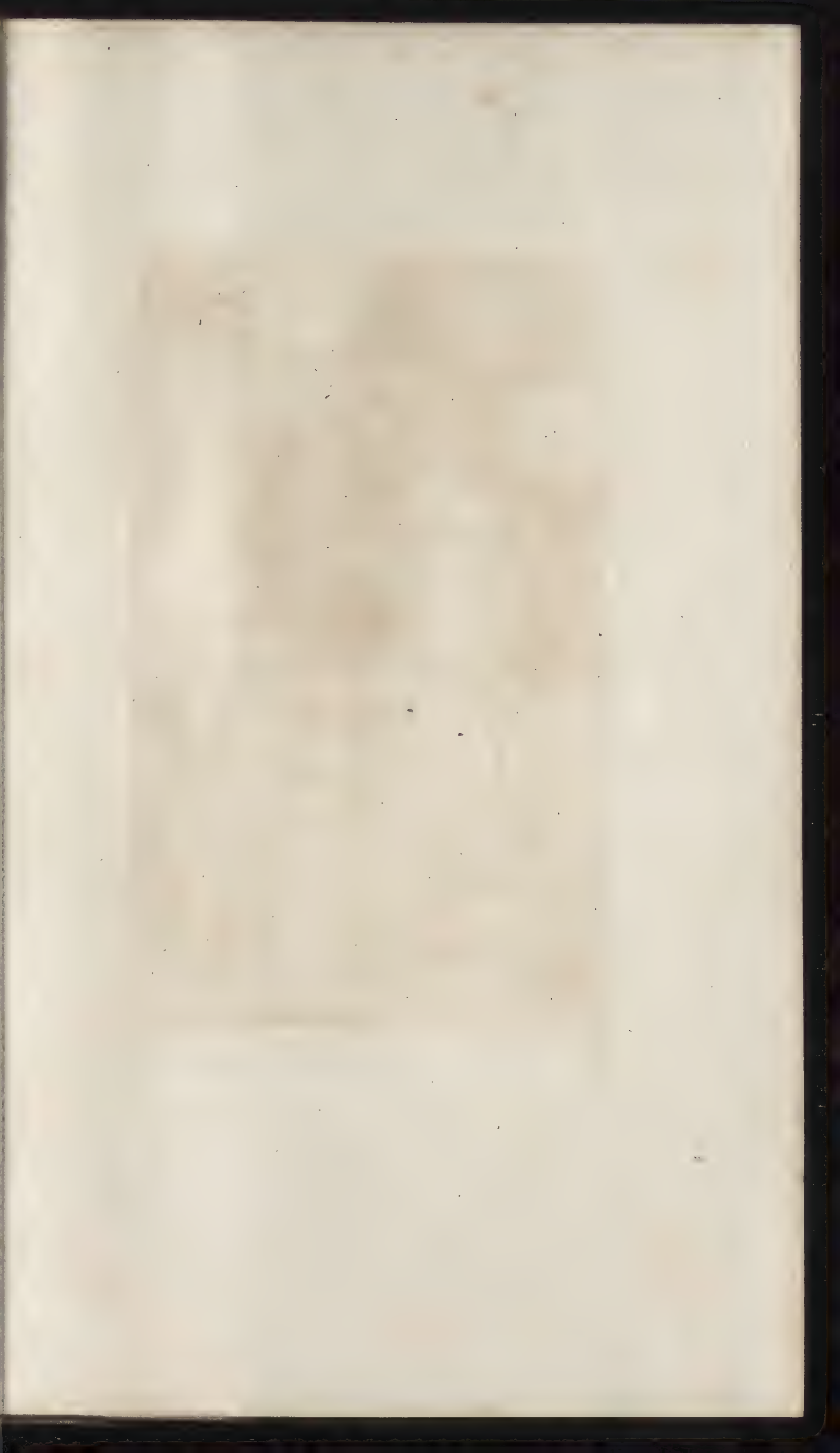
posa d'abord de monter au galetas. Elle se leva d'abord, & le pria d'y aller le premier, avec promesse de le suivre. Lui riant & faisant le doucereux comme un magot quand il caresse quelqu'un légérement, grimpe les degrés, & va se camper au grenier. Dans le tems qu'il attendoit ce qu'il avoit tant desiré, & qu'il brûloit par maniere de dire, non d'un feu clair comme celui de genievre, mais comme un gros charbon de forge, il écoutoit de toutes ses oreilles s'il ne l'entendroit point venir : mais au lieu de l'entendre venir il l'entendit parler, disant : Attendez, monsieur le Sécretaire, je m'en vais savoir de mon mari s'il veut que j'aille à vous. Imaginez-vous quelle mine put faire en pleurant celui qui en avoit fait une si vilaine en riant. Il descendit incontinent les larmes aux yeux, la priant pour l'amour de Dieu de ne rien dire, & de ne le point brouiller avec son mari. Je suis assurée, répondit-elle, que vous l'aimez tant, que vous ne voudriez rien dire qui ne pût lui être redit: ainsi je m'en vais lui en parler : ce qu'elle fit quelque chose qu'il pût faire pour l'en empêcher. Il s'enfuit, & fut aussi honteux, que le mari content d'apprendre la piece que sa femme lui avoit

faite. Il fut ſi ſatisfait de la vertu de ſa femme, qu'il ne s'émut aucunement du vice de ſon compagnon, le croyant aſſez puni d'avoir emporté la honte qu'il vouloit lui faire.

Ce conte nous apprend, meſdames, que les gens de bien ne doivent jamais s'attacher à ceux qui n'ont ni aſſez de conſcience, ni aſſez de cœur, ni aſſez d'eſprit pour reconnoître Dieu, l'honneur, & le véritable amour. Quoi que votre conte ſoit court, dit Oyſille, il eſt auſſi plaiſant qu'aucun que j'aie entendu. Il n'eſt pas fort glorieux à une honnête femme, dit Simontault, de refuſer un homme auſſi laid que vous dépeignez ce Sécretaire. S'il avoit été honnête & bien fait, elle auroit en cela fait paroître de la vertu. Comme je crois ſavoir qui eſt l'homme, ſi c'étoit à moi à conter, je vous dirois une hiſtoire qui n'eſt pas moins plaiſante que celle-ci. A cela ne tienne, répondit Emarſuitte, je vous donne ma voix. Les courtiſans, dit alors Simontault, ou les habitans des grandes villes, ont ſi bonne opinion de leur capacité, qu'ils regardent les autres comme de fort petites gens au prix d'eux. Quoi que la fineſſe & la malice ſoient de tous

les pays & de toutes les conditions, cependant comme ceux qui ſe croient les plus fins, ne le croient que par un principe de vanité, ils n'en ſont que mieux moqués quand il leur arrive de faire quelque faute, comme vous allez le voir par le conte arrivé depuis peu, que je vais vous faire.







S. Freudenberg inv. P. L. Roy sculpsit.



XXVIII. NOUVELLE.

Un Sécretaire penſant duper quelqu'un fut lui-même la dupe. Ce qui en arriva.

LE roi François I, étant à Paris avec la reine de Navarre ſa ſœur, cette princeſſe avoit un Sécretaire qui n'étoit pas de ceux qui laiſſent tomber le bien ſans le ramaſſer. Il n'y avoit ni préſident, ni conſeiller, ni marchand, ni homme riche qu'il ne fréquentât, & avec lequel il n'eût correſpondance. Dans le même tems arriva auſſi à Paris un marchand de Bayonne nommé Bernard du Ha. Comme ce marchand avoit des affaires, & qu'il avoit beſoin de conſeil & de pro-

tection, il s'adressoit au lieutenant civil qui étoit de son pays. Ce Sécretaire de la reine de Navarre alloit aussi voir souvent le lieutenant civil, comme bon serviteur de son maître & de sa maîtresse. Etant allé un jour de fête chez le lieutenant, il n'y trouva ni le lieutenant ni la lieutenante; mais il entendit Bernard du Ha, qui avec une vielle ou autre instrument apprenoit à danser aux servantes de la maison les branles de Gascogne. Quand le Sécretaire le vit il voulut lui faire accroire qu'il faisoit mal, & que si la lieutenante & son mari le savoient, ils seroient très-mécontens de lui. Après lui avoir bien fait envisager la crainte, jusqu'à se faire prier de n'en point parler, il lui demanda : Que me donnerez-vous, & je n'en dirai mot? Bernard du Ha qui n'avoit pas tant de peur qu'il en faisoit semblant, sentant que le Sécretaire vouloit le duper, promit de lui donner un pâté du meilleur jambon de Basque qu'il eût jamais mangé. Le Sécretaire bien content le pria de faire en sorte qu'il pût avoir le pâté le dimanche après diné, ce qu'il lui promit. Comptant sur cette promesse il alla voir une dame de Paris qu'il souhaitoit passionnément d'épouser, & lui dit. Dimanche s'il vous plaît, madame, je viendrai souper avec vous; mais ne vous mettez en peine que de bon pain & de bon

vin ; car j'ai ſi bien dupé un ſot de Bayonnois, qu'il fera la dépenſe du reſte. Je vous ferai manger le meilleur jambon de Baſque qui ſe ſoit jamais mangé à Paris. La dame le crut, fit venir deux ou trois de ſes voiſines, & les aſſura de leur faire manger de quelque choſe de nouveau, & dont elles n'avoient jamais tâté. Le dimanche étant venu, le Sécretaire cherchant ſon marchand, le trouva ſur le pont au change. Il le ſalua honnêtement, & lui dit : à tous les diables ſoyez-vous, de m'avoir donné tant de peine à vous chercher. Bien des gens ont pris plus de peine que vous, répondit Bernard du Ha, & n'ont pas été enfin ſi bien récompenſés. En diſant cela il lui fit voir le pâté qu'il avoit ſous le manteau, & d'une taille à donner à manger à une petite armée. Le Sécretaire fut ſi aiſe, qu'encore qu'il eût la bouche extrémement laide & grande, il la fit ſi petite qu'on n'eut pas cru qu'il eût pu mordre dans le jambon. Il prit vîte le pâté, & laiſſa-là le marchand ſans l'inviter d'en manger ſa part. Il le porta chez ſa maîtreſſe, qui avoit grande envie de ſavoir ſi les vivres de Guienne étoient auſſi bons que ceux de Paris. L'heure du ſoupé étant venue, & la compagnie commençant à donner ſur la ſoupe avec beaucoup de vigueur. Laiſſez-là ces viandes fades, leur dit le Sécre-

taire, & goûtons de cet aiguillon de vin. En difant cela il ouvre le pâté, & s'étant mis en devoir d'entamer le jambon, il le trouva fi dur, qu'il ne pût y mettre le couteau. Il effaya plufieurs fois, & reconnut enfin qu'il étoit la dupe, & qu'au lieu du jambon on lui avoit donné un fabot de bois, efpece de foulier de Gafcogne, qu'on avoit emmanché au bout d'un tifon, & poudré par-deffus de fuie, & de poudre de fer, & d'épiceries qui rendoient une fort bonne odeur. Le Sécretaire fut bien honteux, tant d'avoir été dupé de celui qu'il croyoit duper, que d'avoir trompé celle qu'il n'avoit pas deffein de tromper : fans compter qu'il lui fâchoit fort de borner fon foupé à une foupe. Les dames auffi mécontentes que lui, l'euffent accufé d'avoir fait la piece, fi elles n'avoient pas connu à fa mine qu'il en étoit plus fâché qu'elles. Après avoir ainfi foupé à la légere le Sécretaire fe retira fort en colere. Voyant donc que Bernard du Ha n'avoit pas tenu fa parole, il crut n'être pas obligé de tenir la fienne. Pour cet effet il s'en alla chez le lieutenant civil, réfolu de dire de Bernard le pis qu'il pourroit : mais il avoit été prévenu, & Bernard avoit déja conté l'aventure au lieutenant, qui dit au Sécretaire en riant qu'il avoit appris à fes dépens à tromper les Gafcons.

cons. De ſorte qu'il s'en revint avec la honte d'avoir été la dupe de ſa fineſſe.

La même choſe arrive à bien des gens qui veulent tromper & ſe trouvent trompés. C'eſt pourquoi le meilleur eſt de ne faire à autrui que ce que nous voudrions qu'on nous fît. Je vous aſſure, dit Guebron, que j'ai vu ſouvent de pareilles aventures, & ceux qui paſſent pour des ſots de village trompent ſouvent des gens qui croyoient être bien fins ; car il n'eſt rien de plus ſot qu'un homme qui ſe croit fin, ni rien de plus ſage que celui qui connoît qu'il ne l'eſt pas. Celui qui connoît ſon incapacité ſait encore quelque choſe, dit Parlamente. De peur que le tems ne nous manque, reprit Simontault, je donne ma voix à Nomerfide, perſuadé qu'elle eſt trop éloquente pour nous tenir long-tems. Vous aurez, dit Nomerfide la ſatisfaction que vous eſpérez de moi. Je ne ſuis point ſurpriſe, meſdames, ſi l'amour donne aux princes, & aux perſonnes bien élevées, les moyens de ſavoir ſe tirer du danger. En effet ils ſont nourris avec tant de gens ſavans, qu'il ſeroit fort ſurprenant qu'ils ignoraſſent quelque choſe. Mais l'adreſſe

de l'amour paroît avec bien plus d'éclat, quand les ſujets ont moins d'eſprit. Je vais donc vous conter un tour que fit un prêtre par les ſeules lumieres de l'amour ; car il étoit ſi ignorant pour toutes les autres choſes, qu'à peine pouvoit-il dire la Meſſe.





S. Freudenberg Inv. L. Halbou Sculp.



XXIX. NOUVELLE.

Un villageois de qui la femme faiſoit l'amour avec ſon Curé, ſe laiſſa tromper aiſément.

IL y avoit à Arcelles village de la comté du Maine un riche laboureur, lequel étant vieux épouſa une belle & jeune femme dont il n'eut point d'enfans, mais elle ſe conſola de ce chagrin avec pluſieurs amis. Quand les gentilshommes & gens d'apparence lui manquoient, elle revenoit à ſon pain quotidien qui étoit l'égliſe. Elle choiſit pour complice de ſon péché celui qui pouvoit l'en abſoudre, c'eſt-à-dire ſon Curé, qui rendoit de fréquentes viſites à ſa brebis. Le

mari vieux & pesant ne se défioit de rien. Mais comme c'étoit un homme dur & assez robuste pour son âge, elle jouoit son rôle le plus secrétement qu'elle pouvoit, craignant que son mari ne la tuât s'il venoit à s'en appercevoir. Un jour que le mari étoit allé à la campagne, & que sa femme ne croyoit pas qu'il revînt si-tôt, elle envoya querir monsieur le Curé pour la confesser. Dans le tems qu'ils faisoient bonne chere ensemble le mari arriva si brusquement, que le Curé n'eut pas le tems de s'évader. Songeant donc à se cacher, il monta dans un grenier par le conseil de la femme, & couvrit d'un van à vanner la trape par où il étoit monté. Le mari étant entré, & la femme craignant qu'il ne se doutât de quelque chose, lui fit si bonne chere à dîner, & le vin y fut si peu épargné, que le mari en ayant pris un peu plus que de raison, s'endormit près du feu dans une chaise fort embarrassé des fumées du vin & de la lassitude de sa promenade. Le Curé qui s'ennuyoit dans son grenier, n'entendant point de bruit dans la chambre, s'avança sur la trape, & alongeant le cou tant qu'il put, il vit que le bon homme dormoit. Comme il regardoit, il s'appuya par mégarde sur le van si pesamment, que le van & le Curé tombérent tous deux près du bon homme

que le grand bruit réveilla. Le Curé qui fut plutôt debout que l'autre n'eut ouvert les yeux, lui dit : voilà votre van, mon compere, & grand merci : & cela dit il gagna au pied. Le pauvre laboureur tout étonné demanda à sa femme ce que c'étoit? c'est votre van, mon ami, répondit-elle, que le Curé avoit emprunté, & qu'il est venu rendre. C'est rendre bien lourdement ce qu'on a emprunté, dit le bon homme en grondant; car j'ai cru que la maison tomboit. Par ce moyen le Curé se sauva aux dépens du laboureur, qui ne trouva rien de mauvais que la brusquerie avec laquelle il avoit rendu son van.

Le maître qu'il servoit, mesdames, le sauva pour lors, afin de le posséder & de le tourmenter plus long-tems. Ne vous imaginez pas, dit Guebron, que les petites gens soient exempts de malice non plus que nous : Bien loin de cela, ils en ont beaucoup davantage. Voyez les larrons, les meurtriers, les sorciers, les faux-monnoyeurs, & autres gens de ce caractere, dont l'esprit est toujours en action, ce sont tous de petites gens. Je ne suis point surprise, dit Parlamente, qu'ils ayent plus de malice que les autres, mais je le suis qu'ayant l'esprit à tant d'autres choses, ils puissent avoir de l'amour.

N'eſt-ce pas étrange qu'une ſi belle paſſion puiſſe entrer dans de ſi vilains cœurs ? Vous ſavez, madame, ce qu'a dit maître Jean de Meun :

Qu'auſſi bien ſont amourettes
Sous le bureau que ſous brunettes.

Auſſi l'amour de qui le conte parle, n'eſt pas celui qui fait porter le harnois. Comme les pauvres n'ont pas comme nous les biens & les honneurs, ils ont auſſi en récompenſe plus que nous des commodités de la nature. Leurs viandes ne ſont pas délicates, mais le bon appétit ſupplée à la délicateſſe, & ils font meilleure chere avec de gros pain, que nous avec des reſtaurans. Leurs lits ne ſont ni ſi beaux ni ſi bien faits que les nôtres, mais ils dorment de meilleur ſommeil que nous. Leurs dames ne ſont ni peintes ni parées, comme les nôtres que nous idolâtrons, mais ils en reçoivent les plaiſirs bien plus ſouvent que nous, ſans craindre d'autres langues que celles des bêtes & des oiſeaux qui les voient. En un mot ils ont faute de ce que nous avons, & ont abondance de ce que nous n'avons pas. Laiſſons-là je vous prie ce payſan & ſon opulence, & achevons la journée avant vêpres. Ce ſera Hircan qui la finira. Je la finirai donc par un conte bien lu-

gubre, dit Hircan. Quoi que je ne médiſe pas volontiers des dames, ſachant comme je ſais que les hommes ſont aſſez malins pour tirer des conſéquences de la faute d'une ſeule au préjudice de tout le reſte; cependant la ſingularité de l'aventure me fera oublier la crainte; & l'ignorance découverte rendra peut-être les autres plus ſages.







XXX. NOUVELLE.

Exemple notable de la foiblesse humaine, qui pour couvrir un mal en fait encore un plus grand.

Du tems de Louis XII, étant alors légat à Avignon un seigneur de la maison d'Amboise, neveu du légat de France qui se nommoit George, il y avoit en Languedoc une dame dont je ne veux pas dire le nom à cause de ses parens, qui avoit plus de quatre mille écus de rente. Elle étoit encore fort jeune quand son mari mourut, & ne lui laissa qu'un fils. Elle résolut de ne jamais se remarier soit qu'elle regrettât son mari, ou qu'elle aimât son fils. Pour en fuir donc l'occasion,

elle ne fréquentoit que les dévots, n'ignorant pas que le péché forge l'occaſion. Elle ſe donna toute entiere au ſervice divin, fuyant toutes compagnies & tout ce qui s'appelle mondanité; en ſorte qu'elle faiſoit conſcience d'aſſiſter à une nôce, ou d'entendre jouer des orgues à l'égliſe. Son fils étant à l'âge de ſept ans elle lui donna pour précepteur un homme de ſainte vie pour l'élever dans la piété & dans la ſainteté. Lorſqu'il eut quatorze à quinze ans, la nature qui eſt un maître d'école bien ſécret, le trouvant trop grand & trop oiſif, lui apprit une toute autre leçon que ſon précepteur; car elle commença à lui faire regarder & déſirer les choſes qui lui paroiſſoient belles, & entr'autres une demoiſelle qui couchoit dans la chambre de ſa mere. Perſonne n'eut garde d'en rien ſoupçonner parce qu'on le regardoit comme un enfant, & que dans toute la maiſon on n'entendoit parler que de Dieu. Le jeune homme commença de preſſer vivement cette fille, qui le vint dire à ſa maîtreſſe. La mere aimoit tant ſon fils qu'elle regarda cela comme un rapport qu'on lui faiſoit pour le lui rendre odieux. Mais la fille en parla ſi ſouvent à ſa maîtreſſe, qu'elle lui dit qu'elle ſauroit ce qui en étoit, & qu'elle le châtieroit ſi ce qu'elle diſoit ſe trouvoit vrai. Mais auſſi,

ajouta-t-elle, s'il n'en eſt rien vous en porterez la peine. Pour en ſavoir donc la vérité elle ordonna à la demoiſelle de dire à ſon fils de venir à minuit coucher avec elle dans ſa chambre, en un lit près de la porte où elle couchoit toute ſeule. La demoiſelle ſuivit les ordres de ſa maîtreſſe, & le ſoir étant venu, la mere ſe mit au lit de la demoiſelle, réſolue ſi ſon fils venoit de le châtier ſi bien, qu'il ne coucheroit jamais avec femme qu'il ne s'en ſouvînt. Dans cette penſée & dans cette colere ſon fils vint coucher avec elle; mais ne pouvant croire encore qu'il voulût rien faire de déshonnête, elle attendit à lui parler juſques à ce qu'elle connût quelque ſigne de ſa mauvaiſe volonté, ne pouvant ſe perſuader que ſon déſir fût criminel. Mais ſa patience fut ſi longue, & la nature ſi fragile, que ſa colere aboutit à un plaiſir abominable, & ne ſe ſouvint plus de la qualité de mere. Comme l'eau qu'on retient par force a plus d'impétuoſité quand on la laiſſe aller, que celle qui court ordinairement, de même cette pauvre femme tourna ſa gloire à la violence qu'elle faiſoit à ſon corps. Quand elle vint à deſcendre du premier degré de ſon honnêteté, elle ſe trouva tout à coup au dernier, & devint groſſe dès cette nuit-là de celui qu'elle vouloit empêcher de faire un enfant à ſa demoiſelle. Le péché ne fut pas plutôt com-

mis, que le remords lui causa un si cruel tourment, que sa repentance fut aussi longue que sa vie. Elle eut une si vive douleur quand elle se leva d'auprès de son fils qui l'avoit toujours prise pour la demoiselle, qu'entrant dans un cabinet, & se rappellant la belle résolution qu'elle avoit faite, & qu'elle avoit si mal exécutée, elle passa toute la nuit seule à se tourmenter & à pleurer. Mais au lieu de s'humilier & de reconnoître que de nous-mêmes & destitués du secours de Dieu nous ne pouvons que pécher, voulant par elle-même & par ses larmes réparer le passé, & prévenir par sa prudence le mal à venir, imputant toujours son péché à l'occasion, & non à sa malice, à laquelle il n'y a que la grace de Dieu qui puisse remédier, elle s'avisa de faire une chose pour ne plus tomber en pareil inconvénient. Comme s'il n'y avoit qu'une espece de péché qui pût damner, elle occupa son esprit à éviter ce péché-là. Mais la racine de l'orgueil que le péché extrême doit guérir, croissoit dans son cœur de maniere, que pour éviter un mal elle en fit plusieurs autres.

Le lendemain dès qu'il fut jour elle envoya querir le gouverneur de son fils, & lui dit : mon fils commence à être grand, & il est tems de le

mettre hors de la maifon. J'ai un de mes parens qui eft au-delà des monts avec monfieur le grand-maître de Chaumont, qui fera bien aife de l'avoir. Emmenez-le donc tout à l'heure; & afin que je n'aye nul regret de lui, faites en forte qu'il ne vienne point me dire adieu: & fans attendre davantage elle lui donna l'argent qu'il lui falloit pour fon voyage, & partit dès le lendemain avec fon éleve, qui en fut fort aife, & qui après avoir eu de fa maîtreffe ce qu'il défiroit ne demandoit pas mieux que d'aller à la guerre. La dame fut long-tems dans une trifteffe extrême, & fans la crainte de Dieu elle eut fouvent fouhaité la fin du malheureux fruit dont elle étoit enceinte. Pour couvrir fa faute elle feignit d'être malade. Quand elle fut fur le point d'accoucher, confidérant qu'un frere bâtard qu'elle avoit étoit l'homme du monde en qui elle fe confioit le plus, elle lui fit de grands biens à l'avance, l'envoya querir, & lui communiqua l'accident qui lui étoit arrivé, fans lui dire la part qu'y avoit fon fils, le priant de lui fauver l'honneur par fon fecours; ce qu'il fit. Quelques jours avant qu'elle dût accoucher il lui confeilla de changer d'air, & d'aller chez lui où fa fanté fe rétabliroit plutôt que chez elle. Elle y alla peu accompagnée, & y trouva une fage-femme qu'on avoit fait venir pour la femme de fon frere, &

qui ſans la connoître l'accoucha de nuit d'une belle fille. Le gentilhomme la donna à nourrice diſant que c'étoit la ſienne. Après un mois de ſéjour la dame s'en retourna chez elle, où elle vécut avec plus d'auſtérité que jamais.

Son fils étant grand, & l'Italie tranquille, il envoya ſupplier ſa mere de trouver bon qu'il retournât auprès d'elle. Mais comme elle craignoit de retomber dans le même crime, elle temporiſa le plus qu'elle put; mais il la preſſa ſi fort, qu'elle lui permit enfin de revenir n'ayant aucune bonne raiſon pour appuyer un plus long refus. Cependant elle lui manda de ne ſe préſenter jamais devant elle qu'il ne fût marié, de choiſir une femme qu'il aimât avec paſſion; qu'il ne s'attachât point au bien, & que pourvu qu'il choisît une femme bien faite c'étoit aſſez. Durant ce tems-là le frere bâtard voyant que la fille qu'il avoit en garde étoit grande & fort belle, ſongea à l'éloigner, & à la placer dans un lieu où elle ne fût point connue. Il conſulta là-deſſus la mere qui voulut qu'on la donnât à la reine de Navarre. Cette fille nommée Cathérine étoit ſi belle & ſi honnête à l'âge de treize ans, que la reine de Navarre, qui avoit conçu beaucoup d'amitié pour elle, ſouhaitoit fort de la marier: mais comme elle étoit pauvre, il ſe préſentoit beaucoup

d'amans, & point de maris. Le pere inconnu de cette fille revenant d'Italie, paſſa chez la reine de Navarre, & n'eut pas plutôt vu ſa fille qu'il en fut amoureux. Comme il avoit permiſſion de ſa mere d'épouſer telle femme qu'il voudroit, il demanda ſeulement ſi elle étoit d'extraction noble, & ayant appris qu'oui, il la demanda pour femme à la reine de Navarre qui la lui donna bien volontiers; ſachant fort bien que le cavalier étoit auſſi riche qu'honnête & bien fait. Le mariage étant conſommé le gentilhomme l'écrivit à ſa mere, diſant qu'elle ne pouvoit déſormais lui refuſer la porte de ſa maiſon, attendu qu'il lui amenoit une femme auſſi belle & auſſi parfaite qu'elle pouvoit ſouhaiter. Sa mere s'informant de la femme qu'il avoit priſe trouva que c'étoit leur propre fille; ce qui lui cauſa une affliction ſi exceſſive, qu'elle en penſa mourir ſubitement. Elle fit ſur cela mille triſtes réflexions, mais rien ne la déſeſpéroit davantage que de voir que les moyens qu'elle employoit pour arrêter ſon malheur, ne ſervoient qu'à le rendre plus grand. N'y trouvant point de remede, elle s'en alla au légat d'Avignon, lui confeſſa l'énormité de ſon crime, & lui demanda conſeil. Le légat pour ſatisfaire à ſa conſcience fit venir pluſieurs théologiens auxquels il communiqua l'affaire ſans nommer les perſonnes. Le réſultat de ce conſeil de conſcience, fut que

la dame n'en devoit jamais parler à ses enfans, qui n'avoient point péché d'autant qu'ils n'en avoient rien sû : mais que pour elle, elle en devoit faire pénitence toute sa vie. Ainsi s'en retourna la pauvre dame chez elle, ou bientôt après arriverent son fils & sa fille, qui s'entr'aimoient si fort, que jamais mari & femme ne se sont plus aimés. Car elle étoit sa fille, sa sœur & sa femme, & lui son pere, son frere, & son mari. Ils s'aimerent jusqu'à l'extrémité, pendant que la mere commune dans son extrême pénitence ne les voyoit jamais se caresser, qu'elle ne se retirât pour pleurer.

Voilà ce qui arrive, mesdames, à celles qui s'imaginent pouvoir vaincre par leurs propres forces l'amour & la nature, avec toutes les facultés que Dieu lui a données. Le meilleur seroit de reconnoître son foible, de ne s'exposer point, & de dire à Dieu comme David, *Seigneur*, *je te satisferai*, *répons pour moi.* On ne peut pas, dit Oysille, rien voir de plus étrange. Il me semble qu'il n'y a ni homme ni femme qui ne doive s'humilier & craindre Dieu, voyant que l'espérance de faire un bien a produit tant de maux. Sachez, dit Parlamente, que le premier pas que l'homme fait en la confiance de soi-même, l'éloigne d'autant de la confiance qu'il doit avoir en Dieu.

L'homme

L'homme eſt ſage, dit Guebron, quand il ne reconnoît pas un plus grand ennemi que ſoi-même, & qu'il ſe défie de ſa volonté & de ſon propre conſeil, quelque apparence de bonté & de ſainteté qu'il y trouve. Quelque grande que ſoit, dit Longarine, l'apparence du bien, une femme ne doit jamais s'expoſer à coucher avec un homme quelque proche parent qu'il ſoit. Le feu auprès des étoupes n'eſt guere ſûr. Apparemment, dit Emarſuitte, c'étoit une folle orgueilleuſe, qui ſe croyoit ſi ſainte, qu'elle ne pouvoit pas pécher, comme quelques-uns veulent faire accroire aux ſimples : erreur groſſiere & pernicieuſe. Eſt-il poſſible, repartit Oyſille, qu'il y ait des gens aſſez foux pour croire quelque choſe de pareil? Ils font bien encore autre choſe, repliqua Longarine. Ils diſent qu'il faut s'habituer à la chaſteté; & pour éprouver leurs forces ils parlent aux plus belles, & à celles qu'ils aiment le plus: & en baiſant & touchant ils éprouvent s'ils ſont dans une entiere mortification. Quand ils ſentent que ce plaiſir les émeut, ils vivent dans la retraite, jeûnent, & ſe diſciplinent. Et quand ils ont matté leur chair en ſorte, que ni la converſation, ni le baiſer ne leur cauſent point d'émotion, ils eſſayent la ſotte tentation de coucher enſemble, & de s'embraſſer ſans aucun deſir de

volupté. Mais pour un qui résiste, il y en a mille qui succombent. De-là sont venus tant d'inconvéniens, que l'archevêque de Milan, où cette religion s'étoit introduite, fut d'avis de les séparer, & de mettre les femmes au couvent des hommes, & les hommes dans celui des femmes. Y eut-il jamais folie plus outrée, répondit Guebron? On veut se rendre impeccable, & l'on cherche avec empressement les occasions de pécher. Il y en a, repliqua Saffredant, qui font tout le contraire. Ils fuyent tant qu'ils peuvent les occasions, & cependant la concupiscence les suit par-tout. Le bon saint Jerôme après s'être bien discipliné & caché dans les déserts, avoua qu'il ne pouvoit éteindre le feu de convoitise qui brûloit dans ses moëlles. Le souverain remede est donc de se recommander à Dieu; car à moins qu'il ne nous retienne par sa puissance, par sa vertu & par sa bonté, non-seulement nous tombons, mais nous nous faisons un plaisir de tomber. Vous ne voyez pas ce que je vois, repartit Hircan: c'est que pendant que nous avons conté nos histoires, les moines qui étoient derriere cette haie n'ont point entendu sonner vêpres. Nous n'avons pas plutôt parlé de Dieu, qu'ils s'en sont allés, & sonnent de l'heure qu'il est le second coup. Nous ferons bien de les suivre, dit

Oyſille, & de louer Dieu de la grace qu'il nous a faite de paſſer cette journée avec toute la joie poſſible. Sur cela tout le monde ſe leva pour aller à l'égliſe, où l'on entendit vêpres dévotement. Le ſoupé ſe paſſa à parler de la converſation de la journée, & de pluſieurs choſes arrivées de leur tems, chacun choiſiſſant ce qu'il croyoit le plus digne d'être retenu. Après avoir gayement paſſé la ſoirée, chacun alla chercher ſon lit dans l'eſpérance de reprendre le lendemain un exercice qui leur étoit ſi agréable.



QUATRIEME JOURNÉE.

MADAME Oyfille, felon fa bonne coutume, fe leva plus matin que les autres, & en attendant la compagnie qui fe raffembla peu à peu, elle médita l'Ecriture fainte à fon ordinaire. Les plus pareffeux s'excuferent fur la parole de Dieu, difant: *J'ai une femme, & ne puis y aller fi-tôt.* C'eft pourquoi Hircan & fa femme trouverent la lecture commencée: Mais Oyfille fut fort bien chercher les paffages, où font cenfurés ceux qui négligent d'entendre cette fainte parole. Non-feulement elle lut le texte, mais elle leur fit auffi de fi bonnes & de fi faintes exhortations, qu'il n'y avoit pas moyen de s'ennuyer. La dévotion étant finie Parlamente lui dit: j'étois fàchée en arrivant d'avoir été pareffeufe, mais je me félicite de ma pareffe puifqu'elle vous a fait fi bien parler. J'en tire un double avantage, le repos du corps, & la fatisfaction de l'efprit. Pour pénitence, répondit Oyfille, allons donc à la meffe, pour prier notre Seigneur de nous donner la volonté & la force de faire fes commandemens, & puis qu'il commande ce qu'il lui plaira. En difant ces paroles ils fe trouve-

rent à l'églife, où après avoir entendu la meffe avec beaucoup de dévotion, ils fe mirent à table, où Hircan ne manqua pas de dauber la pareffe de fa femme. Après diné chacun alla étudier fon rôle, & l'heure ne fut pas plutôt venue, que chacun marcha au rendez-vous ordinaire. Oyfille demanda à Hircan à qui il donnoit fa voix pour commencer la journée? Si ma femme, répondit-il, n'avoit pas commencé celle de hier, je lui donnerois ma voix. Car quoi que j'aye toujours cru qu'elle m'ait plus aimé que tous les hommes du monde, elle m'a fait voir ce matin qu'elle m'aimoit beaucoup mieux que Dieu & fa parole, puifqu'elle a préferé ma compagnie à votre lecture. Ne pouvant donc la donner à la femme la plus fage de la compagnie, je la donnerai au plus fage des hommes, je veux dire à Guebron, que je prie de ne point épargner les moines. Il n'étoit pas néceffaire de m'en prier, répondit Guebron. Ils font trop bien dans mon efprit pour les oublier. Il n'y a pas long-tems que j'entendis faire un conte à monfieur de Saint-Vincent, alors ambaffadeur de l'empereur, qui eft trop bon pour être oublié.



S. Freudenberg inv. I. Huber Sculp.



XXXI. NOUVELLE.

Horrible cruauté d'un Cordelier pour parvenir à ſa criminelle fin. Punition de cet infame.

IL y avoit dans les états de l'empereur Maximilien d'Autriche, un couvent de Cordeliers fort eſtimé, & près duquel étoit la maiſon d'un gentilhomme. Il étoit ſi entêté de ces Cordeliers, qu'il leur faiſoit tous les biens qu'il pouvoit, pour avoir part à leurs jeûnes & à leurs prieres. Il y avoit entr'autres dans ce couvent un Cordelier grand, jeune & bien fait, que le gentilhomme avoit pris pour ſon confeſſeur, & qui étoit auſſi abſolu dans la maiſon que le maître même. Le Cordelier voyant

la femme du gentilhomme belle & ſage à ſouhait, en devint ſi amoureux, qu'il en perdit le boire & le manger, & toute raiſon naturelle. Réſolu d'exécuter ſon deſſein, il s'en alla un jour tout ſeul chez le gentilhomme. Le moine ne le trouvant point au logis, demanda à la femme où il étoit allé. Elle répondit, qu'il étoit allé à une de ſes terres, où il devoit demeurer deux ou trois jours; mais que s'il avoit beſoin de lui elle envoyeroit un homme exprès pour le faire revenir. Le Cordelier lui dit que cela n'étoit pas néceſſaire, & commença d'aller & venir dans la maiſon, comme s'il avoit eu en tête quelque affaire de conſéquence. Le moine ne fut pas plutôt ſorti de ſa chambre qu'elle dit à une de ſes femmes, qui n'étoient que deux en tout: Courez après le pere, & ſachez ce qu'il veut; car je connois à ſa mine qu'il n'eſt pas content. Cette fille le trouvant dans la cour, lui demanda s'il vouloit quelque choſe? Il lui répondit qu'oui; & la tirant dans un coin, il tira un poignard qu'il avoit dans ſa manche, & le lui enfonça dans le ſein. A peine avoit-il fait le coup, qu'un valet du gentilhomme qui portoit la rente d'une ferme entra dans la cour à cheval. Il n'eut pas plutôt mis pied à terre qu'il ſalua le Cordelier, qui l'embraſſa & lui enfonça en même-tems par derriere le poignard dans le corps. Après cela il ferma la porte du château ſur lui. La

demoiselle voyant que sa servante ne revenoit point, fut surprise qu'elle demeurât si long-tems avec le Cordelier, & dit à l'autre : Allez voir pourquoi votre compagne ne revient point ? La servante y va, & ne fut pas plutôt descendue & apperçue du Cordelier, qu'il la tire dans un coin, & lui fit ce qu'il avoit fait à l'autre. Se voyant alors seul dans la maison, il vint à la demoiselle, & lui dit, qu'il y avoit long-tems qu'il l'aimoit, & qu'il étoit tems qu'elle lui obéit. Elle qui ne s'en seroit jamais défiée lui dit : Je crois, mon pere, que si j'avois une si malheureuse volonté, vous seriez le premier à me condammer & à me jetter la pierre. Allez dans la cour, lui dit le religieux, & vous verrez ce que j'ai fait. La pauvre femme voyant ses deux servantes & son valet par terre, fut si effrayée qu'elle demeura immobile & ne parla non plus qu'une statue. Le scélerat qui ne vouloit pas l'avoir pour une heure, ne voulut point alors lui faire violence, & lui dit : Ne craignez point, mademoiselle, vous êtes entre les mains de l'homme du monde qui vous aime le plus. En disant cela, il dépouilla son habit sous lequel il en avoit un plus petit qu'il présenta à la demoiselle, avec menaces que si elle ne le prenoit il la traiteroit comme les autres qu'elle voyoit. La demoiselle plus morte que vive fit semblant de lui obéir, tant pour sauver sa vie, que pour tempori-

ser dans l'espérance que son mari reviendroit. Elle se décoiffa par ordre du Cordelier le plus lentement qu'elle put. Quand elle fut décoiffée, le moine sans se mettre en peine de la beauté de ses cheveux les coupa avec précipitation, la fit mettre en chemise, lui fit prendre le petit habit qu'il avoit dessous, reprit le sien de l'ordinaire, & partit le plus diligemment qu'il lui fut possible avec son petit Cordelier qu'il souhaitoit depuis si long-tems.

Dieu qui a pitié de l'innocent opprimé, fut touché des larmes de cette pauvre demoiselle, & conduisit les choses de maniere, que le mari ayant expédié ses affaires plutôt qu'il ne pensoit, prit pour s'en retourner chez lui le même chemin par lequel le Cordelier emmenoit sa femme. Le Cordelier appercevant le mari de loin, dit à la demoiselle; voici votre mari qui vient. Je sai que si vous le regardez il voudra vous tirer de mes mains; ainsi marchez devant moi, & ne tournez point la tête de son côté; car si vous faites le moindre signe, je vous aurai plutôt plongé le poignard dans le sein, qu'il ne vous aura délivrée. Sur cela le gentilhomme approcha, & lui demanda d'où il venoit? De chez vous, monsieur, répondit le Cordelier. J'ai laissé mademoiselle en bonne santé, & elle vous attend. Le gentilhomme passa outre sans ap-

percevoir ſa femme : mais le valet qui l'accompagnoit, & qui avoit toujours de coutume d'entretenir le compagnon du Cordelier, nommé frere Jean, appella ſa maîtreſſe croyant que ce fût frere Jean. La pauvre femme qui n'oſoit tourner la tête du côté de ſon mari, ne répondit rien au valet. Le valet pour voir au viſage ce prétendu frere Jean, traverſa le chemin. La pauvre demoiſelle ſans rien dire lui fit ſigne de l'œil qu'elle avoit tout plein de larmes. Le valet rejoignit ſon maître, & lui dit : en conſcience, monſieur, frere Jean reſſemble à mademoiſelle votre femme. Je l'ai regardé à la traverſe. Ce n'eſt aſſurément point frere Jean de l'ordinaire : au moins puis-je vous dire que ſi c'eſt lui il pleure abondamment, & m'a jetté une œillade bien triſte. Le gentilhomme lui dit qu'il rêvoit, & mépriſa ce qu'il lui diſoit. Le valet ſoutenant toujours qu'il y avoit quelque choſe, lui demanda permiſſion de courir après pour s'en éclaircir, & le pria de l'attendre. Le gentilhomme le laiſſa aller, & attendit pour voir quel en ſeroit le dénouement. Mais le Cordelier entendant le valet qui le ſuivoit en criant frere Jean, & ne doutant pas que la demoiſelle n'eût été reconnue, s'avança avec un grand bâton ferré qu'il avoit, & en donna un ſi grand coup par le côté au valet, qu'il le jetta de ſon cheval à terre, & ſautant incontinent ſur lui

le poignard à la main, il l'eut bientôt expédié. Le gentilhomme qui avoit vu de loin tomber ſon valet, & qui crut que cela étoit arrivé par quelque accident, piqua d'abord à lui pour le relever. Auſſi-tôt qu'il fut à portée, le Cordelier le régala d'un coup du même bâton ferré dont il avoit régalé ſon valet, & l'ayant déſarçonné, il ſe jetta ſur lui: mais le gentilhomme qui étoit fort & puiſſant, embraſſa le Cordelier, & le ſerra ſi rudement, qu'il le mit non-ſeulement hors d'état de lui faire du mal, mais lui fit tomber le poignard de la main. La femme s'en ſaiſit d'abord, & le donna à ſon mari. Elle prit en même tems le Cordelier par le capuchon & le tint de toute ſa force pendant que ſon mari lui donnoit pluſieurs coups de poignard. Le Cordelier ne pouvant faire autre choſe demanda quartier, & confeſſa le crime qu'il avoit fait. Le gentilhomme lui donna la vie, & pria ſa femme d'aller querir ſes gens, & un chariot pour l'emporter: ce qu'elle fit. Elle quitta ſon habit de Cordelier, & courut tout en chemiſe & ſes cheveux coupés juſques à ſa maiſon. Tous ſes gens coururent d'abord à leur maître, pour lui aider à mener le loup qu'il avoit pris. Il fut donc remené chez le gentilhomme, qui le fit conduire en Flandre pour y être jugé par les officiers de l'empereur. Non-ſeulement il confeſſa ſon crime; mais

avoua auſſi un fait qui ſe trouva vrai après l'information faite ſur le lieu par des commiſſaires à ce députés ; qui eſt que pluſieurs autres demoiſelles & belles filles avoient été menées à ce couvent de la même maniere que le Cordelier y avoit voulu mener celle dont nous parlons : & s'il n'y réuſſit pas c'eſt un pur effet de la bonté de Dieu qui prend toujours la défenſe de ceux qui eſpérent en lui. Les filles & autres rapines qui ſe trouverent dans le couvent furent enlevées, & les moines brûlés avec le monaſtere, en mémoire perpétuelle d'un crime ſi horrible. On voit par-là qu'il n'eſt rien de plus cruel que l'amour, quand le vice en eſt le principe, comme il n'eſt rien de plus humain ni de plus louable quand il eſt fondé ſur la vertu.

Je ſuis bien fâché, meſdames, que la verité ne nous fourniſſe pas autant de contes à l'avantage des Cordeliers, qu'elle nous en fournit contre eux. J'aime cet ordre, & je ſerois bien aiſe d'en ſavoir quelqu'un où je puſſe les louer. Mais nous avons tant juré de dire la verité, que je ne puis la cacher après le rapport de perſonnes ſi dignes de foi, vous aſſurant que ſi les religieux d'aujourd'hui faiſoient quelque choſe digne de mémoire qui leur fût glorieux, je le ferois valoir avec plus d'empreſſement, que je n'ai dit la vérité de l'hiſ-

toire que je viens de vous conter. En bonne foi, Guebron, dit Oysille, voila un amour qu'on devroit nommer cruauté. Je suis surpris, dit Simontault, qu'il ne fit violence à la demoiselle, lorsqu'il la vit en chemise, & en lieu où il étoit le maître. Il n'étoit pas friand, dit Saffredant; mais il étoit gourmand. Comme il avoit envie de s'en souler tous les jours, il ne voulut pas s'amuser à en tâter. Ce n'est point cela, dit Parlamente, un furieux est toujours craintif. La peur d'être surpris & de perdre sa proie, lui fit emporter son agneau, comme le loup emporte sa brebis pour la manger à son aise. Je ne saurois croire qu'il l'aimât, dit Dagoucin, & je ne conçois pas qu'une aussi belle passion que l'amour puisse entrer dans un cœur si lâche & si vilain. Quoi qu'il en soit, dit Oysille, il en fut bien puni. Je prie Dieu que ceux qui font de pareilles actions souffrent aussi de pareilles peines. Mais à qui donnez-vous votre voix? A vous, madame, dit Guebron; car je sens que vous ne manquerez pas de nous faire un bon conte. Si les choses nouvelles sont bonnes, répondit Oysille, je vais vous entretenir d'un fait qui ne doit pas être mauvais, puisqu'il est arrivé de mon tems, & que je le tiens d'un homme qui en a été le témoin oculaire. Vous n'ignorez pas sans doute que la mort étant la fin de tous nos malheurs, on peut par con-

féquent la nommer le commencement de notre félicité & de notre repos. Ainfi le malheur de l'homme eft de fouhaiter la mort, & de ne pouvoir l'obtenir. Le plus grand mal qu'on puiffe faire à un criminel n'eft pas de le faire mourir ; mais de le faire tant fouffrir qu'il fouhaite la mort, par des fouffrances fi légeres quoique continuelles, qu'elles ne foient pas capables d'avancer fa mort : c'eft ce que fit un gentilhomme à fa femme, comme vous l'allez voir.







XXXII. NOUVELLE.

Un mari ſurprend ſa femme en flagrant délit, & la punit d'une peine plus rigoureuſe que la mort même.

LE roi Charles VIII. envoya en Allemagne un gentilhomme nommé Bernage, ſeigneur de Civré près d'Amboiſe. Ce gentilhomme marchant nuit & jour pour avancer chemin, arriva un ſoir bien tard à la maiſon d'un gentilhomme où il demanda à loger, & ne l'obtint qu'avec peine. Le gentilhomme néanmoins apprenant à qui il appartenoit, alla au devant de lui, & le pria d'excuſer

la malhonnêteté de ses gens, ajoutant que certains parens de sa femme qui lui vouloient mal, l'obligeoient de tenir ainsi sa porte fermée. Bernage lui dit le soir le sujet de son voyage; & en eut des offres de rendre au roi son maître tous les services possibles. Il le mena donc chez lui, où il fut logé & regalé splendidement. L'heure de souper étant venue, il le mena dans une salle richement tapissée. La table étant servie, il sortit de derriere la tapisserie la plus belle femme qu'il étoit possible de voir; mais elle avoit la tête tondue, & des habits noirs à l'Allemande. Après que le gentilhomme eut lavé avec Bernage, on apporta l'eau à cette femme qui se lava aussi, & fut se placer au bout de la table sans parler à personne, ni personne à elle. Bernage la regardoit souvent, & la trouvoit l'une des plus belles qu'il eut jamais vues, à cela près que son visage lui paroissoit bien pâle, & son air extrêmement triste. Après qu'elle eut un peu mangé, elle demanda à boire. Un domestique lui donna à boire dans un vaisseau bien singulier. C'étoit une tête de mort dont les trous étoient bouchés d'argent. Elle bût ainsi deux ou trois fois dans le même vaisseau. Après qu'elle eut soupé & lavé ses mains, elle fit une révérence au seigneur de la maison, & s'en retourna derriere la tapisserie sans parler à per-

ſonne. Bernage fut ſi ſurpris de voir une choſe ſi extraordinaire, qu'il en devint tout triſte & tout penſif. Son hôte s'en apperçut, & lui dit: Je vois bien que vous êtes ſurpris de ce que vous avez vu à table: mais l'honnêteté que j'ai trouvé en vous ne me permet pas de vous en faire un ſecret, afin que vous ne croyiez pas que je ſois capable de faire une telle cruauté ſans en avoir grand ſujet. Cette dame que vous avez vue eſt ma femme, que j'ai plus aimée que jamais homme n'aima la ſienne. J'ai tout riſqué pour l'épouſer, & je l'amenai ici malgré tous ſes parens. Elle me témoignoit auſſi tant d'amour, que j'euſſe hazardé mille vies pour l'avoir. Nous avons vécu long-tems avec tant de douceur & de plaiſir, que je m'eſtimois le gentilhomme de la chrétienté le plus heureux. Mais l'honneur m'ayant obligé de faire un voyage, elle oublia le ſien, ſa conſcience, & l'amour qu'elle avoit pour moi, & ſe rendit amoureuſe d'un jeune gentilhomme que j'avois nourri céans, peu s'en fallut que je ne m'en apperçuſſe à mon retour. Cependant je l'aimois avec tant de paſſion, que je ne pouvois me défier d'elle. Mais enfin l'expérience m'ouvrit les yeux, & je vîs ce que je craignois plus que la mort. L'amour que j'avois pour elle ſe changea en fureur & en déſeſpoir. Je l'obſervai

ſi bien, que feignant un jour d'aller à la campagne, je me cachai dans la chambre où elle demeure à préſent. Bien-tôt après mon prétendu départ elle ſe retira, & y fit venir ce jeune gentilhomme, que je vis entrer, & prendre avec elle des privautés qui n'auroient dû être que pour moi. Quand je vis qu'il vouloit monter ſur le lit avec elle, je ſortis de ma niche, l'allai prendre entre ſes bras, & le tuai. Mais comme le crime de ma femme me parût ſi grand, que je ne l'aurois pas aſſez punie en la tuant comme j'avois fait à ſon galant, je lui ordonnai une peine, qui lui eſt, je crois, plus inſupportable que la mort; c'eſt de l'enfermer dans la chambre où elle ſe retiroit pour dérober ſes plus doux plaiſirs. Je lui ai pendu dans une armoire tous les os de ſon galant, comme on pend quelque choſe de précieux dans un cabinet. Et afin qu'elle n'en perde pas la mémoire en mangeant & en beuvant, je lui fais ſervir à table au lieu de coupe vis-à-vis de moi la tête de cet ingrat, afin qu'elle voye vivant celui qu'elle a rendu par ſa faute ſon ennemi mortel, & mort pour l'amour d'elle celui dont elle a préferé l'amitié à la mienne. Par ce moyen elle voit en dînant & en ſoupant les deux choſes qui doivent l'affliger le plus, c'eſt-à-dire, l'ennemi vivant, & l'ami

mort ; & tout cela par ſon crime. Au ſurplus je la traite comme moi, ſi ce n'eſt qu'elle eſt tondue ; car les cheveux ſont un ornement qui ne ſied pas mieux à l'adultere, que le voile à une impudique. Ainſi ſa tête tondue marque qu'elle a perdue l'honneur & la chaſteté. S'il vous plaît de prendre la peine de la voir, je vous y menerai. Bernage accepta volontiers, & étant deſcendu il trouva qu'elle étoit dans une très-belle chambre, aſſiſe toute ſeule auprès d'un bon feu. Le gentilhomme tira un rideau qui couvroit une grande armoire, où il vit tous les os d'un homme pendus. Bernage avoit grande envie de parler à cette femme ; mais il n'oſa de peur du mari. Le gentilhomme s'en étant apperçu lui dit : ſi vous voulez lui dire quelque choſe, vous verrez comme elle s'exprime.

Si votre patience, madame, lui dit alors Bernage, eſt égale au tourment, je vous regarde comme la femme du monde la plus heureuſe. La dame les yeux baignés de larmes, & avec une grace & une humilité ſans pareilles, répondit : Je confeſſe, monſieur que ma faute eſt ſi grande, que tous les maux que le ſeigneur de céans, que je ne ſuis pas digne de nommer mari, me ſauroit faire, ne me ſont rien au prix

du regret que j'ai de l'avoir offensé : Et en disant cela, elle se mit à pleurer abondamment. Le gentilhomme tira Bernage par le bras, & l'emmena. Il partit le lendemain au matin pour aller s'aquitter de la commission que le roi lui avoit donnée. Cependant en prenant congé du gentilhomme il ne put s'empêcher de lui dire : L'estime que j'ai pour vous, monsieur, & les honnêtetés que vous m'avez faites chez vous m'obligent de vous dire, qu'il me semble, attendu la grande répentance de votre pauvre femme, que vous devez lui faire grace, d'autant plus que vous êtes jeune, & que vous n'avez point d'enfans. Il feroit dommage qu'une maison comme la votre tombât, & que ceux qui peut-être ne vous aiment pas fussent héritiers de vos biens. Le gentilhomme qui avoit résolu de ne pardonner jamais à sa femme, pensa long-tems à ce que lui avoit dit Bernage, & connut enfin qu'il lui avoit dit la vérité. Il lui promit que si elle perséveroit dans cette humilité, il lui pardonneroit dans quelque tems. Bernage étant revenu à la cour, fit ce conte tout du long au roi, qui voulut s'en informer, & qu'il trouva tel que Bernage lui avoit dit. Le portrait qu'il fit de la beauté de cette dame, plut tant au roi, qu'il envoya son peintre nommé Jean de Paris pour

la peindre au naturel ; ce qu'il fit du consentement du mari. Après une longue pénitence le gentilhomme qui souhaitoit beaucoup des enfans, eut pitié de sa femme, qui recevoit cette pénitence avec la même humilité, la reprit, & en eut depuis plusieurs beaux enfans.

Si toutes celles à qui pareille chose est arrivée, beuvoient à de semblables vaisseaux, je crains fort, mesdames, qu'il y auroit bien des coupes de vermeil qui deviendroient têtes de morts. Dieu veuille nous en garder, car si sa bonté ne nous retient, il n'y a aucune d'entre nous qui ne puisse faire pis ; mais si nous avons confiance en lui, il gardera celles qui reconnoissent qu'elles ne peuvent pas se garder elles-mêmes. Celles qui se fient à leurs propres fers courent grand risque d'être tentées, & contraintes par l'expérience de reconnoître leur infirmité. Je puis bien vous assurer qu'il y en a eu plusieurs que l'orgueil a fait broncher en pareil cas, & que celles qui passoient pour moins sages se sont sauvées à la faveur de leur humilité. Aussi le vieux proverbe dit, *que ce que Dieu garde est bien gardé.* Je trouve, dit Parlamente, cette punition tout à fait raisonnable :

car comme l'offenſe eſt pire que la mort, la peine doit être auſſi pire que la mort. Je ne ſuis pas de votre avis, dit Emarſuitte. J'aimerois mieux voir toute ma vie les os de tous mes amans pendus dans mon cabinet, que de mourir pour eux. Il n'y a point de crime qui ne puiſſe ſe réparer ; mais à la mort point de retour. Comment pouvoir réparer l'infamie, dit Longarine ? Quelque choſe qu'une femme puiſſe faire après un crime de cette nature, vous ſavez qu'elle ne ſauroit réparer ſon honneur. Dites-moi je vous prie, repartit Emarſuitte, ſi la Madelaine n'a pas plus d'honneur maintenant parmi les hommes, que ſa ſœur qui étoit vierge. Je vous avoue, repliqua Longarine, que nous la louons de l'amour qu'elle a eu pour Jéſus-Chriſt, & de ſa grande pénitence ; mais cependant le nom de péchereſſe lui demeure toujours. Je me ſoucie bien, reprit Emarſuitte, quel nom les hommes me donnent, pourvu que Dieu me pardonne, & à mon mari auſſi ; il n'y a rien pourquoi je vouluſſe mourir. Si cette demoiſelle aimoit ſon mari comme elle devoit, dit alors Dagoucin, je ſuis ſurpris qu'elle ne mourut point de chagrin en regardant les os de celui que ſon crime avoit fait mourir. Comment Da-

goucin, dit Simontault? Etes-vous encore à ſavoir, que les femmes n'ont ni amour ni regret? Oui, dit-il, car je n'ai jamais oſé éprouver leur amour, de peur d'en trouver moins que je n'aurois ſouhaité. Vous vivez donc de foi & d'eſpérance, dit Nomerfide, comme le pluvier fait de vent: vous êtes bien aiſé à nourrir. Je me contente, repliqua-t-il, de l'amour que je ſens en moi, & de l'eſpérance qu'il y a au cœur des dames: mais ſi j'étois bien ſûr que cet amour répondit à mon eſpérance, jaurois un plaiſir ſi extrême, que je ne ſaurois le ſoutenir ſans mourir. Gardez-vous de la peſte, dit Guebron; car pour de l'autre maladie je vous en garantis. Mais voyons à qui madame Oyſille donnera ſa voix. Je la donne répondit-elle à Simontault, qui je ſais n'épargnera perſonnne. Il vaudroit autant dire que je ſuis un peu médiſant, repliqua Simontault. Je ne laiſſerai pas néanmoins de vous montrer, que des gens qu'on regardoit comme médiſans ont dit la vérité. Je crois meſdames, que vous n'êtes pas aſſez ſimples pour ajouter foi à tout ce qu'on vient vous dire, quelque air de ſainteté qu'on lui donne, à moins que la preuve n'en ſoit ſi claire, qu'elle ne puiſſe être miſe

en doute. Auſſi ſous le nom de miracle il ſe gliſſe ſouvent bien des abus. C'eſt pourquoi j'ai fait deſſein de vous conter une hiſtoire qui ne ſera pas moins glorieuſe à un prince fidele, que honteuſe pour un méchant miniſtre de l'égliſe.









XXXIII. NOUVELLE.

Inceſte d'un Prêtre qui engroſſa ſa ſœur ſous pretexte de ſainteté, & comment puni.

LE comte Charles d'Angoulême pere du roi François I, & prince de grande piété, étant un jour à Coignac, quelqu'un lui conta, qu'à un village nommé Cherves il y avoit une fille vierge vivant avec tant d'auſtérité, que c'étoit une merveille. Cependant elle ſe trouva groſſe; & ne s'en cachoit même pas, aſſûrant à tout le monde qu'elle n'avoit jamais connu d'homme, & qu'elle ne ſavoit comme cela lui étoit arrivé, à moins que ce ne fût l'ouvrage du Saint-Eſprit. Le peuple donnoit faci-

lement dans cette vision, & regardoit cette fille comme une seconde vierge Marie, d'autant plus qu'on l'avoit connue si sage dès son enfance, qu'elle n'avoit jamais fait paroître le moindre signe de mondanité. Non-seulement elle jeûnoit durant les tems ordonnés par l'église; mais faisoit encore toutes les semaines plusieurs jeûnes volontaires, & ne bougeoit de l'église tant qu'il s'y faisoit quelque service. Le vulgaire faisant tant de cas de ce genre de vie, que chacun la venoit voir comme un miracle, bienheureux quand on pouvoit toucher sa robe. Le curé de la paroisse étoit son frere, homme âgé, d'une vie austere, & passant pour un saint. Il traita sa sœur si rigoureusement, qu'il la fit enfermer dans une maison. Le peuple en fut fort mécontent, & cette affaire fit tant de bruit, qu'elle vînt, comme on a déja dit, aux oreilles du comte Charles. Ce prince voyant l'abus où tout le monde tomboit, resolut d'y remedier. Pour cet effet il envoya un maître des requêtes & un aumônier, tous deux gens de bien, pour s'informer de la vérité. Ces deux hommes allerent sur le lieu, s'informerent du fait avec le plus de soin qui leur fut possible, & s'adresserent au curé, qui étoit tant ennuyé de cette affaire, qu'il les pria d'assister à la verification qu'il espéroit d'en faire. Le lendemain au matin le curé dit la messe, où sa sœur extrêmement grosse assista toujours à genoux.

La meſſe étant dite le curé prit le *Corpus Domini*, & dit à ſa ſœur en préſence de toute l'aſſemblée: Voïci, malheureuſe, celui qui a ſouffert la mort pour toi, devant lequel je te demande ſi tu ès vierge comme tu m'as toujours aſſûré. Elle répondit hardiment & ſans crainte qu'elle l'étoit. Comment eſt-il donc poſſible que tu ſois groſſe, & demeurée vierge, repliqua le curé? Tout ce que j'en puis dire repartit-elle, eſt que c'eſt la grace du Saint-Eſprit, qui fait en moi tout ce qu'il lui plaît: Mais je ne puis diſſimuler la grace que Dieu m'a faite de me conſerver vierge. Jamais je n'ai eu même la penſée de me marier. Alors ſon frere lui dit: Je te donne ici le corps précieux de Jéſus-Chriſt, que tu prendras à ta damnation ſi tu ne dis pas la vérité; de quoi feront témoins ces meſſieurs qui ſont ici préſens de la part de monſieur le comte. La fille âgée de près de treize ans fit ce ferment: Je prens le corps de notre Seigneur ici préſent à ma condamnation devant vous, meſſieurs, & vous, mon frere, ſi jamais homme m'a touchée non plus que vous: Et en diſant cela elle reçut le corps de notre Seigneur. Le maître des requêtes & l'aumônier s'en retournerent tout confus, ne pouvant croire qu'on put mentir après un tel ferment, & firent leur rapport au comte auquel ils voulurent perſuader ce qu'ils croyoient eux-mêmes. Mais lui qui étoit ſage,

après y avoir bien penſé, leur fit redire les paroles du ſerment. Après les avoir bien peſées il leur dit: Elle vous dit, que *jamais homme ne lui toucha non plus que ſon frere.* Je ſuis perſuadé que ſon frere lui a fait cet enfant, & veut cacher ſon inceſte ſous une telle diſſimulation. Nous qui croyons que Jéſus-Chriſt eſt venu n'en devons point attendre un autre. Retournez-y donc, & faites mettre le curé en priſon. Je ſuis ſûr qu'il confeſſera la vérité. Ils exécuterent leurs ordres, mais ce ne fut pas ſans repréſenter le ſcandale qu'on feroit à cet homme de bien. Le curé ne fut pas plutôt en priſon qu'il avoua ſon crime, & confeſſa qu'il avoit conſeillé à ſa ſœur de parler comme elle avoit fait pour cacher le commerce qu'ils avoient eu enſemble, non-ſeulement pour s'excuſer par une ſi légere défaite, mais auſſi pour s'attirer l'eſtime & la vénération de tout le monde par ce faux expoſé. Interrogé comment il avoit pû porter la méchanceté à un tel excès que de prendre le corps de notre Seigneur pour faire jurer ſa ſœur, il répondit qu'il n'avoit pas porté la témérité juſques-là, & qu'il s'étoit ſervi d'un pain ordinare qui n'étoit ni conſacré ni bénit. Le rapport en ayant été fait au comte d'Angoulême, il renvoya l'affaire à la juſtice. On attendit que la ſœur eût accouché; ce qu'elle fit d'un beau garçon. Après ſes couches le frere & la ſœur furent

brûlés au grand étonnement de tout le peuple, qui ſous un manteau ſi ſaint avoit vu un monſtre ſi horrible, & trouvoit un crime ſi déteſtable ſous les apparences d'une vie ſi louable & ſi régénérée.

La foi du bon comte d'Angoulême, meſdames, fut à l'épreuve des ſignes & des miracles extérieurs. Il ſavoit que nous n'avons qu'un Sauveur, qui en diſant *conſummatum eſt*, a fait voir qu'il ne falloit point attendre un ſucceſſeur pour notre ſalut. Je vous avoue, dit Oyſille, que voilà une grande effronterie ſous le voile d'une hypocriſie extrême. C'eſt le comble de l'impiété de couvrir un crime ſi énorme du manteau de Dieu & de la religion. J'ai entendu dire, dit Hircan, que ceux qui ſous prétexte d'avoir commiſſion du roi font des cruautés & des tyrannies, ſont doublement punis : Et la raiſon eſt que le roi eſt la couverture de leur injuſtice. Auſſi voit-on qu'encore que les Hipocrites proſperent durant quelque tems ſous le manteau de Dieu & de la ſainteté, Dieu ne les démaſque pas plutôt qu'ils paroiſſent tels qu'ils ſont; & alors leur nudité, leur ordure, & leur infamie ſont d'autant plus horribles, que l'envelope qui leur ſervoit de voile, étoit auguſte & ſacrée. Il n'eſt rien de plus agréable, dit Nomerfide, que de parler naïvement, & ſuivant les ſentimens de ſon cœur. C'eſt pour en-

graiſſer, répondit Longarine, & je crois que vous opinez ſelon ce que vous trouvez en vous. Je vous dirai, repliqua Nomerfide, que je remarque que les fous vivent plus que les ſages à moins qu'on ne les tue. Je n'en ſai qu'une raiſon, c'eſt que les fous ne diſſimulent point leurs paſſions. S'ils ſont en colere ils frappent; s'ils ſont joyeux ils rient: Mais ceux qui croient être ſages cachent leurs défauts avec tant de ſoin, que leur cœur en eſt tout empoiſonné. Je crois que cela eſt vrai, dit Guebron, & que l'hypocriſie ſoit envers les hommes, ou envers la nature, eſt la cauſe de tout le mal qui nous arrive. Ce ſeroit une belle choſe, repartit Parlamente, ſi la foi occupoit ſi fort notre cœur de celui qui eſt toute vertu & toute joie, que nous puſſions ſans déguiſement le faire voir à chacun. Ce ſera, reprit Hircan, quand il n'y aura plus de chair ſur nos os. Cependant, dit Oyſille, l'Eſprit de Dieu qui eſt bien plus puiſſant que la mort, peut changer notre corps. Vous parlez, madame, d'un don que Dieu ne fait guere aux hommes, dit Saffredant. Il le fait, repartit Oyſille, à ceux qui ont de la foi. Mais comme cette matiere aſt au-deſſus de la chair, voyons à qui Simontault donne ſa voix. A Nomerfide, dit-il. Comme elle a le cœur gai, je ne crois pas que ſes paroles ſoient triſtes. Puiſque vous avez envie de rire, répondit Nomerfide, il faut vous ſervir à

votre mode, & vous en donner ſujet. Je veux vous montrer que la peur & l'ignorance ſont également nuiſibles, & qu'on ne péche ſouvent que pour ne pas ſavoir les choſes. Pour cet effet je vais vous conter ce qui arriva à deux pauvres cordeliers de Niort, qui pour n'entendre pas le langage d'un boucher penſerent mourir de peur.





S. Freudenberg. inv. L. Halbou. Sculp.



XXXIV NOUVELLE.

Deux Cordeliers trop curieux eurent ſi grand peur, qu'il penſa leur en coûter la vie.

IL y a un village entre Niort & Fors nommé Grip, qui appartient au ſeigneur de Fors. Deux cordeliers de Niort arriverent un ſoir bien tard à ce village, & logerent chez un boucher. Comme leur chambre n'étoit ſéparée de celle de l'hôte que par une cloiſon de planches mal-jointes, ils eurent envie d'écouter ce que le mari & la femme ſe diſoient au lit, & ſe mirent droit au chevet du mari. Comme il ſe défioit point de ſes hôtes, il entretenoit ſa femme de ſon ménage, & lui diſoit : Il faut, ma-

mie, que je me leve de bon matin pour aller voir nos cordeliers. Il y en a un bien gras : nous le tuerons, le falerons incontinent, & en ferons nos petites affaires. Quoi que le boucher parlât de fes cochons qu'il appelloit cordeliers, les deux pauvres freres entendant cela, le prirent néanmoins pour leur compte, & attendoient le jour avec beaucoup d'impatience & d'allarmes. Il y en avoit un fort gras, & l'autre affez maigre. Le gras vouloit fe confeffer à fon compagnon, difant, qu'un boucher ayant perdu l'amour & la crainte de Dieu, ne feroit non plus difficulté de l'affommer qu'un bœuf ou quelqu'autre bête. Comme ils étoient enfermés dans leur chambre, & qu'ils n'en pouvoient fortir fans paffer par celle de l'hôte, ils fe répréfentoient que la mort leur étoit affûrée, & recommandoient leur ame à Dieu. Le jeune qui n'étoit pas fi épouvanté que le vieux, lui dit : Que puifqu'ils ne pouvoient fortir par la porte, il falloit effayer de fortir par la fenêtre, & que mort pour mort c'étoit toujours la même chofe. Le gras confentit à l'expédient. Le jeune ouvrit la fenêtre, & voyant qu'elle n'étoit pas trop haute fauta légêrement, & s'enfuit le plus promptement & le plus loin qu'il pût fans attendre fon compagnon, qui n'eut pas le même bonheur, car comme il étoit pefant, il tomba fi lourdement qu'il fe fit très-grand mal à une jambe, &

demeura ſur la place. Se voyant abandonné de ſon compagnon, & hors d'état de le ſuivre, il regarda autour de lui s'il n'y auroit point quelque endroit où il pût ſe cacher, & ne vit qu'un toît à cochons, où il ſe traîna comme il pût. Comme il ouvrit la porte pour s'y fourrer, deux grands pourceaux qui y étoient s'échapperent, & laiſſerent la place au cordelier. Il ferma la porte ſur lui eſpérant que quand il entendroit des paſſans il appelleroit & trouveroit du ſecours.

Auſſi-tôt que le jour parut le boucher prépara ſes grands couteaux, & dit à ſa femme de venir lui aider à tuer ſes deux cochons. Arrivé au toît où le cordelier s'étoit caché, il ouvrit la petite porte, & cria fort haut en l'ouvrant: Sortez, mes cordeliers, ſortez. C'eſt aujourd'hui que je mangerai de vos boudins. Le cordelier qui ne pouvoit s'appuyer ſur ſa jambe ſortit du toît ſur les genoux & ſur les mains, criant de toute ſa force miſéricorde. Si le cordelier eût grande peur, le boucher & ſa femme n'en eurent pas moins. La premiere penſée qui leur vint dans l'eſprit fut, que ſaint François étoit irrité contr'eux de ce qu'ils avoient appellé des pourceaux cordeliers. Dans cette idée ils ſe mirent à genoux devant le pauvre frere demandant pardon à ſaint François & à ſon ordre. D'un côté le cordelier crioit miſéricorde au boucher, & de l'autre le boucher au cor-

delier : & cela avec tant de confufion & tant de frayeur , qu'ils furent un gros quart d'heure fans pouvoir fe raffûrer. Le cordelier reconnoiffant enfin que le boucher n'avoit point intention de lui faire de mal, lui dit pourquoi il s'étoit caché dans ce toît. A la peur fucceda le ris, fi ce n'eft de la part du pauvre cordelier, qui fentoit une fi grande douleur à fa jambe, qu'il n'avoit aucune envie de rire. Le boucher pour le confoler en quelque maniere le ramena chez lui, & le fit très-bien penfer. Son compagnon qui l'avoit abandonné au befoin, courut toute la nuit, & arriva le matin chez le feigneur de Fors, où il fit de grandes plaintes du boucher qu'il croyoit avoir tué fon compagnon, puifqu'il ne l'avoit pas fuivi. Le feigneur de Fors envoya incontinent à Grip pour favoir ce qui en étoit. Il y trouva matiere de rire, & ne manqua pas d'en faire le conte à madame la ducheffe d'Angoulême fa maîtreffe, & mere de François I.

Il n'eft pas bon, mefdames, d'écouter les fecrets où l'on n'eft point appellé, & d'avoir envie d'entendre ce que les autres difent. Ne favois-je pas bien, dit Simontault, que Nomerfide ne nous feroit pas pleurer, mais beaucoup rire ? Chacun de nous s'en eft auffi, ce me femble, fort bien aquitté. D'où vient, dit Oyfille, qu'on a plus de penchant à rire d'une bagatelle que d'une bonne chofe. C'eft parce,

répondit Hircan, que la bagatelle nous eſt plus agréable, comme étant plus conforme à notre nature, qui d'elle-même n'eſt jamais ſage. Ainſi chacun aime ſon ſemblable: Les fous aiment la folie, & les ſages la prudence. Toutefois je ſuis perſuadé que ni les ſages ni les fous ne ſauroient s'empêcher de rire de cette aventure. Il y en a, dit Guebron, qui ſont ſi occupés de l'amour de la ſageſſe, que quelque choſe qu'on leur diſe on ne ſauroit les faire rire. Leur joie & leur ſatisfaction ſont ſi modérées, qu'il n'y a point d'accident capable de les altérer. Qui ſont ceux-là, répartit Hircan? Les philoſophes du tems paſſé, répondit Guebron, qui ne ſentoient preſque ni joie ni triſteſſe; au moins n'en faiſoient-ils aucun ſemblant, tant ils croyoient qu'il y avoit de vertu à ſe vaincre ſoi-meme. Je trouve bon auſſi bien qu'eux, dit Saffredant, de vaincre une paſſion vicieuſe: Mais de vaincre une paſſion naturelle qui ne tend à aucun mal, c'eſt ce me ſemble une victoire inutile. Cependant, repliqua Guebron, on regardoit cela comme une grande vertu. Il n'eſt pas dit auſſi, répartit Saffredant, que les anciens fuſſent tous ſages; & je ne voudrois pas jurer qu'il n'y eût en eux plus d'apparence de ſens & de vertu, que de réalité. Vous voyez cependant, dit Guebron, qu'ils condamnent tout ce qui eſt mauvais, & même Diogene foula aux pieds le lit de Platon, parce qu'il

le trouvoit trop riche & trop curieux ; & pour montrer qu'il méprisoit & vouloit fouler aux pieds la vaine gloire & l'avarice de Platon. Je foule, dit-il, l'orgueil de Platon. Vous ne dites pas tout, repliqua Saffredant, & vous oubliez que Platon lui répondit d'abord : Tu le foules, il est vrai, mais avec plus d'orgueil encore. En effet Diogene ne méprisoit la propreté que par je ne sai quelle arrogance. A la vérité, dit Parlamente, il est impossible de nous vaincre nous-mêmes par nous-mêmes ; & on ne le peut croire sans un orgueil prodigieux, le vice de tous le plus à craindre, puisqu'il s'éleve sur les ruines de tous les autres. Ne vous ai-je pas lu ce matin, dit Oysille, que ceux qui se sont crus plus sages que les autres, & qui sont venus par les lumieres de la raison à connoître un Dieu créateur de toutes choses, pour en avoir fait vanité & n'avoir point attribué cette gloire à celui à qui elle appartenoit, & pour s'être imaginés avoir acquis cette connoissance par leurs travaux, sont devenus plus ignorans & moins raisonnables, je ne dis pas que les autres hommes, mais que les brutes mêmes. En effet leur esprit s'étant égaré, ils se sont attribués ce qui n'appartient qu'à Dieu seul, & ont fait connoître leurs erreurs par le désordre de leur vie, oubliant leur sexe & en abusant comme dit saint Paul dans l'épître qu'il adresse ux Romains. Il n'y a personne de nous qui ne re-

connoiſſe en liſant cette épître, dit Parlamente, que les péchés extérieurs ne ſoient les fruits de l'infidélité intérieure, d'autant plus dangereuſe à arracher, qu'elle eſt plus couverte de vertu & de miracles. Les hommes, dit Hircan, ſont donc plus près du ſalut que les femmes ; car comme ils ne cachent point leurs fruits, ils connoiſſent facilement leur racine. Mais les femmes qui n'oſent les produire, & qui font tant de belles actions en apparence, connoiſſent à peine la racine de l'orgueil qui croît ſous une ſi belle envelope. J'avoue, dit Longarine, que ſi la parole de Dieu ne nous montre pas par la foi la lépre d'infidélité qui eſt cachée dans notre cœur, Dieu nous fait une grande grace quand nous faiſons une faute viſible qui manifeſte notre penſée cachée. Et bienheureux ſont ceux que la foi a tellement humiliés, qu'ils n'ont pas beſoin des actions extérieurs pour ſentir la foibleſſe & la corruption de leur nature. Mais, dit Simontault, conſidérons je vous prie où nous avons porté la converſation. D'une folie extrême nous ſommes venus à la philoſophie & à la théologie. Laiſſons ces matieres à ceux qui ſavent mieux les diſcuter que nous, & demandons à Nomerfide à qui elle donne ſa voix. Je la donne à Hircan, répondit Nomerfide, mais à condition qu'il menagera l'honneur des dames. L'avis vient fort à propos, dit Hircan ; car l'hiſtoire que j'ai à vous conter eſt

telle qu'il faut pour vous obéir. Vous verrez néanmoins par-là, que le penchant des hommes & des femmes eſt naturellement vicieux, à moins qu'il ne ſoit ſoutenu par la bonté de celui à qui nous devons donner l'honneur de toutes les victoires que nous remportons ſur nous-mêmes. Et pour rabaiſſer les airs de fierté avec leſquels vous triomphez quand on conte quelque hiſtoire qui vous fait honneur, je vais vous en faire une qui eſt très-véritable.







XXXV NOUVELLE.

L'induſtrie d'un mari ſage pour faire diverſion à l'amour que ſa femme avoit pour un Cordelier.

IL y avoit à Pampelune une dame qui paſſoit pour belle & vertueuſe, & en même tems pour la plus dévote & la plus chaſte du pays. Elle aimoit beaucoup ſon mari, & avoit tant de complaiſance pour lui, qu'il avoit en elle une confiance entiere. Elle étoit toute occupée du ſervice divin, & ne perdoit pas un ſeul ſermon. Elle n'oublioit rien pour perſuader à ſon mari & à ſes enfans d'être auſſi dévôts qu'elle, qui n'avoit que trente ans; âge où les femmes ont accoutumé de quitter la

qualité de belles pour celle de nouvelles ſages. Le premier jour de carême elle alla à l'égliſe prendre les cendres qui ſont la mémoire de la mort. Un cordelier qui par l'auſtérité de ſa vie paſſoit pour un ſaint, & qui malgré ſes auſtérités & ſes macérations n'étoit ni ſi maigre ni ſi pâle, qu'il ne fût un des hommes du monde auſſi bien fait, devoit faire le ſermon. La dame l'écouta avec beaucoup de dévotion, & n'eut pas moins d'application à conſidérer le prédicateur. Ses oreilles & ſes yeux mirent tout à profit, & trouverent également de quoi ſe contenter : Les paroles pénétrerent juſques au cœur par les oreilles ; & les agrémens du viſage paſſant par les yeux s'inſinuerent ſi avant dans ſon eſprit, qu'elle ſe trouva comme en extaſe. Le ſermon fini le cordelier célebra la meſſe, à laquelle la dame aſſiſta, & prit les cendres de ſa main, qui étoit auſſi belle & auſſi blanche que dame la ſauroit avoir. La dévote fit bien plus d'attention à la beauté de la main du religieux, qu'aux cendres qu'il lui donnoit, perſuadée que cet amour ſpirituel ne pouvoit bleſſer la conſcience quelque plaiſir qu'elle en reçut. Elle ne manquoit point d'aller tous les jours au ſermon, & d'y mener ſon mari. L'un & autre louerent ſi fort le prédicateur, qu'à table & ailleurs ils ne parloient que de lui. Ce feu avec toute ſa ſpiritualité devint enfin ſi charnel,

que le cœur de cette pauvre dame qui en fut le premier embraſſé, conſumoit tout le reſte. Autant qu'elle avoit été lente à ſentir cette flamme, autant fut-elle prompte à s'enflammer, & elle ſentit plutôt le plaiſir de ſa paſſion, qu'elle ne s'apperçut d'être paſſionnée. L'amour qui s'étoit rendu maître de cette dame ne trouvoit plus en elle aucune réſiſtance, le plus fâcheux étoit que le médecin de ſa douleur ne ſavoit pas ſon mal. Banniſſant donc toute crainte & la honte qu'elle devoit ſe faire d'étaler ſon extravagance à un homme ſi ſage, de faire connoître ſon vice & ſon mauvais cœur à un homme ſi ſaint & ſi vertueux, elle prit le parti de lui écrire l'amour qu'elle avoit pour lui ; ce qu'elle fit au commencement le plus modeſtement qu'il lui fut poſſible. Elle donna ſa lettre à un petit page avec des inſtructions ſur ce qu'il avoit à faire, & ordre ſur-tout de prendre garde que ſon mari ne le vît point aller aux cordeliers. Le page prenant le chemin le plus droit paſſa de pur hazard dans une rue où ſon maître étoit aſſis dans une boutique. Le gentilhomme le voyant paſſer s'avança pour voir où il alloit. Le page l'appercevant ſe cacha tout étonné dans une maiſon. Le maître voyant cette contenance le ſuivit, & le prenant par le bras lui demanda où il alloit, ſes excuſes embarraſſées, & qui ne ſignifioient rien, ſon effroi firent ſoupçonner quel-

que chofe au gentilhomme, qui le menaça de le battre s'il ne lui difoit où il alloit. Hélas ! M. lui dit le pauvre page, fi je vous le dis madame me tuera. Le gentilhomme ne doutant plus alors que fa femme ne fit un marché fans lui raffûra le page, & lui promit qu'il n'auroit point de mal, pourvu qu'il lui dit la vérité : Qu'il lui feroit au contraire beaucoup de bien ; mais que s'il mentoit il le mettroit en prifon pour toute fa vie. Le page pour avoir du bien, & éviter le mal, lui conta le fait, & lui montra la lettre que fa maîtreffe écrivoit au prédicateur. De quoi le mari fut auffi furpris & auffi fâché, qu'il avoit été affûré toute fa vie de la fidélité de fa femme, en qui il n'avoit jamais connu faute.

Le mari qui étoit fage diffimula fa colere, & pour connoître l'intention de fa femme, il répondit pour le prédicateur, & lui fit dire qu'il la remercioit de fa bonne volonté, l'affûrant qu'il y répondit de fon côté. Le page ayant juré à fon maître de mener fagement l'affaire, alla porter cette lettre à fa maîtreffe, qui en eût tant de joie que fon mari s'apperçut que fon vifage avoit changé ; car au lieu que les jeûnes du carême l'euffent amaigrie, elle étoit plus belle & plus fraîche qu'auparavant. Le carême étoit à demi paffé que la dame fans fe mettre en peine ni de la paffion ni de la femaine fainte écrivoit comme à l'ordinaire au prédicateur l'entrete-

nant toujours de sa fureur. Quand il tournoit les yeux de son côté, ou qu'il parloit de l'amour de Dieu, elle s'imaginoit que c'étoit pour son compte, & tant que ses yeux pouvoient expliquer les sentimens de son cœur, elle ne les épargnoit pas. Le mari ne manquoit pas de lui répondre régulierement au nom du cordelier. Il lui écrivit après Pâques pour la prier de lui donner le moyen de pouvoir l'entretenir tête à tête. Elle qui attendoit ce moment avec impatience conseilla à son mari d'aller voir quelques terres qu'ils avoient autour de Pampelune. Il lui promit, & alla se cacher chez un de ses amis. La dame ne manqua pas d'écrire au cordelier que son mari étoit à la campagne, & qu'il pouvoit la venir voir. Le gentilhomme voulant éprouver jusqu'au bout le cœur de sa femme, alla prier le prédicateur de lui prêter son habit. Le cordelier qui étoit homme de bien, lui dit que sa regle le défendoit, & que pour rien du monde il ne le lui prêteroit pas pour aller en masque. Le gentilhomme l'assûra que ce n'étoit point pour s'en divertir qu'il le lui demandoit, mais pour une chose avantageuse & nécessaire à son salut. Le cordelier qui le connoissoit homme de bien & dévot, lui prêta son habit. Avec cet habit qui lui couvroit la plus grande partie du visage, en sorte qu'à peine lui voyoit-on les yeux, il prit une fausse barbe & un faux nez, mit

du liege à ſes ſouliers pour ſe faire auſſi grand que le moine, & en un mot, s'ajuſta de maniere, qu'il lui reſſembloit aſſez. Le ſoir il s'en vint ainſi fait dans la chambre de ſa femme qui l'attendoit en grande dévotion. La pauvre créature n'attendit pas qu'il vint à elle, mais courut l'embraſſer comme une femme hors du ſens. Lui qui baiſſoit la vue pour n'être pas reconnu, commença à faire le ſigne de la croix, faiſant ſemblant de fuir, & criant, tentation, tentation. Vous avez raiſon, mon pere, lui dit-elle ; car il n'eſt point de plus violente tentation que celle qui vient de l'amour. Vous m'avez promis d'y remédier, & je vous prie d'avoir pitié de moi à préſent que nous avons le tems & le loiſir. En diſant cela elle faiſoit des efforts pour l'embraſſer pendant qu'il fuyoit de tous les côtés faiſant de grands ſignes de croix, & criant toujours, tentation, tentation. Mais quand il vit qu'elle le cherchoit de trop près, il prit un gros bâton qu'il avoit ſous ſa robe, dont il la roſſa ſi bien, qu'il fit paſſer la tentation. Cela étant fait il ſortit ſans être connu, & rapporta d'abord les habits du cordelier, l'aſſûrant qu'il s'en étoit ſervi utilement. Le lendemain faiſant ſemblant de venir de loin, il revint chez lui, & trouva ſa femme au lit. Ne faiſant pas ſemblant de ſavoir ſon mal, il lui demanda ce qu'elle avoit. Elle lui répondit qu'elle étoit incommodée d'une eſpéce de ca-

tarre,

tarre, & qu'elle ne pouvoit s'aider ni des bras ni des jambes. Le mari qui avoit bonne envie de rire feignit d'en être fâché, & pour la réjouir lui-dit, qu'il avoit invité le ſaint prédicateur à ſouper. Donnez-vous bien de garde, mon ami, de convier de telles gens, répondit-elle d'abord, car ils portent malheur par-tout où ils vont. Comment, mamie! repliqua le mari, vous m'avez tant loué ce bon Pere. Je crois pour moi que s'il y a au monde un ſaint homme, c'eſt lui. Ils ſont bons à l'égliſe & en chaire, repartit-elle; mais dans les maiſons ce ſont des antechriſts. Que je ne le voie point, mon ami, je vous en ſupplie, car avec le mal que j'ai il n'en faudroit pas davantage pour me faire mourir. Puiſque vous ne voulez pas le voir, répondit le mari, vous ne le verrez point; mais je ne puis pas m'empêcher de lui donner à ſouper céans. Faites ce qu'il vous plaira, dit-elle; mais de grace que je ne le voie point; car je hais ces ſortes de gens.

Le mari après avoir donné à ſouper au pere, lui dit: Je vous crois tant aimé de Dieu, mon pere, que je ſuis perſuadé qu'il vous exaucera en tout ce que vous lui demanderez. C'eſt pourquoi je vous prie d'avoir pitié de ma pauvre femme. Elle eſt poſſédée depuis dix-huit jours d'un malin eſprit, de maniere qu'elle veut mordre & égratigner tout le monde. Il n'y a ni croix ni eau bénite dont elle

faſſe cas. Je crois fermement que ſi vous mettez la main ſur elle, le diable s'en ira. C'eſt de quoi je vous prie de tout mon cœur. *Toute choſe eſt poſſible au croyant*, mon fils, répondit le bon pere. N'êtes-vous pas bien perſuadé que Dieu eſt ſi bon, qu'il ne refuſe jamais ſa grace à ceux qui la lui demandent avec foi ? J'en ſuis perſuadé, mon pere, dit le gentilhomme. Aſſurez-vous auſſi, mon fils, ajouta le cordelier, qu'il peut, & qu'il veut, & qu'il n'eſt pas moins puiſſant que bon. Fortifions-nous en la foi pour réſiſter à ce lion rugiſſant, & lui arracher ſa proie que Dieu s'eſt acquiſe par le ſang de ſon fils Jéſus-Chriſt. Le gentilhomme mena donc cet homme de bien où étoit ſa femme couchée ſur un lit de repos. Comme elle croyoit que c'étoit lui qui l'avoit battue, elle fut ſi ſurpriſe de le voir, qu'elle entra dans une fureur prodigieuſe. Mais la préſence de ſon mari lui fit baiſſer la vue, & la rendit muette. Tant que j'y ſuis, dit le mari au bon pere, le diable ne la tourmente gueres ; mais ſi-tôt que je m'en ſerai allé vous lui jetterez de l'eau bénite, & vous verrez alors avec quelle violence le malin eſprit l'agite. Le mari le laiſſa donc ſeul avec ſa femme, & demeura à la porte pour voir ce qui ſe paſſeroit. Quand elle ſe vit ſeule avec le pere, elle commença à crier comme une femme enragée & hors du ſens : méchant, infame, meurtrier, trom-

peur. Le cordelier croyant de bonne foi qu'elle fût possédée, voulut lui prendre la tête pour dire ses oraisons dessus ; mais elle l'égratigna & le mordit si serré, qu'il fut contraint de parler de plus loin, & jettant force eau bénite il dit plusieurs bonnes oraisons. Le mari voyant qu'il étoit tems de finir la comédie rentra, & remercia le cordelier de la peine qu'il s'étoit donnée. Aussi-tôt qu'il parut, plus d'injures & de malédictions de la part de la femme, qui baisa la croix doucement par la crainte qu'elle avoit de son mari. Le saint cordelier qui l'avoit vue dans une si grande fureur, crut fermement que notre Seigneur avoit chassé le diable à sa priere, & s'en alla louant Dieu de ce miracle. Le mari voyant sa femme si bien châtiée de sa folie, ne voulut point lui dire ce qu'il avoit fait, se contentant de l'avoir ramenée par sa prudence, & de l'avoir mise en tel état, qu'elle haïssoit mortellement, ce qu'elle avoit aimé avec tant d'indiscrétion, & déteştoit son extravagance. Elle se guérit desormais de toute superstition, & se donna entiérement à son mari & au ménage tout autrement qu'elle n'avoit jamais fait.

Vous pouvez, mesdames, connoître par-là le bon sens du mari, & le foible d'une femme qui passoit pour femme de bien. Si vous faites bien attention à cet exemple, je suis persuadé, qu'au lieu de vous fier à vos propres forces, vous apprendrez

à vous tourner vers celui duquel dépend votre honneur. Je ſuis bien aiſe, dit Parlamente, que vous ſoyez devenu le prédicateur des dames : vous le ſeriez à meilleur titre ſi vous vouliez faire les mêmes ſermons à toutes celles que vous entretiendrez. Toutes les fois, répondit Hircan, que vous voudrez m'écouter, je vous aſſure que je ne vous en dirai pas moins. C'eſt-à-dire, dit Simontault, que quand vous n'y ſerez pas il parlera autrement. Il en fera ce qu'il voudra, repliqua Parlamente, mais je veux pour ma ſatisfaction, qu'il parle toujours ainſi. L'exemple qu'il a produit ſervira au moins à celles qui s'imaginent que l'amour ſpirituel ne ſoit pas dangereux : mais il me ſemble qu'il l'eſt plus que tout autre. Cependant, dit Oyſille, il me ſemble qu'on ne doit point dédaigner d'aimer un homme qui a de la vertu, & qui craint Dieu ; car on n'en peut à mon avis que mieux valoir. Je vous prie de croire, madame, répondit Parlamente, qu'il n'y a rien de plus ſot, & de plus aiſé à tromper qu'une femme qui n'a jamais aimé : Car l'amour eſt une paſſion qui s'eſt plutôt emparée du cœur qu'on ne s'en eſt aviſé : d'ailleurs cette paſſion eſt ſi agréable, que pourvu qu'on puiſſe s'affubler de la vertu comme d'un manteau, à peine ſera-t-elle connue, qu'il en réſultera quelque inconvénient. Quel inconvénient peut-il réſulter, repartit Oyſille, d'aimer un homme

de bien ? Il y a aſſez d'hommes, madame, repliqua Parlamente, qui paſſent pour gens de bien à l'égard des dames ; mais qu'il y en ait qui ſoient tellement gens de bien par rapport à Dieu, qu'on puiſſe ne courir aucun riſque ni pour l'honneur, ni pour la conſcience, je ne crois pas qu'il y en ait aujourd'hui un ſeul de ce caractere : & celles qui ſont d'un autre opinion, & qui s'y fient, ſont priſes pour dupes. On entre par Dieu dans ce commerce d'amitié, & ſouvent on en ſort par le diable. J'en ai aſſez vu qui ſous couleur de parler de Dieu commençoient une amitié qu'elles vouloient enfin rompre, & ne pouvoient, retenues qu'elles étoient par le beau manteau dont cette amitié étoit couverte. Un amour vicieux ſe détruit, & n'eſt pas de durée dans un bon cœur ; mais l'amour honnête a des liens de ſoie ſi fins & ſi déliés, qu'on eſt plutôt pris qu'on ne les ait apperçus. Selon vous donc, dit Emarſuitte, jamais femme ne devroit aimer homme : votre loi eſt trop violente, elle ne durera pas. Je le ſais bien, dit Parlamente : mais cela n'empêche pas qu'il ne fût à ſouhaiter, que chacune ſe contentât de ſon mari, comme je fais du mien. Emarſuitte ſe ſentant touchée par ce mot, changea de couleur, & répondit : Vous devez croire que chacune a le cœur comme vous, à moins que vous ne vous croyiez plus parfaite que toutes les autres.

De peur d'entrer en diſpute, dit alors Parlamente, voyons à qui Hircan donnera ſa voix. Je la donne à Emarſuitte, dit-il, pour la raccommoder avec ma femme. Puiſque c'eſt mon tour de parler, répondit Emarſuitte, je n'épargnerai ni homme ni femme pour faire tout le monde égal. Vous avez de la peine à vous vaincre, & à demeurer d'accord de la probité & de la vertu des hommes : cela m'oblige à conter une hiſtoire de la nature de la précédente.





S. Freudenberg Inv. L. Halbou Sculp.



XXXVI NOUVELLE.

Un Préſident de Grenoble averti des irrégularités de ſa femme, y pourvût ſi ſagement, qu'il s'en vengea, ſans que ſon honneur en reçût aucune atteinte dans le public.

Il y avoit à Grenoble un préſident dont je ne dirai pas le nom. Il ſuffit de dire qu'il n'étoit pas François, qu'il avoit une belle femme, & qu'ils faiſoient fort bon ménage. Cette femme ſentant ſon mari vieux, s'aviſa d'aimer un jeune clerc, bien fait, & de bonne converſation. Quand le mari alloit le matin au palais, le clerc entroit dans la chambre, & tenoit ſa place. Un vieux

domeſtique du préſident, qui étoit depuis trente ans à ſon ſervice, s'en apperçût, & ne pût comme fidéle ſerviteur s'empêcher de le dire à ſon maître. Le préſident qui avoit de la ſageſſe, ne voulut pas le croire ſans examen, & lui dit qu'il avoit envie de mettre la diviſion entre lui & ſa femme. Il ajoûta que ſi ce qu'il diſoit étoit vrai, il pouvoit bien l'en convaincre par ſes propres yeux, & que s'il ne le faiſoit pas il croiroit qu'il avoit inventé ce menſonge pour le brouiller avec ſa femme. Le valet l'aſſura qu'il lui feroit voir ce qu'il lui diſoit. Un matin ſi-tôt que le préſident fut allé au palais, & le clerc entré dans la chambre, le valet envoya un de ſes camarades avertir ſon maître, & ſe tint à la porte pour voir s'il en verroit ſortir le clerc. Le préſident n'appercût pas plutôt le ſigne de celui qui le venoit quérir, que feignant de ſe trouver mal, il quitta l'audience, & s'en alla promptement chez lui où il trouva ſon vieux domeſtique en ſentinelle à la porte de ſa chambre, qui l'aſſura que la bête étoit dans les toiles, & qu'il n'y avoit pas long-tems qu'elle étoit entrée. Demeure à la porte, lui dit le préſident. Il n'y a comme tu ſais ni autre entrée ni autre ſortie, ſi ce n'eſt un petit cabinet dont j'ai toujours la clef. Le préſident entre dans ſa chambre, & trouve

ſa femme & le clerc couchés enſemble. Le galant qui ne s'attendoit pas à une telle viſite, ſe jette en chemiſe aux pieds de ſon maître, & lui demande pardon. Sa femme de l'autre côté ſe mit à pleurer. Quoique ce que vous avez fait, dit alors le préſident, ſoit tel que vous pouvez croire, je ne veux pourtant pas que ma maiſon ſoit flétrie pour vous, & que les filles que j'ai eu de vous en ſouffrent. Ainſi je vous défens de pleurer, & vous verrez ce que je m'en vais faire. Pour vous, Nicolas, dit-il au clerc, cachez-vous dans mon cabinet, & ne faites point de bruit. Nicolas étant entré dans le cabinet, il ouvrit la porte, & appellant ſon vieux domeſtique, lui dit: Ne m'as-tu pas aſſuré que tu me montrerois mon clerc couché avec ma femme? Je ſuis venu ici ſur ta parole, & j'ai penſé tuer ma femme. Je n'ai rien trouvé, quoi que j'aye cherché par-tout. Cherche toi-même ſous les lits, & de tous les côtés. Le valet ayant cherché & n'ayant rien trouvé, dit à ſon maître tout étonné: Il faut que le diable l'ait emporté; car je l'ai vu entrer, & il n'eſt point ſorti par la porte; cependant je vois qu'il n'y eſt pas. Tu es bien malheureux, lui dit alors ſon maître, de vouloir mettre une telle diviſion entre ma femme & moi. Va-t-en, je te donne ton congé, & pour

les ſervices que tu m'as rendus, je te payerai ce que je te dois, & davantage ; mais va-t-en bientôt, & donne-toi bien de garde d'être en ville après vingt-quatre heures paſſées. Le préſident lui paya cinq ou ſix années plus qu'il n'avoit ſervi ; & comme il avoit ſujet de ſe louer de ſa fidélité, il ſe promettoit de lui faire encore plus de bien. Quand le valet s'en fut allé les larmes aux yeux, le préſident fit ſortir le clerc du cabinet ; & après avoir dit à ſa femme & à lui ce qu'il devoit & pouvoit dire, il leur défendit à l'un & à l'autre d'en témoigner la moindre choſe à perſonne. Il commanda à ſa femme de ſe mettre plus proprement qu'elle n'avoit de coutume, & de ſe trouver à toutes les compagnies & à tous les feſtins. Pour le clerc il lui ordonna de faire meilleure chere qu'auparavant ; mais qu'auſſitôt qu'il lui diroit à l'oreille de s'en aller, il ſe donnât bien de garde de demeurer en ville trois heures après l'ordre reçu. Cela fait il s'en retourna au palais ſans faire ſemblant de rien. Durant quinze jours il ſe mit à regaler, contre ſa coutume ſes amis & ſes voiſins, & après le regal il donnoit le bal aux dames. Voyant un jour que ſa femme ne danſoit point, il commanda au clerc de la faire danſer. Le clerc penſant qu'il eût oublié le paſſé, fit gayement danſer la préſi-

dente. Mais le bal étant fini, le préſident feignant de lui commander quelque choſe pour la maiſon, lui dit à l'oreille, va-t-en & ne reviens jamais. Le clerc fut bien chagrin de quitter la préſidente ; mais bien joyeux de s'en tirer vie & bagues ſauvés. Après que le préſident eût bien perſuadé à tous ſes parens & amis, & à tous les habitans de Grenoble, qu'il aimoit ſa femme avec paſſion, il s'en alla un beau jour du mois de mai cueillir une ſalade dans ſon jardin. Je ne ſais de quelles herbes elle étoit compoſée ; mais je ſais bien que ſa femme ne vécut pas vingt-quatre heures après en avoir mangé. Il ſût ſi bien faire l'affligé, que perſonne ne pût jamais le ſoupçonner de l'avoir fait mourir. Par ce moyen il ſe vengea, & ſauva l'honneur de ſa maiſon.

Je ne prétens pas, meſdames, louer la conſcience du préſident ; mais mon deſſein eſt de faire voir la légéreté d'une femme, & la grande patience & prudence d'un homme. Ne vous fâchez point, meſdames, je vous en prie, contre la vérité, qui parle quelquefois contre vous auſſi bien que contre les hommes ; car les femmes ont des vices auſſi bien que des vertus. Si toutes celles qui ont aimé leurs valets, dit Parlamente, étoient contraintes de manger de pa-

reilles ſalades, j'en connois qui n'aimeroient pas tant leurs jardins qu'elles font ; mais en arracheroient toutes les herbes, pour éviter celles qui rendent l'honneur aux enfans aux dépens de la vie d'une mere folle. Hircan qui ſentit à qui elle en vouloit, répondit tout échauffé : une femme de bien ne doit jamais ſoupçonner d'une autre des choſes qu'elle ne voudroit pas faire. Savoir n'eſt pas ſoupçonner, repliqua Parlamente. Cependant cette pauvre femme porta la peine que pluſieurs méritent. Je crois au reſte que le préſident voulant ſe venger, ne pouvoit pas s'y prendre avec plus de prudence & de ſageſſe. Ni avec une plus profonde malice, dit Longarine. Longue & cruelle vengeance, qui fait bien voir qu'il ne reſpectoit ni Dieu ni ſa conſcience. Qu'euſſiez-vous donc voulu qu'il eût fait, dit Hircan, pour ſe venger du plus ſenſible outrage qu'une femme puiſſe jamais faire à ſon mari ? J'euſſe voulu, dit-elle, qu'il l'eût tuée dans les premiers mouvemens de ſa colere. Les docteurs diſent qu'un tel péché eſt plus pardonnable, parce que l'homme n'eſt pas le maître de ces mouvemens, & partant les péchés qu'il commet dans cet état-là peuvent lui être pardonnés. Oui, dit Guebron, mais ſes filles & ſes deſcendans euſſent été flétris pour jamais. Il ne

devoit point l'empoifonner, dit Longarine; car puifque la grande colere étoit paffée, elle eût vécu avec lui en femme de bien, & jamais il n'en auroit été parlé. Croyez-vous, dit Saffredant, qu'il fût appaifé quoi qu'il fit femblant de l'être ? Je fuis perfuadé pour moi, que le jour qu'il fit fa falade, il étoit auffi en colere que le premier jour. Il y a des gens qui ne fortent jamais des premiers mouvemens que quand ils ont exécuté leur paffion. Vous me faites grand plaifir de dire, que les théologiens croient ces péchés fort pardonnables, car je fuis auffi de ce fentiment. Il eft bon de méditer fes paroles, dit Parlamente, quand on a affaire à des gens auffi dangereux que vous. Ce que j'ai dit doit s'entendre d'une colere fi violente, qu'elle occupe tout-à-coup les fens, & empêche la raifon d'agir. Je me tiens à cela même, repliqua Saffredant, & j'en conclus, que de deux hommes qui font une faute, celui qui eft fort amoureux eft plus pardonnable que l'autre qui ne l'eft pas : car quand on aime bien la raifon n'eft pas aifément la maîtreffe. Si nous voulons dire la vérité, nous conviendrons qu'il n'y a pas un de nous qui n'ait quelquefois expérimenté

cette furieuſe folie, & qui n'eſpere pourtant avoir grace. Diſons donc, que le véritable amour eſt un degré pour monter à l'amour parfait que nous devons à Dieu. Perſonne n'y peut monter que par l'échelle des afflictions & des calamités de ce monde, & qu'il n'ait paſſé par l'amour du prochain, auquel il doit ſouhaiter autant de bien qu'à ſoi-même: & voilà ce qui eſt le lien de perfection. Car, comme dit ſaint Jean, *comment aimerez-vous Dieu que vous ne voyez point, ſi vous n'aimez pas votre prochain que vous voyez?* Il n'y a point, dit Oyſille, de beau paſſage de l'écriture que vous n'accommodiez à vos intérêts. Prenez garde de ne pas faire comme l'araignée qui fait un poiſon de toutes les bonnes viandes; car je vous avertis qu'il eſt dangereux de tirer l'écriture de ſon lieu, & de la citer ſans néceſſité. Voulez-vous donc dire, repliqua Saffredant, que quand nous parlons à vous autres incrédules, & que nous appellons Dieu à notre ſecours, nous prenons ſon nom en vain? S'il y a du péché à cela, c'eſt tout pour votre compte, puiſque votre incrédulité nous force à mettre en uſage tous les ſermens dont nous pouvons nous aviſer: encore

ne pouvons-nous faire prendre feu à vos cœurs de glace. Preuve, dit Longarine, que vous mentez tous : car si vous disiez la vérité, elle est si forte, qu'elle nous persuaderoit. Tout ce qu'il y a à craindre est, que les filles d'Eve ne croient trop aisément ce serpent. Je vois bien ce que c'est, repliqua Saffredant. Les femmes sont invincibles. C'est pourquoi je quitte le dé pour voir à qui Emarsuitte donnera sa voix. A Dagoucin, dit-elle, qui ne voudra pas je crois parler contre les dames. Plût à Dieu, dit-il, qu'elles me fussent aussi favorables, que je suis bien intentionné à parler en leur faveur. Pour vous faire voir que j'ai tâché de faire honneur à celles qui ont de la vertu par la recherche que j'ai faite de leurs bonnes actions, je vais vous en conter une. Je ne veux pas dire, mesdames, que la patience du gentilhomme de Pampelune & du président de Grenoble n'ait été grande ; mais je soutiens que la vengeance ne l'a pas été moins. Quand il est question de louer un homme vertueux, il ne faut pas exalter si fort une seule vertu, qu'on la fasse servir de manteau & de couverture à un si grand vice. Une femme qui a fait une action ver-

tueuſe pour l'amour de la vertu même, eſt véritablement louable. C'eſt ce que vous allez voir par le conte que je vais vous faire d'une jeune dame, dont la bonne action n'avoit pour principe que l'honneur de Dieu & le ſalut de ſon mari.





S. Freudenberg inv *L. Halbou Sculp*



XXXVII NOUVELLE.

Prudence d'une femme pour retirer ſon mari d'une amourette dont il étoit fou.

IL y avoit une dame d'une grande maiſon de France dont je ne dirai pas le nom, ſi ſage & ſi vertueuſe, qu'elle étoit aimée & eſtimée de tous ſes voiſins. Son mari lui confioit avec raiſon toutes ſes affaires, qu'elle conduiſoit ſi ſagement qu'en peu de tems elle fit une des plus riches maiſons & des mieux meublées qui fût dans l'Anjou & dans la Touraine. Elle vécut long-tems avec ſon mari, & en eut pluſieurs beaux enfans : mais comme il n'y

a point ici bas de bonheur durable, ſa félicité commença d'être traverſée. Son mari trouvant qu'un ſi grand repos ne l'accommodoit pas, voulut eſſayer ſi le trouble l'accommoderoit mieux. Sa femme n'étoit pas plutôt endormie, qu'il ſe levoit d'auprès d'elle, & ne revenoit que vers le jour. La dame trouva cette maniere d'agir ſi mauvaiſe, que tombant dans une profonde triſteſſe qu'elle vouloit pourtant diſſimuler, elle oublia les affaires de ſa maiſon, ſa perſonne, & ſa famille, croyant avoir perdu le fruit de ſes travaux en perdant l'amour de ſon mari, pour lequel conſerver il n'y avoit point de peines qu'elle n'eût voulu volontiers ſoutenir: mais comme elle vit qu'il étoit perdu pour elle, elle devint ſi négligente pour le reſte de ſa maiſon, qu'on s'apperçut bientôt du dommage que cette négligence cauſoit. D'un côté ſon mari dépenſoit ſans ordre & ſans meſure, & la femme ne tenant plus la main au ménage, la maiſon ſe brouilla ſi fort en peu de tems, qu'on commença de couper les bois de haute futaye, & d'engager les terres. Quelqu'un de ſes parens qui connoiſſoit ſa maladie, lui remontra la faute qu'elle faiſoit, & lui dit que ſi l'amour de ſon mari ne lui faiſoit pas aimer les intérêts de ſa maiſon, qu'elle eut égard au moins à ſes pauvres enfans. Cette raiſon la frappa: elle reprit ſes eſprits & mit tout en œuvre pour regagner l'amour de ſon

mari. Le lendemain le ſentant lever d'auprès d'elle, elle ſe leva auſſi avec ſon manteau de nuit, elle fit faire ſon lit, & attendit en diſant ſes heures le retour de ſon mari. Quand il entroit dans la chambre elle alloit le baiſer, & lui portoit un baſſin & de l'eau pour ſe laver les mains. Le mari étonné d'une maniere d'agir ſi extraordinaire, lui dit qu'il ne venoit que des lieux, & qu'il n'avoit pas beſoin de ſe laver. Elle répondit, qu'encore que ce ne fut pas grande choſe, il étoit de l'honnêteté de ſe laver les mains quand on venoit d'un lieu ſi ſale: voulant par-là lui faire connoître & haïr ſa méchante vie. Comme il ne ſe corrigeoit point pour cela, ſa femme fit le même manege pendant un an. Mais voyant que cela ne lui réuſſiſſoit pas, un jour qu'elle attendoit ſon mari, qui demeura plus qu'il n'avoit de coutume, l'envie la prit de l'aller chercher. Elle le chercha tant de chambre en chambre, qu'enfin elle le trouva dans une arriere-garderobe, couché & endormi avec la plus laide & la plus ſale ſervante de la maiſon. Pour lui apprendre à quitter une femme ſi belle & ſi propre pour une ſervante ſi laide & ſi craſſeuſe, elle prit de la paille, & l'alluma au milieu de la chambre. Mais voyant que la fumée tueroit auſſi-tôt ſon mari

que de l'éveiller, elle le tira par le bras en criant au feu, au feu. Si le mari fut honteux & marri d'être trouvé par une si honnête femme avec une telle pécore, ce n'étoit pas sans grand sujet. Il y a plus d'un an, monsieur, lui dit alors sa femme, que je tâche par douceur & par patience de vous retirer d'une si méchante vie, & de vous faire comprendre que lavant le dehors, vous devriez aussi nettoyer le dedans. Mais quand j'ai vu que tous mes efforts étoient inutiles, je me suis avisée de me servir de l'élément qui doit mettre fin à toutes choses. Si ceci ne vous corrige pas, monsieur, je ne sais si je pourrai une autre fois vous retirer du danger comme j'ai fait. Je vous prie de considérer, qu'il n'y a point de plus grand désespoir que l'amour, & que si je n'eusse pas eu Dieu devant les yeux, je n'aurois pas eu tant de patience. Le mari bien aise d'en être quitte à si bon marché, lui promit de ne lui donner jamais sujet de se chagriner. La femme le crut très-volontiers, & du consentement de son époux chassa la servante qui lui déplaisoit. Ils vécurent si bien depuis, que même les fautes passées étoient pour eux un surcroît de satisfaction, à cause de bon effet qu'elles avoient produit.

Si Dieu vous donne de tels maris, mesdames, ne vous désesperez point, je vous prie, avant que

d'avoir employé toutes ſortes de moyens pour les ramener. Il y a vingt-quatre heures au jour, & il n'y a pas un moment où l'homme ne puiſſe changer d'eſprit. Une femme doit ſe croire plus heureuſe d'avoir regagné ſon mari par ſa patience, que ſi la fortune & ſes parens lui en avoient donné un plus parfait. Voilà, dit Oyſille, un exemple qui doit ſervir à toutes les femmes mariées. Prendra cet exemple qui voudra, dit Parlamente, mais pour moi il me ſeroit impoſſible d'avoir tant de patience. Quoiqu'en quelqu'état où l'on ſe trouve la patience ſoit une belle vertu; il me ſemble néanmoins qu'en matiere de mariage elle produit enfin l'inimitié. La raiſon eſt que ſouffrant de ſon ſemblable, on eſt contraint de s'en éloigner le plus qu'on peut. De cet éloignement vient le mépris pour l'infidele, & ce mépris diminue peu-à-peu l'amour; car on n'aime une choſe qu'à proportion de ce qu'on l'eſtime. Mais il eſt à craindre, dit Emarſuitte, que la femme impatiente ne trouve un mari furieux, qui au lieu de patience lui cauſeroit de la douleur. Et que peut faire un mari, repliqua Parlamente, que ce qui a été conté? Ce qu'il peut faire, repartit Emarſuitte. Battre très-bien ſa femme, la faire coucher à la couchette, & celle qu'il

aime au grand lit. Je crois, reprit Parlamente, qu'il feroit moins fenfible à une honnête femme d'être battue par emportement, que méprifée par un homme qui ne la vaut pas. Après avoir porté la peine de la rupture d'une pareille amitié, le mari ne fauroit rien faire qui fût plus fenfible à la femme. Auffi le conte dit, qu'elle ne prit la peine de le ramener, qu'à caufe de l'amour qu'elle avoit pour fes enfans : ce que je crois volontiers. Trouvez-vous une grande patience, dit Nomerfide, à une femme qui va mettre le feu dans une chambre où fon mari étoit couché ? Oui, dit Longarine, car quand elle vit la fumée elle l'éveilla, & ce fut peut-être la plus grande faute qu'elle fit, car les cendres de pareils maris feroient bonnes à faire la leffive. Vous êtes cruelle, Longarine, dit Oyfille. Ce n'eft pourtant pas ainfi que vous avez vécu avec le vôtre. Non, répondit Longarine, car graces à Dieu il ne m'en a pas donné le fujet. Au contraire je dois le regretter toute ma vie au lieu de m'en plaindre. Et s'il vous eut traité autrement, dit Nomerfide, qu'auriez-vous fait ? Je l'aimois tant, répondit Longarine, que je crois que je l'aurois tué, & me fuffe tuée enfuite. Après m'être ainfi vengée j'aurois trouvé plus de plaifir à mourir, qu'à vivre avec un infidele. A ce que je vois, dit Hir-

can, vous n'aimez vos maris que pour vous. S'ils font la moindre faute le ſamedi, ils perdent tout le travail de la ſemaine. Voulez-vous donc être maîtreſſes ? Je le veux pour moi ſi les autres maris y conſentent. Il eſt raiſonnable, répondit Parlamente, que l'homme nous gouverne, mais il ne l'eſt pas qu'il nous abandonne & nous maltraite. Dieu a mis ſi bon ordre, dit Oyſille, tant à l'homme qu'à la femme, que je crois, pourvu qu'on n'en abuſe point, que le mariage eſt un des plus beaux & des plus ſûrs états de la vie. Je ſuis perſuadée que tous ceux qui ſont ici en penſent autant ou plus que moi, quelque mine qu'ils faſſent. Comme l'homme s'eſtime plus ſage que la femme, il ſera plus rigoureuſement puni ſi la faute vient de ſon côté. Mais c'eſt aſſez parlé de cette matiere. Sachons à qui Dagoucin donnera ſa voix. A Longarine, dit Dagoucin. Vous me faites grand plaiſir, dit-elle; car j'ai un conte qui mérite de ſuivre le vôtre. Puiſqu'il s'agit de louer la vertueuſe patience des dames, je vais vous parler

d'une qui eſt bien plus louable que celle dont on a parlé ; d'autant plus recommandable, qu'elle étoit femme de ville, qui d'ordinaire ſont moins élevées à la vertu que les autres.





S. Freudeberg inv. Abel. Thiebault. Sculp.



XXXVIII NOUVELLE.

Mémorable charité d'une femme de Tours à l'égard de ſon époux infidele.

Il y avoit à Tours une bourgeoiſe belle & ſage, qui pour ſes vertus étoit non-ſeulement aimée, mais crainte de ſon mari. Cependant comme les hommes ſont fragiles, & qu'ils s'ennuyent ſouvent de manger toujours de bon pain, le ſien ſe rendit amoureux d'une de ſes métayeres. Il alloit ſouvent de Tours viſiter ſa métairie, & y demeuroit toujours deux ou trois jours. Quand

il revenoit il étoit toujours ſi morfondu, que ſa pauvre femme avoit aſſez de peine à le guérir. Il n'étoit pas plutôt guéri, qu'il retournoit à la métairie, où le plaiſir lui faiſoit oublier tous ſes maux. Sa femme qui ſur toutes choſes aimoit ſa vie & ſa ſanté, le voyant toujours revenir en ſi mauvais état, s'en alla à la métairie où elle trouva la jeune femme que ſon mari aimoit. Elle lui dit, non avec emportement, mais le plus doucement du monde, qu'elle ſavoit que ſon mari la venoit voir ſouvent; mais qu'elle étoit fâchée de ce qu'elle le traitoit ſi mal, qu'elle le lui renvoyoit toujours malade. La pauvre femme tant par reſpect pour ſa maîtreſſe, que par la force de la vérité, n'eut pas le courage de nier le fait, & lui en demanda pardon. La Tourangeaude voulut voir la chambre & le lit où couchoit ſon mari. Elle trouva la chambre ſi froide & ſi ſale, qu'elle en eut grande compaſſion. Incontinent elle envoya querir un bon lit, beaux draps, mante & courte-pointe ſuivant le goût de ſon mari; elle fit approprier & tapiſſer la chambre, lui donna un joli ſervice de vaiſ-

ſelle, une pipe (*mot du pays qui ſignifie deux barriques*) de bon vin, des dragées, & des confitures, & pria la métayere de ne lui renvoyer plus ſon mari ſi morfondu.

Le mari ne fut pas long-tems ſans aller voir la métayere à ſon ordinaire, & fut bien ſurpris de trouver un ſi méchant logis ſi propre; mais bien plus ſurpris encore quand elle lui donna à boire dans une coupe d'argent. Il lui demanda d'où tout cela étoit venu? La pauvre femme lui dit en pleurant, que c'étoit ſa femme, qui avoit tant de pitié de le ſavoir ſi mal traité, qu'elle avoit ainſi meublé ſa maiſon en lui recommandant ſa ſanté. Lui voyant la grande bonté de ſa femme qui lui rendoit tant de bien pour tant de mal, ſe reprocha autant d'ingratitude qu'il trouvoit en ſa femme de générofité. Il donna de l'argent à ſa métayere, la pria pour la ſuite de vivre en femme de bien, & retourna à ſa femme. Il lui confeſſa toute la vérité, & lui dit que ſa douceur & ſa grande bonté l'avoient tiré d'un déreglement d'où il étoit impoſſible qu'il ſortît jamais par un autre moyen;

& oubliant le paſſé ils vécurent depuis avec beaucoup de repos & de tranquillité.

Il y a bien peu de maris, meſdames, que la femme ne gagne à la longue par la patience & par l'amour, à moins qu'ils ne ſoient plus durs que des rochers que l'eau foible & molle perce cependant avec le tems. Voilà, dit Parlamente, une femme ſans cœur, ſans fiel, & ſans foye. Que voulez-vous, dit Longarine? elle faiſoit ce que Dieu commande, du bien à celui qui lui faiſoit du mal. Je crois, dit Hircan, qu'elle étoit amoureuſe de quelque cordelier, qui lui avoit ordonné pour pénitence de faire ſi bien traiter ſon mari à la campagne, afin que pendant qu'il y ſeroit, elle eut loiſir de le bien traiter en ville. Vous faites bien voir par là, dit Oyſille, la malice de votre cœur, de juger ainſi mal des bonnes actions. Je crois au contraire qu'elle étoit ſi pénétrée de l'amour de Dieu, qu'elle ne ſe mettoit en peine que du ſalut de ſon mari. Il me ſemble, dit Simontault, qu'il avoit plus de ſujet de retourner à ſa femme dans le tems qu'il ſe morfondoit à la métairie, que lorſqu'il y étoit ſi bien traité.

Je vois bien, dit Saffredant, que vous n'êtes pas du ſentiment d'un riche homme de Paris, qui couché avec ſa femme ne pouvoit ſans s'enrhumer quitter la moindre de ſes nippes. Mais quand il alloit voir la ſervante à la cave au plus fort de l'hyver ſans bonnet & ſans ſouliers, il ne s'en trouvoit jamais incommodé: cependant ſa femme étoit fort belle, & ſa ſervante fort laide. N'avez-vous pas entendu dire, dit Guebron, que Dieu aide toujours aux foux, aux amoureux, & aux ivrognes? Peut-être le Tourangeau étoit-il tout cela. Voulez-vous conclure par-là, dit Parlamente, que Dieu ne fait rien pour les chaſtes, pour les ſages, & pour les ſobres? Ceux qui peuvent s'aider eux-mêmes, répondit Guebron, n'ont pas beſoin d'aide. Celui qui a dit qu'il eſt venu pour les malades, & non pas pour les ſains, eſt venu par la loi de ſa miſéricorde au ſecours de nos infirmités, & a caſſé les arrêts de ſa rigoureuſe juſtice; & qui ſe croit ſage, eſt un fou devant Dieu. Mais pour finir le ſermon, à qui donnez-vous votre voix, Longarine? A Saffredant, dit-elle. Je vais donc vous prou-

ver par un exemple, dit Saffredant, que Dieu ne favorise pas les amoureux. Quoi qu'on ait déja dit, mesdames, que le vice est commun aux femmes & aux bons hommes, une femme inventera une finesse plus promptement & plus adroitement qu'un homme. En voici un exemple.







S. Freudenberg, inv. *Ebet. Thiebault, Sculp.*



XXXIX NOUVELLE.

Secret pour chasser le Lutin.

UN seigneur de Grignaux, gentilhomme d'honneur d'Anne duchesse de Bretagne, & reine de France, retournant chez lui après une absence de plus de deux ans, trouva sa femme à une autre terre qui n'étoit pas éloignée de celle où il avoit accoutumé de faire sa résidence. Il en demanda la raison, & on lui répondit, qu'il y revenoit un esprit qui les tourmentoit tellement, que personne ne pouvoit y demeurer. Monsieur de Grignaux qui

n'étoit pas homme à donner dans ces visions, repartit, que quand ce feroit le diable il ne le craindroit pas, & remena sa femme chez lui. Il fit allumer la nuit force flambeaux pour voir plus clairement cet esprit; & après avoir long-tems veillé sans rien entendre, il s'endormit enfin. A peine étoit-il endormi qu'il fut réveillé par un souflet bien appliqué qu'on lui donna, après lequel il entendit une voix qui crioit Revigne, Revigne, qui étoit le nom de sa grand-mere défunte. Il appella une femme qui couchoit dans leur chambre, pour allumer de la chandelle, parce qu'il avoit fait éteindre tous les flambeaux, mais elle n'osa se lever. Dans le même tems monsieur de Grignaux sentit enlever sa couverture, & entendit un fort grand bruit de tables, de treteaux & d'escabelles qui tomboient dans la chambre, & faisoient un fracas qui dura jusqu'au jour. Comme il ne crut jamais que ce fut un esprit, il eut moins de peur, que de chagrin de ne pas dormir. Resolu d'attraper monsieur l'esprit la nuit suivante, il ne fut pas plutôt couché qu'il fit semblant de ronfler de toute sa force, & mit sa main ouverte sur son visage.

visage. En attendant l'esprit à venir, il sentit que quelque chose s'approchoit de lui, & se mit à ronfler plus fort qu'auparavant. L'esprit qui s'étoit rendu familier, lui appliqua un bon gros souflet. Monsieur de Grignaux qui étoit en sentinelle, se saisit de la main de l'esprit, & cria, ma femme, je tiens l'esprit. Sa femme se leve incontinent, allume de la chandelle, & il se trouva que c'étoit la fille qui couchoit dans leur chambre. Elle se jetta à leurs pieds, leur demanda pardon, & leur promit de confesser la vérité, qui étoit, que l'amour qu'elle avoit depuis long-tems pour un domestique lui avoit fait faire ce manege, en vue de chasser de la maison maître & maîtresse, afin qu'eux deux qui en avoient la direction, pussent faire grande chere, à quoi ils ne manquoient pas quand ils étoient seuls. Monsieur de Grignaux qui étoit un homme assez rude, les fit bâtonner de maniere qu'ils se souvinrent toujours de l'esprit, & ensuite les chassa. Par ce moyen il se débarrassa des esprits qui avoient joué ce rôle deux ans durant.

L'amour, mesdames, fait faire des choses merveilleuses. Il fait perdre toute crainte aux femmes, & leur apprend à tourmenter les hommes pour

parvenir à leurs fins. Autant qu'eſt condamnable la mauvaiſe intention de la ſervante, autant eſt louable le bon ſens du maître, qui ſavoit fort bien que l'eſprit s'en va & ne revient plus. Conſtamment, dit Guebron, le valet & la ſervante ne furent pas alors favoriſés de l'amour, & je demeure d'accord que le maître eut beſoin de beaucoup de bon ſens. Cependant, dit Emarſuitte, la ſervante vécut long-tems fort à ſon aiſe par le moyen de ſa fineſſe. C'eſt un aiſe bien malheureux, dit Oyſille, que celui qui commence par le péché, & finit par la honte & par le châtiment. Il eſt vrai, repartit Emarſuitte, mais il y a bien des gens qui ſouffrent en vivant juſtement, & qui n'ont pas l'eſprit de ſe donner durant leur vie autant de plaiſir que ceux dont il s'agit ici. Je crois fortement, répondit Oyſille, qu'il n'y a point de plaiſir parfait, à moins que la conſcience ne ſoit en repos. Comment ? dit Simontault, l'Italien ſoutient, que plus le péché eſt grand, plus il eſt agréable. Il faut être un diable parfait, repartit Oyſille, pour être capable d'une telle penſée. Briſons là-deſſus, & ſachons à qui Saffredant donnera ſa voix. Il ne reſte à parler que Parlamente, dit-il, mais quand il y en auroit cent autres, je ne laiſſerois pas de

lui donner ma voix, comme étant une perſonne de qui nous devons apprendre. Puiſque je dois finir la journée, dit Parlamente, & que je vous promis hier de vous dire pourquoi le pere de Rolandine fit bâtir le château où il la tint ſi longtems priſonniere, je vais vous tenir parole.







XL. NOUVELLE.

Un ſeigneur fit mourir ſon beau-frere ignorant la parenté.

LE pere de Rolandine avoit pluſieurs ſœurs. Les unes furent mariées richement; les autres ſe firent religieuſes, & une plus belle ſans comparaiſon que toutes les autres, qui demeura chez lui ſans être mariée. Ce frere aima tellement cette ſœur, qu'il n'avoit ni femme ni enfans qu'il lui préférât: auſſi ſe préſenta-t-il pluſieurs bons partis qui la demanderent en mariage; mais de peur de la perdre, & d'être obligé de donner de l'argent, ils furent tous renvoyés, & elle paſſa

une grande partie de ſa vie ſans être mariée, vivant très-honnêtement chez ſon frere. Il y avoit un gentilhomme jeune & bien fait qui avoit été nourri dès ſon enfance dans la maiſon, lequel à meſure qu'il crût en âge crût auſſi tellement en agrémens & en vertus, qu'il gouvernoit entiérement ſon maître. Quand il mandoit quelque choſe à ſa ſœur c'étoit toujours par ſon canal. Comme il le lui envoyoit ſoir & matin, il prit avec elle tant d'autorité & de privauté, qu'à force de ſe pratiquer ils vinrent à s'aimer. Le jeune gentilhomme craignant pour ſa vie s'il offenſoit ſon maître, & la demoiſelle n'étant pas ſans ſcrupules du côté de l'honneur, ils n'eurent de leur amitié que la ſatisfaction de ſe parler, juſques à ce que le frere eut dit & répété ſouvent à l'amant, qu'il voudroit qu'il lui en eût beaucoup coûté, & qu'il fût d'auſſi bonne maiſon que ſa ſœur, n'ayant jamais vu homme qu'il aimât mieux pour beau-frere. Il lui dit la même choſe tant de fois, qu'après avoir examiné la choſe avec ſa maîtreſſe, ils crurent tous deux que s'ils ſe marioient on leur pardonneroit aiſément. L'amour qui fait croire volontiers ce qu'on deſire, leur fit entendre qu'il ne pouvoit jamais leur en arriver du mal. Dans cette eſpérance ils ſe marierent ſans que perſon-

ne en fût rien, qu'un prêtre & quelques femmes. Après avoir goûté pendant quelques années le plaisir que deux belles personnes qui s'aiment avec passion peuvent se donner réciproquement, la fortune jalouse de leur bonheur leur suscita un ennemi, qui observant la demoiselle s'apperçut de sa félicité, ignorant cependant le mariage. Elle alla dire au frere, que le gentilhomme en qui il avoit tant de confiance alloit trop souvent voir sa sœur, & à des heures que des hommes ne devoient pas entrer dans sa chambre. Il avoit tant de confiance en sa sœur & au gentilhomme, qu'il ne le put croire pour la premiere fois. Mais comme il aimoit l'honneur de sa maison, il le fit observer de si près, & mit tant de gens au guet, que les pauvres mariés qui ne pensoient point en mal furent enfin surpris.

Un soir le frere ayant été averti que le gentilhomme étoit avec sa sœur, il y alla tout incontinent, & les trouva couchés ensemble. Le dépit l'empêcha de parler. Il mit brusquement l'épée à la main, & courut après le gentilhomme pour le tuer: mais comme il étoit fort dispos de sa personne, il se sauva tout en chemise, & ne pouvant s'échapper par la porte il sauta

par la fenêtre qui regardoit fur le jardin. La pauvre demoifelle en chemife fe jetta aux genoux de fon frere, & lui dit: Sauvez, monfieur, la vie à mon mari, car je l'ai époufé; & s'il vous a offenfé j'en dois feule porter la peine, parce qu'il n'a rien fait qu'à ma follicitation. Quand il feroit votre mari mille fois, répondit le frere outré de colere, je le châtierai comme un domeftique qui m'a trompé. En difant cela il fe mit à la fenêtre, & cria tout haut qu'on le tuât; ce qui fut incontinent exécuté à fes yeux, & aux yeux de fa fœur. La pauvre femme voyant un fi trifte fpectacle que les prieres & les fupplications n'avoient pas été capables de prévenir, parla à fon frere comme une femme hors du fens. Je n'ai ni pere ni mere, mon frere, & je fuis en âge de me marier à ma volonté. J'ai choifi un homme dont vous m'avez dit plufieurs fois, que vous voudriez que je l'euffe époufé. Je l'ai fait, & felon la loi je l'ai pu faire fans vous; cependant vous faites mourir l'homme du monde que vous avez le plus aimé. Puifque mes prieres n'ont pu le garantir de la mort, je vous conjure par toute l'amitié que vous avez jamais eue pour moi, de me faire compagne de fa mort, comme je l'ai été de fa fortune. Par-là vous affouvirez votre cruelle & injufte colere, & mettrez en repos le

corps & l'ame d'une femme qui ne veut & ne peut vivre ſans ſon mari. Quoique le frere fût dans une émotion à perdre la raiſon, il eut tant de pitié de ſa ſœur, que ſans lui dire ni oui, ni non, il la laiſſa & ſe retira. Après avoir bien examiné ce qu'il avoit fait, & appris qu'il avoit épouſé ſa ſœur, il eut bien voulu ne l'avoir pas fait. Cependant ayant peur que ſa ſœur pour ſe venger n'en demandât juſtice, il fit bâtir un château au milieu d'une forêt, où il la confina, avec défenſes que perſonne ne lui parlât.

Quelque tems après pour ſatisfaire à ſa conſcience, il eſſaya de la gagner, & lui fit parler de mariage ; mais elle lui manda, qu'il lui avoit donné un ſi mauvais dîné, qu'elle ne vouloit plus ſouper de même viande, & qu'elle eſpéroit de vivre de maniere, qu'il n'auroit jamais le plaiſir de lui tuer un ſecond mari : & qu'après avoir fait un ſi vilain tour à l'homme du monde qu'il aimoit le plus, elle ne pouvoit pas s'imaginer qu'il pardonnât à un autre. Elle ajouta, que malgré ſa foibleſſe & ſon impuiſſance, elle eſpéroit néanmoins que celui qui étoit juſte juge, & qui ne laiſſoit point le mal impuni, lui feroit la grace de l'en venger, & de finir le reſte de ſes jours dans ſon hermitage à méditer l'amour & la cha-

rité de ſon Dieu : ce qu'elle fit auſſi. Elle y vécut avec tant de patience & d'auſtérité qu'après ſa mort chacun y couroit comme à une ſainte. Dès qu'elle fut morte, la maiſon de ſon frere commença de tomber dans une telle décadence, que de ſix fils qu'il avoit, il ne lui en demeura pas un ſeul. Ils moururent tous miſérablement. Et enfin Rolandine ſa fille demeura ſeule héritiere de tout, comme on vous l'a dit dans l'autre conte, & ſuccéda à la priſon de ſa tante.

Je ſouhaite, meſdames, que vous profitiez de cet exemple, qu'aucune de vous n'ait envie de ſe marier pour ſon plaiſir, ſans le conſentement de ceux à qui l'on doit obéiſſance. Le mariage eſt une choſe de ſi longue durée, qu'on ne ſauroit s'y engager avec trop de conſeil. Quelque bien qu'on conſulte, on ne peut néanmoins ſi bien faire, qu'il ne s'y trouve pour le moins autant de peine que de plaiſir. Quand il n'y auroit ni Dieu ni loix, dit Oyſille, pour apprendre aux folles à devenir ſages, cet exemple ſuffit pour les obliger à avoir plus de reſpect pour leurs parens, que de ſe marier ſans leur avis. Cependant, madame, dit Nomerfide, quand on a un bon jour dans l'année on n'eſt pas tout-à-fait malheureuſe. Elle eut le plaiſir de voir & d'en-

tretenir long-tems celui qu'elle aimoit plus qu'elle-même. D'ailleurs elle en jouit par mariage ſans ſcrupule de conſcience. Je trouve ce contentement ſi grand qu'il la dédommagea bien ce me ſemble, du chagrin qu'elle eut dans la ſuite. Vous voulez donc dire, dit Saffredant, que les femmes ont plus de plaiſir de coucher avec un mari, que de déplaiſir de le voir tuer devant leurs yeux. Rien moins que cela, répondit Nomerfide, car ſi je le diſois je parlerois contre l'expérience que j'ai des femmes : mais je veux dire qu'un plaiſir non accoutumé, comme d'épouſer l'homme du monde que l'on aime le plus, doit être plus grand que le déplaiſir de le perdre par la mort, qui eſt une choſe ordinaire. Cela peut être vrai, dit Guebron, de la mort naturelle : mais celle dont il s'agit étoit trop cruelle. Je trouve bien étrange que ce ſeigneur qui n'étoit ni ſon pere ni ſon mari, mais ſeulement ſon frere, ait oſé faire une pareille cruauté, attendu même que ſa ſœur avoit l'âge où les loix permettent aux filles de ſe marier comme bon leur ſemble. Pour moi je ne trouve rien là d'étrange, dit Hircan. Il ne tua point ſa ſœur qu'il aimoit ſi tendrement, & ſur laquelle il n'avoit aucune juriſdiction ; mais il s'en prit au

jeune gentilhomme qu'il avoit nourri comme ſon fils, & aimé comme ſon frere. Il l'avoit avancé & enrichi à ſon ſervice, & puis par reconnoiſſance le jeune homme ſe maria avec ſa ſœur; ce qu'il ne devoit point faire. Auſſi, repartit Nomerfide, ce n'eſt pas un plaiſir commun & ordinaire, qu'une femme de ſi grande maiſon épouſe un gentilhomme domeſtique : ainſi ſi la mort eſt ſurprenante, le plaiſir auſſi eſt nouveau, & d'autant plus grand, qu'il eſt contre l'opinion de tous les ſages, & a pour fondement la ſatisfaction d'un cœur plein d'amour, & un repos de l'ame où Dieu n'eſt point offenſé. Quant à la mort que vous appellez cruelle, il me ſemble que la mort étant néceſſaire, la plus courte eſt la meilleure: car ne ſait-on pas que la mort eſt un paſſage qu'on ne peut s'empêcher de franchir ? Je regarde comme heureux ceux qui ne languiſſent pas long-tems dans les fauxbourgs de la mort, & qui d'un bonheur, qui eſt le ſeul qu'on puiſſe nommer bonheur, volent tout d'un coup à une félicité éternelle. Qu'appellez-vous les fauxbourgs de la mort? dit Simontault. Les chagrins, les afflictions, les longues maladies, repliqua Nomerfide. Ceux qui ont à ſoutenir des douleurs ſi extrêmes ou de

corps ou d'eſprit, qu'ils viennent à mépriſer la mort & à ſe plaindre qu'elle vient trop tard, ſont dans les fauxbourgs de la mort, & ils vous diront comment ſe nomment les auberges où ils ont plus ſoupiré que repoſé. La dame dont il s'agit ne pouvoit s'empêcher de perdre ſon mari par la mort; mais la colere de ſon frere lui a épagné le déplaiſir de voir long-tems ce méme mari malade ou chagrin, & elle pouvoit ſe dire heureuſe en convertiſſant au ſervice de Dieu la ſatisfaction & la joie qu'elle avoit avec ſon époux. Ne comptez-vous pour rien, dit Longarine, la honte qu'elle en eut & l'ennui de ſa priſon? Je ſuis perſuadée, répondit Nomerfide, que quand on aime bien, & d'un amour fondé ſur le commandement de ſon Dieu, on ne fait cas de la honte, qu'autant qu'elle diminue l'amour; car la gloire de bien aimer ne connoît point la honte. Quant à ſa priſon, comme ſon cœur étoit tout à Dieu & à ſon mari, je crois qu'elle ne ſentoit guere la perte de ſa liberté, & qu'elle regardoit au contraire ſa ſervitude comme une très-grande liberté; car quand on ne peut voir ce qu'on ai-

me, le plus grand bien qu'on puiſſe avoir eſt d'y penſer inceſſament. La priſon n'eſt jamais étroite quand l'imagination peut s'y promener à l'aiſe. Il n'y a rien de plus vrai, repartit Simontault, que ce que dit Nomerfide: mais le furieux qui fit cette cruelle ſéparation devoit ſe croire bien malheureux, d'offenſer, comme il faiſoit, Dieu, l'amour & l'honneur. Je m'étonne, dit Guebron, que les femmes aiment ſi diverſement, & je vois bien que celles qui ont le plus d'amour, ont le plus de vertu; mais celles qui ont le moins de vertu, font les vertueuſes en diſſimulant. Il eſt vrai, dit Parlamente, qu'un cœur vertueux, par rapport à Dieu & par rapport aux hommes, aime avec plus de paſſion qu'un cœur vicieux, parce que le premier ne craint point qu'on voye le fond de ſes intentions. J'ai toujours entendu dire, reprit Simontault, que les hommes ne ſont point blâmables de chercher les femmes; car Dieu a mis au cœur de l'homme l'amour & la hardieſſe pour demander, & a donné à celui de la femme la crainte & la chaſteté pour refuſer. Si l'homme a été puni pour s'être ſervi du pou-

voir qui lui avoit été donné, on lui a fait injuſtice. Mais n'eſt-ce pas une bizarrerie extrême, dit Longarine, d'avoir ſi long-tems loué ce jeune homme à ſa ſœur ? Il me ſemble que ce ſeroit une grande folie, pour ne pas dire cruauté, à un homme qui garde une fontaine, de louver la beauté de ſon eau à une perſonne qui languiroit de ſoif en la regardant, & de la tuer enſuite quand elle en voudroit boire. Le feu de l'éloge qu'il fit du jeune homme, repartit Parlamente, alluma ſans contredit le feu de l'amour dans le cœur de la belle; & il eut tort d'éteindre à coups d'épée un feu qu'il avoit lui-même allumé par la douceur de ſes paroles. Je ſuis ſurpris, dit Saffredant, qu'on trouve mauvais qu'un ſimple gentilhomme, par ſes ſeuls ſervices, & non par aucunes ſuppoſitions, vienne à épouſer une femme d'une ſi illuſtre maiſon, puiſque les philoſophes ſoutiennent que le moindre des hommes vaut mieux que la plus vertueuſe des femmes. C'eſt parce, dit Dagoucin, que pour entretenir la tranquillité publique, on ne regarde que le degré des maiſons, l'âge des perſonnes, &

les loix, comptant pour rien l'amour & la vertù des hommes pour ne pas confondre la monarchie. De-là vient que dans les mariages qui se font entre égaux, & suivant le jugement des hommes & des parens, les personnes sont souvent si différentes pour le cœur, pour le tempérament, & pour la condition, qu'au lieu d'entrer dans un engagement qui mene au salut, ils se jettent dans les fauxbourgs de l'enfer. On a en vu aussi, repliqua Guebron, qui se sont mariés par amour avec des cœurs, des conditions, & des temperamens semblables, sans s'embarrasser de la différence des maisons, & qui n'ont pas laissé de s'en repentir. En effet une grande amitié indiscrete se change souvent en jalousie & en fureur. Il me semble, dit Parlamente, que ni l'un ni l'autre n'est louable, & que les personnes qui se soumettent à la volonté de Dieu, ne regardent ni à la gloire, ni à l'avarice, ni à la volupté. Ceux-là seulement sont louables, qui par un amour vertueux, soutenu du consentement de leurs parens, desirent de vivre dans l'état du mariage, comme Dieu & la nature l'ordonnent. Quoi qu'il n'y ait point de condition

condition qui n'ait ſes peines, j'ai vu cependant ces derniers fournir leur carriere ſans ſe repentir de s'y être engagés. Cette compagnie n'eſt pas ſi malheureuſe, qu'il n'y ait des mariés de ce caractere. Hircan, Guebron, Simontault & Saffredant, jurerent tous alors qu'ils s'étoient mariés dans les mêmes intentions, & qu'auſſi ils ne s'en étoient jamais repentis. Que cela fût, ou non, celles qui y avoient intérêt furent néanmoins ſi contentes de cette proteſtation, que ne pouvant à leur avis rien entendre de meilleur, elles ſe leverent pour en aller rendre graces à Dieu, & trouverent que les religieux étoient prêts à dire vêpres. La dévotion finie, on ſoupa, mais ce ne fut pas ſans parler encore du mariage, chacun raconta les aventures qu'il avoit eu pendant qu'il faiſoit l'amour. Mais comme ils s'interrompoient les uns les autres, on n'a pu retenir les contes tout du long, qui ne ſeroient pas moins agréables que ceux qu'on avoit dit dans le pré. Cette converſation fut ſi bien de leur goût, que l'heure d'aller ſe coucher fut plutôt venue qu'ils ne s'en furent apperçus. Madame Oyſille ſentant donc qu'il étoit tems de ſe

retirer, donna occaſion à la compagnie d'en faire autant. Chacun prit part à la joye, & les mariés qui ne dormirent pas employerent une partie de la nuit à parler de leur amitié paſſée, & ſe donnerent des témoignages de la préſente. Ainſi la nuit ſe paſſa agréablement.



CINQUIEME JOURNÉE.

LE jour ne fut pas plutôt venu, que madame Oyſille leur prépara un déjeûné de ſi bon goût, qu'il fortifia également le corps & l'eſprit. Auſſi la compagnie y fut-elle ſi attentive, qu'il ſembloit qu'elle n'eût jamais entendu ſermon dont elle eût plus profité. Le ſecond coup de la meſſe étant ſonné ils s'en allerent méditer les bonnes choſes qu'ils avoient entendues. Après la meſſe on fit une petite promenade en attendant le dîné, ſe promettant que la journée ſeroit auſſi belle que la précédente. Saffredant leur dit alors, qu'il trouvoit tant de plaiſir à la bonne chere qu'ils faiſoient & à la récréation qu'ils ſe donnoient, qu'il voudroit qu'on fût encore un mois à faire le pont: mais comme l'abbé ne trouvoit pas ſon compte à vivre avec tant d'honnètes gens, qui étoient cauſe que les pélérins ordinaires ne venoient pas viſiter les ſaints lieux ſi familiérement, y faiſoit travailler en toute diligence. Quand ils ſe

furent reposés quelque tems, après le dîné, ils retournerent à leur passe-tems accoutumé, & chacun ayant pris son siege, on demanda à Parlamente à qui elle donnoit sa voix, il me semble, dit-elle, que Saffredant commenceroit bien cette journée, car son visage ne me paroît pas propre à nous faire pleurer. Vous serez donc bien cruelles, mesdames, répondit Saffredant, si vous n'avez pitié d'un cordelier, dont je vais vous conter l'histoire. Comme on en a déja fait d'autres sur le même sujet, vous direz peut-être que ce sont des choses arrivées à des dames, & que la facilité de l'exécution a fait sans crainte tenter l'entreprise : mais ce n'est point cela, & pour vous en convaincre vous connoîtrez par cet exemple que les cordeliers sont si aveugles dans leur convoitise, qu'ils n'ont ni crainte ni prudence.



J. Freudenberg inv. J.e Le Roy Sculp.



XLI. NOUVELLE.

Etrange & nouvelle pénitence donnée par un cordelier confeſſeur à une jeune demoiſelle.

L'ANNÉE que Marguerite d'Autriche vint à Cambrai de la part de l'empereur ſon neveu, pour négotier la paix entre le roi très-chrétien, qui envoya de ſa part Louiſe de Savoye ſa mere, il y avoit à la ſuite de Marguerite d'Autriche la comteſſe d'Aiguemont, qui paſſa dans cette aſſemblée pour la plus belle des Flamandes. Au retour la comteſſe d'Aiguemont s'en retourna chez elle. Le

tems des Avents étant venu, elle envoya demander à un couvent de cordeliers un prédicateur homme de bien, bon pour prêcher & pour confeſſer la comteſſe & ſa compagnie. Le gardien qui recevoit beaucoup de bien de la maiſon d'Aiguemont & de celle de Piennes dont étoit la comteſſe, envoya le meilleur prédicateur de la ſociété, & celui qui paſſoit pour le plus honnête homme. Il fit fort bien ſon devoir à prêcher l'Avent, & la comteſſe en fut tout-à-fait contente.

La nuit de la Noël que la comteſſe vouloit recevoir ſon Créateur, elle fit venir ſon confeſſeur; & après s'être bien confeſſée dans une chapelle bien cloſe, afin que la confeſſion fût plus ſecrette, elle laiſſa la place à ſa dame d'honneur, qui ne ſe fut pas plutôt confeſſée, qu'elle y envoya ſa fille. Après que la jeune pénitente eût dit tout ce qu'elle ſavoit, le bon confeſſeur pénétrant quelque choſe de ſon ſecret, eut envie de lui donner une pénitence extraordinaire, & eut la hardieſſe de lui dire : vos péchés ſont ſi grands, ma fille, que pour y ſatisfaire je vous

ordonne pour pénitence, de porter ma corde ſur votre chair nue. La demoiſelle qui ne vouloit pas lui déſobéir, répondit: donnez-la moi, mon pere, & je ne manquerai pas de la porter. Non, ma fille, repliqua le pere, il ne ſeroit pas bon que vous l'attachaſſiez. Il faut qu'elle ſoit attachée premiérement par les mêmes mains dont vous devez recevoir l'abſolution, & vous ſerez enſuite abſoute de tous vos péchés. La demoiſelle ſe mit à pleurer, & répondit qu'elle n'en feroit rien. Comment, dit le confeſſeur, êtes-vous une hérétique pour refuſer les pénitences que Dieu & notre mere ſainte égliſe ont ordonnées? Je fais, repliqua la demoiſelle, de la confeſſion l'uſage que l'égliſe a commandé. Je veux bien recevoir l'abſolution, & faire la pénitence; mais je ne veux point que vous y mettiez les mains; car en ce cas je refuſe abſolument votre pénitence. Cela étant, dit le confeſſeur, je ne puis pas vous donner l'abſolution. La demoiſelle ſe retira avec un grand trouble de conſcience; car elle étoit ſi jeune, qu'elle avoit peur d'avoir manqué par le refus qu'elle avoit fait au révérend pere. Après

que la meſſe fut dite, & que la comteſſe d'Aiguemont eut communié, ſa dame d'honneur voulant en faire autant, demanda à ſa fille ſi elle étoit prête. La fille répondit en pleurant qu'elle ne s'étoit point confeſſée. Qu'avez-vous donc fait ſi long-tems avec le prédicateur, lui dit ſa mere? Rien, repliqua la fille, car comme je n'ai pas voulu faire la pénitence qu'il m'a donnée, il m'a refuſé auſſi l'abſolution. La mere la queſtionna ſi ſagement, qu'elle ſût la pénitence extraordinaire que le moine vouloit donner à ſa fille. Elle la fit confeſſer à un autre, & communierent enſuite toutes deux.

La comteſſe ne fut pas plutôt de retour de l'égliſe, que ſa dame d'honneur lui fit des plaintes du prédicateur, & la ſurprit beaucoup, parce qu'elle avoit fort bonne opinion de lui. Toute ſa colere cependant ne l'empêcha pas de rire de la ſingularité de la pénitence: mais le rire ne l'empêcha pas non plus de châtier le bon pere. On le roſſa à la cuiſine en moine de bonne maiſon, & à force de coups on lui fit avouer la vérité: après

quoi il fut renvoyé pieds & poings liés à ſon gardien, qu'on pria de commettre une autre fois de plus honnêtes gens pour prêcher la parole de Dieu.

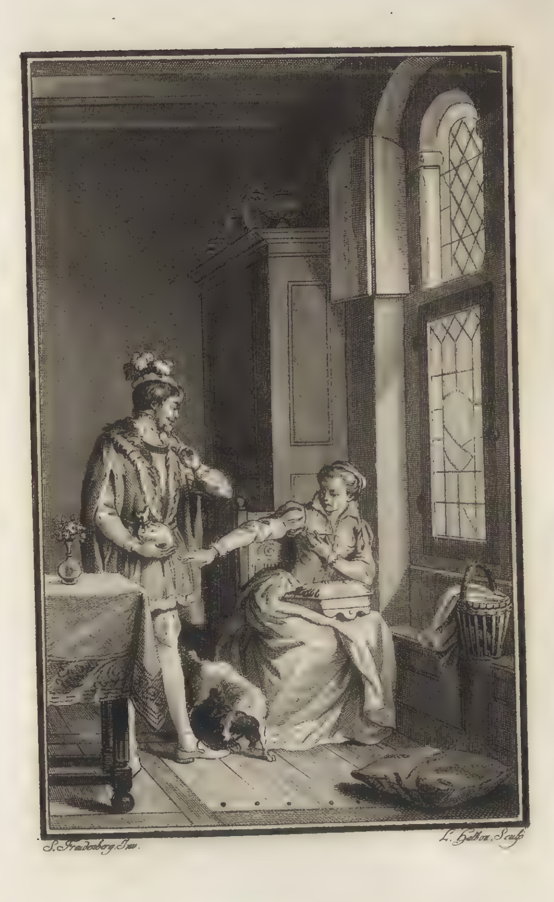
Si les moines n'ont point fait difficulté de déclarer leur méchanceté dans une maiſon ſi illuſtre, que ne ſont-ils point capables de faire dans les lieux où ils vont d'ordinaire faire la quête, & où ils ont les occaſions ſi belles, que c'eſt un miracle s'ils en ſortent ſans ſcandale ? Cela m'oblige de vous prier, meſdames, de changer votre mépris en compaſſion, & de conſidérer que celui qui peut aveugler les cordeliers n'épargne pas les dames quand il les trouve en beau début. Sans contredit, dit Oyſille, voilà un méchant cordelier. Un religieux, un prêtre, un prédicateur, faire un jour de Noël une telle infamie, & la faire dans la maiſon de Dieu, & ſous le ſacré voile de la confeſſion, c'eſt porter l'impiété & la ſcéleraterie au comble. Comment, dit Hircan ? Croyez-vous que les cordeliers ne ſoient pas hommes comme les autres, & pour le moins auſſi excuſables, & ſur-tout celui dont il s'agit, qui ſe

voyoit ſeul de nuit avec une belle fille? S'il eût bien penſé, dit Parlamente, à la naiſſance de Jeſus-Chriſt, que ce jour-là repréſente, il n'eût jamais eu une ſi mauvaiſe intention. Oui, mais vous ne dites pas, interrompit Saffredant, qu'il vouloit aller à l'incarnation, avant que de venir à la naiſſance. Cependant c'étoit un homme plein de mauvaiſe volonté, de faire une ſi criminelle entrepriſe, & d'en avoir ſi peu de ſujet. Il me ſemble, repartit Oyſille, que la comteſſe le fit punir de maniere, que ce pouvoit être un exemple pour les autres du même caractere. Je ne ſais, dit alors Nomerfide, ſi elle fit bien de ſcandaliſer ainſi ſon prochain, & ſi elle n'auroit pas mieux fait de lui repréſenter ſa faute en particulier & doucement, que de la divulguer de cette maniere. Je crois, dit Guebron, qu'elle auroit bien fait: car il nous eſt commandé de reprendre le prochain tête à tête, avant que de le dire non-ſeulement à l'égliſe, mais même à perſonne. Quand un homme n'a plus rien à ménager du côté de l'honneur, il eſt bien difficile qu'il ſe réforme: & la raiſon eſt que la honte retire autant de gens

du péché, que la conſcience. Je crois, répondit Parlamente, que chacun doit pratiquer le conſeil de l'évangile, & il eſt bien ſcandaleux que ceux qui le prêchent faſſent le contraire; ainſi il ne faut point avoir peur de ſcandaliſer ceux qui ſcandaliſent les autres. Il me ſemble au contraire qu'il y a du mérite à les faire connoître tels qu'ils ſont, afin que nous ſoyons en garde contre leurs ſéductions à l'égard du beau ſexe qui n'eſt pas toujours prudent & précautionné. Mais à qui Hircan donnera-t-il ſa voix? Puiſque vous me le demandez ce ſera à vous-même, dit Hircan, à qui nul homme ſenſé ne la doit refuſer. Puiſque vous me la donnez, dit Parlamente, je vais vous conter une hiſtoire dont je puis ſervir de témoin. J'ai toujours entendu dire, que plus eſt foible le ſujet où réſide la vertu, plus elle eſt violemment attaquée par un puiſſant & rédoutable contraire, c'eſt alors qu'elle eſt plus louable, & qu'elle paroît mieux telle qu'elle eſt. En effet ſi le fort ſe défend du fort, ce n'eſt pas une merveille; mais ſi le foible bat le fort, il en doit être loué de tout le monde. De nommer les perſon-

nes, ce feroit, ce me femble, faire tort à la vérité, après l'avoir vue cachée fous un fi miférable habit, que perfonne n'en faifoit cas; mais rien n'empêche de nommer celle par le moyen de laquelle fe font faites les grandes actions dont je vais vous entretenir.





S. Freudenberg Inv.　　L. Halbou Sculp.



XLII. NOUVELLE.

La chaſte perſévérance d'une jeune fille qui réſiſta aux opiniâtres pourſuites d'un des plus grands ſeigneurs de France. Agréable dénouement pour la demoiſelle.

DANS une des meilleures villes de la Touraine demeuroit un ſeigneur de grande & illuſtre maiſon, qui dès ſa jeuneſſe avoit été élevé en province. Tout ce que je puis vous dire des perfections & des grandes vertus de ce jeune prince, eſt, qu'il ne trouva jamais ſon pareil. A l'âge de quinze ans il prenoit plus de plaiſir à courre & à chaſſer, qu'à regarder les dames. Etant un jour

dans une église il jetta les yeux fur une jeune fille, qui durant son enfance avoit été nourrie au château où il demeuroit. Après la mort de sa mere son pere se retira, & s'en alla demeurer en Poitou avec son frere. Cette fille qui se nommoit Françoise, avoit une sœur bâtarde que son pere aimoit fort, & qu'il maria à un sommelier de ce jeune prince, qui lui fit porter aussi grand état que personne de sa famille. Le pere mourut, & laissa pour la part de Françoise tout ce qu'il avoit auprès de cette bonne ville. Après sa mort elle se retira dans son bien. Comme elle étoit à marier, & qu'elle n'avoit que seize ans, elle ne voulut point tenir maison, & se mit en pension chez sa sœur. Le jeune prince voyant cette fille assez belle pour une claire brune, & d'une grace au-delà d'une fille de son rang, car elle avoit plus l'air d'une fille de qualité ou d'une princesse que d'une bourgeoise, fut long-tems à la considérer. Comme il n'avoit jamais aimé, il sentit dans son cœur un plaisir qui ne lui étoit pas ordinaire. De retour dans sa chambre, il s'informa de celle qu'il avoit vue à l'église, & se ressouvint qu'autrefois étant toute jeune elle avoit souvent joué au château avec sa sœur, à laquelle il la fit reconnoître. Sa sœur l'envoya querir, lui fit fort bon accueil, & la pria de la venir voir souvent. Elle y alloit

quand il y avoit nôce ou assemblée. Le jeune prince la voyoit volontiers, & si volontiers qu'il songea à l'aimer. Comme il savoit qu'elle étoit de basse naissance, il crût qu'il auroit aisément ce qu'il demandoit. N'ayant pas occasion de lui parler, il lui envoya un gentilhomme de sa chambre, avec ordre de l'informer de ses intentions, & de conclure avec elle. Elle qui étoit sage & pieuse, répondit, qu'elle ne croyoit pas que son maître qui étoit si bien fait, s'amusât à regarder une fille aussi mal faite qu'elle, d'autant moins qu'au château il y en avoit de si belles, qu'il n'en falloit point chercher d'autres en ville, & qu'elle ne doutoit point qu'il ne lui dit cela d'office, & sans ordre de son maître. Comme la difficulté rend le desir plus violent, le prince sur cette réponse poussa son dessein avec plus de chaleur que jamais, & lui écrivit, la priant d'ajouter foi à tout ce que le gentilhomme lui diroit de sa part. Elle qui savoit fort bien lire & écrire, lût sa lettre tout du long. Quelques prieres que le gentilhomme lui fît elle ne voulut jamais y répondre, disant qu'une personne d'aussi petite naissance ne devoit pas se donner la liberté d'écrire à un si grand prince, mais qu'elle le supplioit de ne la croire pas assez sotte, pour s'imaginer qu'il l'estimât assez pour l'aimer autant qu'il disoit.

Qu'au reste il se trompoit s'il s'imaginoit que parce qu'elle étoit d'une naissance obscure, il feroit d'elle tout ce qu'il voudroit; & que pour lui faire voir le contraire elle se croyoit obligée de lui déclarer, que toute bourgeoise qu'elle étoit, il n'y avoit point de princesse qui eût le cœur mieux placé qu'elle, qu'il n'y avoit point de trésors au monde qu'elle estimât comme l'honneur & la conscience, & lui demandant pour toute grace de ne la point empêcher de garder ce trésor toute sa vie, & de compter qu'elle ne changeroit jamais de sentiment, dût lui en couter la vie. Le jeune prince ne trouva pas cette réponse à son gré, cependant il l'en aimoit encore davantage, & ne manquoit pas de faire mettre son siege où elle alloit à la messe, & où durant tout le service il n'avoit des yeux que pour regarder cette image. Mais quand la belle l'apperçût, elle changea de lieu, & alla à une autre chapelle, non qu'elle fût fâchée de le voir, car elle n'eût pas été créature raisonnable si elle n'avoit pris plaisir à le regarder; mais elle craignoit d'en être vue, ne s'estimant pas assez pour mériter d'être aimée en vue du mariage, & s'estimant trop pour pouvoir s'accommoder d'un amour déshonnête. Quand elle vit qu'en quelque endroit de l'église qu'elle pût se mettre, le prince faisoit dire la messe tout auprès, elle n'alla plus à

à cette église, mais à la plus éloignée qu'elle pouvoit trouver. D'ailleurs la sœur du prince l'envoyoit querir souvent, mais elle s'excusoit sur quelque indisposition.

Le prince voyant qu'il ne pouvoit lui parler, eut recours à son sommelier, & lui promit de grands biens s'il le servoit dans cette affaire. Le sommelier, tant pour plaire à son maître que pour le profit qu'il en espéroit, promit de le faire volontiers. Il contoit tous les jours au prince tout ce qu'elle disoit & faisoit, & l'assuroit entr'autres choses qu'elle évitoit tant qu'elle pouvoit les occasions de le voir. Le violent desir qu'il avoit de l'entretenir à son aise lui fit chercher un autre expédient. Comme il commençoit déja d'être fort bon homme de cheval, il s'avisa d'aller monter ses grands chevaux dans une grande place de la ville, tout devant la maison du sommelier où Françoise demeuroit. Après avoir fait un jour bien des courses & des sauts qu'elle pouvoit voir de sa chambre, il se laissa tomber de cheval dans un grand bourbier. Quoi qu'il ne se fît aucun mal, il ne laissoit pas de se plaindre beaucoup, & de demander s'il n'y avoit point de maison où il pût aller changer d'habit. Chacun lui offrit la sienne; mais quelqu'un ayant dit que celle du sommelier

étoit la plus proche & la plus honnête, elle fut choisie préférablement à toutes les autres. On lui donna une chambre bien meublée; & comme tous ses habits étoient boueux, il quitta tout jusqu'à la chemise, & se mit au lit. Chacun s'étant retiré pour aller chercher d'autre habits au prince à la réserve de son gentilhomme, il fit appeller son hôte & son hôtesse, & leur demanda où étoit Françoise. Il y eut bien de la peine à la trouver, car aussi-tôt qu'elle avoit vu entrer le prince, elle s'étoit cachée dans le lieu le plus reculé de la maison. Sa sœur la trouva enfin, & la pria de ne faire point difficulté de venir parler à un prince si honnête & si vertueux. Comment, ma sœur, dit Françoise, vous que je regarde comme ma mere, voudriez-vous me conseiller d'aller parler à un prince, duquel comme vous savez je ne puis ignorer les intentions? Mais sa sœur lui représenta tant de choses, & lui promit tant de ne la pas laisser seule, qu'elle la suivit avec un visage si pâle & si défait, qu'elle étoit plus propre à faire pitié qu'à donner de l'amour. Quand le jeune prince la vit à son lit, il la prit par la main qu'il trouva froide & tremblante. Me croyez-vous, Françoise, lui dit-il, un homme si dangereux &

ſi cruel, que je mange les femmes en les regardant? Pourquoi craignez-vous ſi fort un homme qui ne cherche que votre honneur & votre avantage? Vous ſavez que j'ai cherché par tout inutilement les occaſions de vous voir & de vous parler. Pour me faire plus de chagrin vous avez fui les lieux où j'avois accoutumé de vous voir à la meſſe, & par-là vous m'avez privé de la ſatisfaction des yeux & de la langue: mais tout cela ne vous a de rien ſervi. J'ai fait ce que vous avez vu pour venir ici. J'ai couru riſque de me rompre le cou en me laiſſant tomber pour avoir le plaiſir de vous parler à mon aiſe. Je vous prie donc, Françoiſe, puis qu'il m'en coûte tant, que ma peine ne ſoit pas inutile, & qu'ayant pour vous tant d'amour, je puiſſe vous obliger d'en avoir un peu pour moi. Aprés avoir long-tems attendu ſa réponſe, & voyant qu'elle avoit les larmes aux yeux, & n'oſoit hauſſer la vue, il la tira à lui ſi près, qu'il penſa la baiſer. Non, monſieur, lui dit-elle alors, non, ce que vous demandez ne ſe peut pas. Quoi que je ne ſois qu'un ver de terre au prix de vous, l'honneur m'eſt ſi cher, que j'aimerois mieux mourir que d'y donner la moindre atteinte quelque plaiſir

qu'il pût m'en revenir ; & la crainte que j'ai que ceux qui vous ont vu venir ici, ne faſſent un mauvais jugement de moi, me cauſe la peur & le tremblement que j'ai. Puiſque vous voulez me faire l'honneur de me parler, vous me pardonnerez auſſi la liberté que je prens de vous répondre comme l'honneur m'ordonne de faire. Je ne ſuis, monſeigneur, ni aſſez ſotte, ni aſſez aveugle pour ne voir & ne connoître pas les agrémens que Dieu a mis en vous, & pour ne pas croire que celle qui poſſédera le cœur & le corps d'un tel prince ſera la femme du monde la plus heureuſe. Mais de quoi me ſert cela ? ce bonheur n'eſt point pour moi, ni pour une femme de mon râng ; & je ſerois une folle achevée ſi j'en avois ſeulement le deſir. Pour quelle raiſon puis-je croire que vous vous adreſſez à moi, ſi ce n'eſt parce que les dames de votre maiſon que vous aimez, & qui ont tant de grace & de beauté, ſont ſi vertueuſes que vous n'oſez leur demander ce que la baſſeſſe de ma condition vous fait aiſément eſpérer de moi. Je ſuis aſſurée que quand vous auriez de moi ce que vous ſouhaitez, ce vous ſeroit un endroit pour entretenir aux dépens de ma foibleſſe votre maîtreſſe, à

qui vous feriez valoir vos conquêtes durant deux bonnes heures. Mais je vous prie de croire, monſeigneur, que je ne ſuis pas d'humeur de vous donner ce plaiſir. J'ai été nourrie dans une maiſon où j'ai appris ce que c'eſt que d'aimer. Mon pere & ma mere ont été de vos bons ſerviteurs. Puis donc qu'il n'a pas plû à Dieu de me faire naître princeſſe pour vous épouſer, ni d'une condition aſſez relevée pour pouvoir être votre amie, je vous ſupplie de ne point ſonger à me mettre du rang des malheureuſes, puiſqu'il n'y a perſonne qui vous eſtime plus que moi, ni qui ſouhaite avec plus de paſſion que vous ſoyez l'un des plus heureux princes de la chrétienté. Si pour vous divertir vous voulez des femmes de mon état, vous en trouverez aſſez en ville de plus belles que moi ſans comparaiſon, & qui vous épargneront la peine de les tant prier. Attachez-vous donc, s'il vous plaît, à celles à qui vous ferez plaiſir d'acheter leur honneur, & ne fatiguez plus une pauvre fille qui vous aime plus qu'elle-même. Si Dieu demandoit aujourd'hui votre vie ou la mienne, je m'eſtimerois heureuſe d'offrir la mienne pour ſauver la vôtre. Si je fuis votre perſonne ce n'eſt pas faute d'amour, mais plutôt

parce que j'aime trop votre conſcience & la mienne, & que mon honneur m'eſt plus précieux que ma propre vie. Je vous demande s'il vous plait, monſeigneur, la continuation de l'honneur de votre bienveillance, & je prierai Dieu toute ma vie pour votre ſanté & proſpérité. Il eſt vrai que l'honneur que vous me faites, me donnera meilleure opinion de moi-même parmi les gens de ma ſorte; car après vous avoir vu, qui eſt l'homme de ma condition que je daignaſſe regarder? Ainſi mon cœur en liberté ne ſera dans aucune obligation ſinon dans celle où je veux toujours être, de prier Dieu pour vous; qui eſt tout ce que je puis faire pour vous en ma vie.

Quoi que cette réponſe ne fût pas ſelon le deſir du prince, il ne pût s'empêcher néanmoins de l'eſtimer autant qu'elle valoit. Il fit tout ce qu'il pût pour lui faire croire qu'il n'aimeroit jamais qu'elle; mais elle étoit ſi ſage, qu'il ne pût jamais faire entrer dans ſon eſprit une choſe ſi peu raiſonnable. Quoiqu'on dît ſouvent au prince durant cette converſation, qu'on lui avoit apporté d'autres habits, il étoit ſi aiſe & ſi content, qu'il fit dire qu'il dormoit. Mais enfin l'heure de

ſouper étant venue, & n'oſant manquer de s'y trouver par reſpect pour ſa mere, il ſe retira prévenu plus que jamais de l'honnêteté de cette fille. Il en parloit ſouvent au gentilhomme qui couchoit dans ſa chambre ; cet homme s'imaginant que l'argent feroit plus que l'amour, lui conſeilla de faire offrir à la belle une ſomme conſidérable en récompenſe de la faveur qu'il lui demandoit. Comme la mere du jeune prince étoit ſa tréſoriere, & qu'il n'avoit que peu d'argent pour ſes menus plaiſirs, il emprunta, & fit de ſon fonds & de la bourſe de ſes amis une ſomme de cinq cents écus, qu'il envoya à Françoiſe par ſon gentilhomme, avec ordre de la prier de traiter ſon maître avec plus d'humanité. Mais quand elle vit le préſent elle dit au gentilhomme : dites à monſieur, je vous prie, que mon cœur eſt ſi noble & ſi généreux, que ſi j'étois d'humeur de faire ce qu'il deſire de moi, la bonne mine & les agrémens qui ſont en lui m'auroient déja vaincue ; mais tout cela n'étant pas capable de me faire faire la moindre démarche au préjudice de l'honneur, tout l'argent du monde ne ſauroit rien faire. Vous lui reporterez le ſien, s'il vous plait ; car j'aime mieux une honnête pauvreté, que tous les

biens qu'on pourroit me donner. Cette rudeſſe fit croire au gentilhomme qu'un peu de violence en viendroit à bout, & s'aviſa de la menacer de l'autorité & de la puiſſance de ſon maître. Faites peur du prince, lui dit-elle en riant, à celles qui ne le connoiſſent pas. Pour moi je ſais qu'il eſt ſi ſage & ſi vertueux, que je ne ſaurois croire que vous diſiez cela par ſon ordre ; & je ſuis perſuadée qu'il vous en déſavouera ſi vous le lui dites. Mais quand vous parleriez par ſon ordre, je vous déclare qu'il n'y a ni tourmens ni mort qui puiſſent me faire changer de ſentiment : car comme je vous ai dit, puiſque l'amour n'a point changé mon cœur, tous les maux & les biens qu'on pourroit me faire ne feroient pas capables d'en venir à bout.

Le gentilhomme qui avoit promis à ſon maître de l'humaniſer, lui porta cette réponſe avec un dépit qu'on ne peut décrire, & lui conſeilla de pouſſer ſa pointe par tous les moyens poſſibles, en lui repréſentant qu'il lui ſeroit honteux d'avoir entrepris une telle conquête, & de n'y avoir pas reuſſi. Le jeune prince qui ne vouloit employer que des moyens honnêtes, craignant d'ailleurs

que le bruit s'en répandant, ſa mere ne vint à le ſavoir & ne ſe mît en colere contre lui, n'oſa rien entreprendre, juſques à ce que le gentilhomme lui eût donné un moyen qui lui paroiſſoit ſi bon, qu'il croyoit déja la tenir. Pour cet effet il parla au ſommelier. Comme il étoit réſolu de ſervir ſon maître à quelque prix que ſe fût, il conſentit à tout ce qu'on voulut. Il fut donc dit que le ſommelier prieroit ſa femme & ſa belle-ſœur d'aller voir faire vendanges à une maiſon qu'il avoit près de la forêt. Il n'en eut pas plutôt fait la propoſition, qu'elles y conſentirent volontiers. Le jour du départ étant venu, il en avertit le prince, qui réſolut d'y aller accompagné de ſon ſeul gentilhomme. Mais Dieu voulut que ſa mere ornoit ce jour-là le plus beau cabinet du monde, & avoit tous ſes enfans pour lui aider; de ſorte que l'heure de partir paſſa avant que le prince pût s'échapper. Le ſommelier s'étoit ſurpaſſé pour rendre ſervice à ſon maître. Il fit faire la malade à ſa femme, & étant à cheval avec ſa belle-ſœur en croupe, elle lui vint dire qu'elle ne pouvoit y aller. Quand il vit que l'heure paſſoit, & que le prince ne venoit point. Je crois, dit-il à ſa belle-ſœur, que nous pouvons bien

nous en retourner en ville. Qui nous en empêche, dit Françoise ? J'attendois monsieur, répondit le sommelier, qui m'avoit promis de venir ici. Sa sœur comprenant fort bien sa méchanceté lui dit : ne l'attendez plus, mon frere ; car je sais qu'il ne viendra point aujourd'hui. Le frere la crut, & la remena. Quand ils furent arrivés elle fit connoître à son frere qu'elle n'étoit pas satisfaite de lui, & lui dit franchement, qu'il étoit le valet du diable, & qu'il faisoit plus qu'on ne lui commandoit : elle lui dit qu'elle étoit bien assurée que c'étoit son ouvrage & celui du gentilhomme, & non du prince ; & qu'on aimoit mieux l'applaudir dans ses foiblesses & gagner de l'argent, que de faire le devoir de bons serviteurs : mais que puisqu'elle le connoissoit, elle ne demeureroit plus chez lui. Sur cela elle envoya querir son frere pour l'emmener en son pays, & sortit incontinent de chez sa sœur.

Le sommelier ayant manqué son coup, alla au château pour savoir pourquoi le prince n'étoit pas venu. Il n'y fut guere qu'il ne le vit sur sa mule sans autre suite que le gentilhomme son confident. Hé bien! dit le prince en le voyant,

eſt-elle encore là ? Le ſommelier lui dit ce qui s'étoit paſſé, & le prince fut bien fâché d'avoir manqué au rendez-vous, qu'il regardoit comme un coup de partie, & comme le dernier moyen qu'il croyoit pouvoir tenter. Voyant donc qu'il n'y avoit point de remede, il la chercha tant, qu'il la trouva en une compagnie d'où elle ne pouvoit pas fuir. Il s'emporta fort contre elle au ſujet des rigueurs qu'elle avoit pour lui, & de ce qu'elle vouloit quitter ſon frere. Françoiſe lui dit, qu'elle n'avoit jamais trouvé un homme plus dangereux, & qu'il lui étoit bien obligé, puiſqu'il employoit pour ſon ſervice non-ſeulement ſon corps & ſon bien, mais auſſi ſon ame & ſa conſcience. Le prince ne pouvant pas s'empêcher de ſentir qu'il n'y avoit plus rien à eſpérer, fit réſolution de ne la preſſer pas davantage, & eut toute ſa vie beaucoup d'eſtime pour elle. Un domeſtique du prince charmé de la vertu de cette fille la voulut épouſer; mais elle ne pût jamais ſe réſoudre à donner parole ſans l'approbation & le commandement du jeune prince, en qui elle avoit mis toute ſon affection. Elle lui en fit parler ; il y conſentit, & le mariage fut fait.

Elle a vécu toute ſa vie en bonne réputation, & le prince lui fit beaucoup de bien.

Que dirons-nous ici, meſdames? Avons-nous le cœur ſi bas que de faire de nos ſerviteurs nos maîtres? Ni l'amour ni les tourmens n'ont pu vaincre celle dont je viens de vous faire l'hiſtoire. Remportons à ſon exemple des victoires ſur nous-mêmes. Rien n'eſt plus louable que de vaincre ſes paſſions. Je ne trouve qu'un mal à cela, dit Oyſille, c'eſt que des actions ſi vertueuſes n'ayent été faites du tems des hiſtoriographes. Ceux qui ont tant loué Lucrece, l'auroient laiſſée au bout de la plume pour décrire bien au long les vertus de celle-ci. Je les trouve ſi grandes, que je ne ſaurois le croire ſi nous n'avions juré de dire la vérité. Je ne trouve pas ſa vertu ſi grande que vous la faites, dit Hircan. Vous avez vu aſſez de malades dégoûtés, qui laiſſoient des viandes bonnes & ſaines, pour en manger de mauvaiſes & de mal-ſaines. Peut-être que cette fille en aimoit quelqu'autre qui lui faiſoit mépriſer des perſonnes du premier rang. Parlamente répondit à cela, que la vie & la fin de cette fille avoient fait voir, qu'elle n'avoit jamais

aimé que celui qu'elle aimoit plus que ſa vie, mais non pas plus que ſon honneur. Otez-vous cela de l'eſprit, dit Saffredant, & apprenez d'où eſt venu ce terme d'honneur que les prudes ſont tant valoir. Peut-être que celles qui en parlent tant ne ſavent ce que ce mot ſignifie. Du tems que les hommes n'étoient pas trop malins, au ſiecle d'or ſi vous voulez, l'amour étoit ſi naïf & ſi fort, qu'on ne ſavoit ce que c'étoit que diſſimulation, & que celui qui aimoit le plus étoit le plus eſtimé. Mais la malignité, l'avarice, & le péché s'étant emparés du cœur des hommes, ils en chaſſerent Dieu & l'amour, & mirent en leur place l'amour propre, l'hypocriſie & la feinte. Les dames voyant qu'elles n'avoient pas la vertu du véritable amour, & que l'hypocriſie étoit fort odieuſe parmi les hommes, lui donnerent le nom d'honneur. Celles donc qui ne pouvoient avoir ce véritable amour, diſoient que l'honneur le leur défendoit. Elles en ont fait une ſi cruelle loi, que celles-mêmes qui aiment parfaitement diſſimulent, & croient que cette vertu eſt un vice: mais celles qui ont un bon entendement & un jugement ſain ne tombent jamais dans cette erreur. Elles connoiſſent la différence qu'il y

a entre les ténébres & la lumiere, & ſavent que le véritable amour conſiſte à faire voir la chaſteté du cœur, qui ne doit vivre que d'amour, & non ſe faire honneur de la diſſimulation, qui eſt un vice. Cependant, dit Dagoucin, on dit que l'amour le plus ſecret, eſt le plus louable. Secret, dit Simontault, pour ceux qui pourroient en mal juger; mais clair & pour le moins connu aux deux perſonnes qui s'aiment. Je l'entends ainſi, répondit Dagoucin. Néanmoins il vaudroit mieux qu'il fût ignoré d'un côté, & connu d'un tiers. Je crois que cette femme aimoit d'autant plus fortement, qu'elle ne ſe déclaroit point. Quoi qu'il en ſoit, dit Longarine, il faut eſtimer la vertu, dont la plus grande eſt de vaincre ſon cœur. Quand je conſidere les moyens & les occaſions qu'elle avoit, je ſoutiens qu'elle ſe pouvoit nommer femme forte. Puiſque vous jugez de la grandeur de la vertu, repartit Saffredant, par la mortification de ſoi-même, le prince étoit plus louable qu'elle: & pour en convenir il n'y a qu'à conſidérer l'amour qu'il avoit pour elle, la puiſſance, l'occaſion, & les moyens dont il pouvoit ſe ſervir; cependant il ne le fit pas, pour ne pas violer la regle de la véritable amitié, qui rend le pauvre

égal au prince, & se contenta d'employer les moyens que l'honnêteté permet. Il y en a beaucoup, reprit Hircan, qui n'auroient pas fait cela. Il est d'autant plus à estimer, repliqua Longarine, qu'il a vaincu la malice commune aux hommes. Qui peut faire du mal, & ne le fait point, est sans contredit bienheureux. Vous me faites souvenir, dit Guebron, d'une femme qui craignoit plus d'offenser les hommes, que Dieu, son honneur, & l'amour. Contez-nous cette histoire, je vous prie, dit Parlamente, & pour cet effet je vous donne ma voix. Il y a dit, Guebron, des gens qui ne reconnoissent point de Dieu; ou s'ils en croient un, ils le regardent comme si éloigné d'eux, qu'il ne peut ni voir ni apprendre les mauvaises actions qu'ils font: ou s'il les voit, ils le croient si nonchalant & si peu soigneux de ce qui se passe ici bas, qu'il ne les punit pas. De ce sentiment étoit une demoiselle dont je déguiserai le nom pour l'honneur de sa race, & que j'apellerai Camille. Elle disoit souvent, que celui qui n'avoit besoin que de Dieu étoit bienheureux, pourvu qu'elle pût conserver son honneur devant les hommes. Mais vous verrez, mesdames, que sa prudence & son hypocrisie ne

l'ont pas garantie. Son ſecret a été relevé, comme vous verrez par ſon hiſtoire, où je ne dirai rien qui ne ſoit vrai, hormis les noms des perſonnes & des lieux que je changerai.





S. Freudenberg Inv. L. Halbou Sculp.



XLIII. NOUVELLE.

Hypocriſie d'une dame de cour découverte par le dénouement de ſes amours qu'elle croyoit cacher.

UNE grande princeſſe & de grande autorité, demeuroit dans un très-beau château, & avoit avec elle une demoiſelle nommée Camille, fille fiere & audacieuſe, & de laquelle néanmoins ſa maîtreſſe étoit ſi abuſée, qu'elle ne faiſoit rien que par ſon conſeil, la croyant la plus ſage & la plus vertueuſe demoiſelle de ſon temps. Cette fille déclamoit ſi fort contre l'amour, que quand elle voyoit quelqu'un amoureux d'une de ſes com-

pagnes, elle les cenſuroit tous deux fort aigrement, & en faiſoit à ſa maîtreſſe un rapport fort déſavantageux, de ſorte qu'on la craignoit beaucoup plus qu'on ne l'aimoit. Pour elle, jamais elle ne parloit à homme que tout haut, & avec tant de fierté qu'elle paſſoit pour être tout-à-fait ennemie de l'amour; mais dans le cœur elle étoit tout autre choſe. En effet il y avoit un gentilhomme au ſervice de ſa maîtreſſe, dont elle étoit ſi amoureuſe, qu'elle n'en pouvoit plus. Cependant elle aimoit tant ſa gloire, & la réputation qu'elle s'étoit acquiſe lui étoit ſi chere, qu'elle diſſimuloit entiérement ſa paſſion. Après un an de ſouffrance ſans vouloir ſe ſoulager comme les autres par les yeux & par la langue, ſon cœur ſe trouva ſi enflammé, qu'elle vint chercher le dernier remede, & pour concluſion elle crut qu'il valoit mieux ſatisfaire ſon deſir, pourvu qu'il n'y eût que Dieu qui connût ſon cœur, que d'en faire confidence à un qui pût révéler ſon ſécret. Cette réſolution priſe, un jour qu'elle étoit dans la chambre de ſa maîtreſſe, & qu'elle regardoit ſur une terraſſe, elle vit celui qu'elle aimoit ſi fort qui s'y promenoit. Après l'avoir regardé juſques à ce que l'obſcurité le déro-bât à ſa vue, elle appella un petit page qu'elle avoit, & lui montrant le gentilhomme: voyez

vous bien, lui dit-elle, ce gentilhomme pourpoint de ſatin cramoiſi, & qui a une robe fourrée de loup-cervier? Allez-lui dire qu'il y a quelqu'un de ſes amis qui veut lui parler, & qui l'attend dans la galerie du jardin. Pendant que le page y alla, elle paſſa par la garderobe de la chambre de ſa maîtreſſe & ſe rendit à la galerie, après avoir baiſſé ſa cornette & pris ſon maſque. Quand le gentilhomme fut à la galerie, elle alla d'abord fermer les deux portes par leſquelles on pouvoit venir ſur eux, & l'embraſſant de toute ſa force ſans ôter ſon maſque, elle lui dit le plus bas qu'elle put: il y a long-tems, mon ami, que l'amour que j'ai pour vous m'a fait ſouhaiter de trouver le lieu & l'occaſion de pouvoir vous entretenir; mais la crainte de mon honneur a été pendant quelque tems ſi forte, que j'ai été contrainte malgré moi de diſſimuler ma paſſion. Mais enfin l'amour l'a emporté ſur la crainte; & comme votre honnêteté m'eſt connue, je vous déclare que ſi vous voulez me promettre de m'aimer, & de n'en jamais parler à perſonne, ni vous informer qui je ſuis, je ſerai toute ma vie votre fidele & bonne amie, & je vous aſſure que je n'aimerai

jamais que vous : mais j'aimerois mieux mourir que de vous dire qui je ſuis. Le gentilhomme lui promit tout, & l'encouragea par ce moyen à lui rendre la pareille ; c'eſt à dire, à ne lui rien refuſer. C'étoit en hiver vers les cinq à ſix heures du ſoir, où par conſequent les yeux ne ſervoient pas de grand'choſe. Mais ſi les yeux étoient inutiles, les mains ne l'étoient pas. En touchant ſes habits il trouva qu'ils étoient de velours, étoffe riche en ce tems-là, & qui n'étoit que pour les perſonnes du premier rang. Autant que la main en pût juger, il trouva tout ce qui étoit deſſous propre & en bon état. S'il tâcha de la régaler du mieux qu'il lui fut poſſible, elle fit ſi bien de ſon côté que le cavalier s'apperçut aiſément qu'elle étoit mariée.

Etant ſur le point de s'en retourner d'où elle venoit, le cavalier lui dit : je fais beaucoup de cas de l'avantage que vous m'avez accordé ſans le mériter ; mais j'en ferai encore plus de celui que vous m'accorderez à ma priere. Je ſuis ſi ſatisfait d'une pareille grace, que je vous ſupplie de me dire ſi je dois en eſpérer la continuation, & de quelle maniere il vous plaira

que j'en ufe ; car ne pouvant pas vous connoître , le moyen de pouvoir ailleurs vous demander la même faveur ? Ne vous mettez point en peine, répondit la belle, & comptez que tous les foirs après que ma maîtreffe aura foupé, je ne manquerai pas de vous envoyer querir, pourvu que vous foyez à cette heure-là fur la terraffe où vous étiez tantôt. Je vous manderai feul, & vous vous fouviendrez fur tout de ce que vous avez promis. Cela voudra dire que je vous attens dans cette galerie : mais fi vous entendez parler d'aller à la viande, vous pourrez ou vous retirer, ou venir à la chambre de ma maîtreffe. Je vous prie fur tout de n'avoir jamais envie de me connoître, fi vous ne voulez pas rompre avec moi.

La belle & le cavalier s'en allerent chacun de fon côté. Leur intrigue dura long-tems fans qu'il pût jamais favoir qui elle étoit. Il avoit une envie merveilleufe d'en être éclairci. Il ne pouvoit pas s'imaginer qui ce pouvoit être, & ne concevoit pas qu'il y eût de femme au monde qui ne voulût pas être vue & aimée.

Comme il avoit entendu dire à certains prédicateurs ignorans, que qui auroit vu le diable au visage n'aimeroit jamais, il s'imagina que ce pouvoit être quelque malin esprit. Pour s'en éclaircir il résolut de savoir qui étoit celle qui le recevoit si bien. Une autre fois donc qu'elle lui manda de la venir trouver il prit de la craie, & en l'embrassant lui fit une marque sur l'épaule sans qu'elle s'en apperçût. Aussi-tôt qu'elle s'en fut allée, le gentilhomme fut à la chambre de la princesse, & se tint à la porte pour regarder les épaules de celles qui entreroient. Il n'y fut pas long-tems sans voir entrer mademoiselle Camille, marchant avec tant de fierté, qu'il n'osoit la regarder comme les autres, persuadé que ce ne pouvoit pas être elle. Mais comme elle eut le dos tourné, il vit la marque de craie blanche, & fut si étonné qu'il eut de la peine à en croire ses yeux. Cependant après avoir consideré sa taille qui étoit toute semblable à celle qu'il touchoit, & les traits de son visage qui pouvoient se connoître en touchant, il demeura convaincu que c'étoit elle, & fut fort aise de voir qu'une femme qui n'avoit jamais eu le bruit d'avoir de galant, & qui étoit en réputa-

tion d'avoir refusé tant d'honnêtes gens, se fût enfin fixée à lui seul.

L'amour qui s'ennuye de toutes les conditions, ne put souffrir qu'il jouît long-tems du plaisir qu'il goûtoit avec Camille. Le cavalier conçut si bonne opinion de ses charmes, & se flatta de si belles espérances, qu'il résolut de lui faire connoître son amour, s'imaginant que dès qu'il seroit connu il auroit sujet d'aimer avec encore plus de passion. Un jour que la princesse se promenoit dans le jardin, Camille alla se promener dans une autre allée. Le gentilhomme la voyant seule s'avança pour l'entretenir, & feignant de ne l'avoir point vue ailleurs, lui dit: il y a long-tems, mademoiselle, que je vous aime, & que je n'ose vous le dire de peur de vous déplaire. Cette contrainte m'est si fâcheuse, qu'il faut ou parler, ou mourir; car je ne crois pas que personne puisse vous aimer comme je vous aime. Camille l'interrompant, & le regardant d'un œil menaçant: avez-vous appris, lui-dit-elle en grosse colere, que j'aye jamais eu d'amant? Je suis assurée que non, & je suis surprise que vous soyez assez hardi pour

tenir un tel langage à une ſi honnête femme que moi. Vous m'avez aſſez pratiquée ici pour connoître que je n'ai jamais aimé que mon mari. Ainſi donnez-vous bien de garde de me parler à l'avenir ſur le même ton. Le gentilhomme ſurpris d'une ſi profonde hypocriſie, ne pût s'empêcher de rire. Vous n'êtes pas toujours ſi ſévere, mademoiſelle, lui dit-il. Que vous ſert-il de diſſimuler avec moi ? Ne vaut-il pas mieux s'aimer parfaitement, qu'imparfaitement ? Je ne vous aime ni parfaitement, répliqua Camille, ni imparfaitement, & je vous regarde comme les autres ſerviteurs de ma maîtreſſe. Mais ſi vous continuez à me parler de cette maniere, je pourrai bien vous haïr de ſorte, que vous vous repentirez de m'en avoir donné ſujet. Le gentilhomme pouſſant ſa pointe lui dit : & où ſont, mademoiſelle, les careſſes que vous me faites quand je ne puis vous voir ? Pourquoi m'en priver maintenant que le jour me découvre votre beauté, accompagnée de tant d'agrémens ? Vous êtes hors du ſens, lui dit Camille, en faiſant un grand ſigne de croix, ou vous êtes le plus ſcélerat menteur de tous les hommes. Je ne crois pas vous avoir jamais fait plus ou moins de careſſes

que je fais à préſent. Comment l'entendez-vous je vous prie ? Le pauvre gentilhomme croyant mieux la mettre à la raiſon lui nomma le lieu où il l'avoit vue, & lui dit la marque de craie qu'il lui avoit faite pour la connoître. Son emportement fut ſi outré, qu'au lieu de revenir à elle-même, elle lui dit, qu'il étoit le plus méchant de tous les hommes, & qu'il avoit inventé contre elle un ſi infâme menſonge, mais qu'elle tâcheroit de l'en faire repentir. Lui qui ſavoit le crédit qu'elle avoit auprès de ſa maîtreſſe, fit ce qu'il pût pour l'appaiſer; mais tout cela fut inutile. Elle le quitta avec fureur & s'en alla où étoit ſa maîtreſſe, qui quitta ſa compagnie pour entretenir Camille qu'elle aimoit comme elle-même. La princeſſe la voyant ſi émue lui demanda ce qu'elle avoit. Camille ne lui cacha rien, & lui conta tout ce que le gentilhomme lui avoit dit, avec un tour ſi malin & ſi déſavantageux au pauvre gentilhomme, que dès le ſoir même ſa maîtreſſe lui fit dire de ſe retirer chez lui inceſſamment & ſans parler à perſonne, & qu'il y demeurât juſqu'à

nouvel ordre. Il obéit de peur de pis. Tant que Camille fut chez la princeſſe, le cavalier en demeura exilé ſans recevoir aucunes nouvelles de Camille qui lui avoit promis qu'il la perdroit dès qu'il tâcheroit de la connoître.

Vous voyez, meſdames, que Camille qui avoit préféré la gloire du monde à ſa conſcience, a perdu l'une & l'autre; car tout le monde ſait aujourd'hui ce qu'elle vouloit cacher & à ſon mari & à ſon amant, & pour avoir voulu éviter d'être moquée d'un ſeul, elle s'eſt rendue l'objet de la raillerie de tout le monde. On ne peut pas dire pour l'excuſer que ſon amour étoit un amour naïf de la ſimplicité duquel chacun a pitié; car on voit, & c'eſt ce qui la rend doublement condamnable, que ſon deſſein étoit de couvrir la malice de ſon cœur du manteau de la gloire & de l'honneur, & de paſſer devant Dieu & devant les hommes pour autre qu'elle n'étoit. Mais celui qui ne donne point ſa gloire à un autre voulut la démaſquer, & la faire paroître doublement infâme. Voilà, dit Oyſille, une femme

bien inexcuſable ; car qui peut parler pour elle puiſque Dieu , l'honneur , & l'amour ſont ſes accuſateurs ? Qui ? dit Hircan ; le plaiſir & la folie , qui ſont deux grands avocats pour les dames. Si nous n'avions pas d'autres avocats , répondit Parlamente , notre cauſe ſeroit mal défendue. Celles qui ſe laiſſent vaincre au plaiſir ne doivent plus ſe nommer femmes , mais hommes , dont la fureur & la débauche des femmes releve l'honneur au lieu de lui donner atteinte. Un homme qui ſe venge de ſon ennemi , & qui le tue pour un démenti , paſſe pour un brave homme , & l'eſt en effet. C'eſt la même choſe quand il aime une douzaine de femmes avec la ſienne. Mais l'honneur des femmes a un autre fondement , c'eſt-à-dire , la douceur , la patience , & la chaſteté. Vous parlez des ſages , repartit Hircan. Je n'en veux point connoître d'autres , répliqua Parlamente. S'il n'y en avoit point de folles , dit Nomerfide , ceux qui veulent être crus de tout ce qu'ils diſent & font , pour corrompre la ſimplicité des femmes , ſe trouveroient bien loin de leur compte. Je vous prie , Nomerfide , dit Guebron , que je vous donne

ma voix, afin que vous nous fassiez un conte sur ce sujet. Je vous en dirai un, répondit Nomerfide, autant avantageux à un amant, que le vôtre est désavantageux aux femmes qui ne sont pas sages.







S. Freudenberg. Inv. L. Halbou. Sculp.



XLIV. NOUVELLE.

De deux amans qui jouïrent habilement de leurs amours, dont le dénouement fut heureux.

Il y avoit à Paris deux bourgeois, l'un politique & l'autre marchand de draps de ſoye, qui s'étoient toujours fort aimez & ſe fréquentoient fort familiérement. Le politique avoit un fils nommé Jacques, jeune homme aſſez mettable en bonne compagnie, qui à la faveur de ſon pere alloit ſouvent chez le marchand, qui avoit une belle fille nommée Françoiſe. Jacques fit ſi

bien auprès de Françoise, qu'il sentit qu'elle n'aimoit pas moins qu'elle étoit aimée. Sur ces entrefaites on envoya une armée en Provence pour s'opposer à la descente que Charles d'Autriche avoit dessein d'y faire. Jacques fut obligé de suivre l'armée parce que sa charge l'y appelloit. A peine fut-il au camp, qu'il reçut nouvelles de la mort de son pere. Cette nouvelle fut un double chagrin pour lui, l'un la perte d'un pere qui lui étoit nécessaire, & l'autre l'incommodité qu'il prévoyoit bien qu'il auroit de voir sa maîtresse à son retour aussi souvent qu'il l'avoit espéré. Le tems lui fit oublier le premier, & rendit l'autre plus sensible. Comme la mort est naturelle, & qu'il est ordinaire que les peres meurent plutôt que les enfans, aussi la douleur qu'on a de leur mort se dissipe peu à peu. C'est tout autre chose de l'amour; car au lieu de nous apporter la mort il nous apporte la vie, en nous donnant des enfans qui nous rendent immortels par maniere de dire: & c'est principalement cela qui rend nos desirs plus ardens. Jacques étant donc de retour à Paris, ne songea qu'à renouer avec le marchand en vue de faire commerce de la marchandise la plus précieuse

qu'il eût, ſous prétexte de pure amitié. Comme Françoiſe avoit de la beauté & de l'eſprit, & qu'il y avoit long-tems qu'elle étoit mariable, elle avoit eu pluſieurs ſoupirans pendant l'abſence de Jacques : mais ſoit que le pere fût avare, ou que n'ayant que cette enfant il voulût la bien placer, il n'avoit pas fait grand cas de tous ces ſoupirans. Comme on n'attend pas aujourd'hui à ſe ſcandaliſer qu'on en aye juſte ſujet, & ſur tout quand il s'agit d'une choſe qui regarde l'honneur du ſexe, cela fit mal parler de Françoiſe. Le pere ne voulant pas faire comme beaucoup d'autres, qui au lieu de cenſurer les vices de leurs femmes & de leurs enfans ſemblent au contraire les y porter, ne fit ni le ſourd ni l'aveugle au bruit populaire, & obſerva ſa fille de ſi près, que ceux même qui ne la fréquentoient que ſous prétexte de mariage, ne la voyoient que rarement, & toujours avec ſa mere. Il ne faut pas demander ſi une pareille vigilance fut fâcheuſe à Jacques, qui ne pouvoit s'imaginer qu'on la traitât ſi durement ſans quelque raiſon importante qui lui étoit inconnue. Cette conjecture le chagrinoit, & partageoit ſon eſprit entre l'amour & la jalouſie.

Résolu d'en savoir la raison à quelque prix que ce fût, il voulut s'éclaircir avant toutes choses si elle avoit toujours les mêmes bons sentimens pour lui. Il fit tant d'allées & de venues, qu'il trouva moyen un matin à la messe de se placer assez près d'elle, & connut à son air qu'elle avoit de la joie de le revoir. Comme il savoit que la mere n'étoit pas si sauvage que le pere, il prenoit quelquefois la liberté les voyant sortir pour aller à l'église de les aborder avec la familiarité & l'honnêteté ordinaire, avec laquelle on a accoutumé d'en user avec les gens pour qui on a de la déférence, & cela comme si le pur hazard les avoit fait rencontrer ; le tout en vue de préparer les choses pour le dessein qu'il se proposoit. En un mot l'an du deuil de son pere étant presque expiré, il résolut en changeant d'habit de se mettre sur le bon pied, & de faire honneur à ses ancêtres. Il en parla à sa mere qui le trouva bon, & qui souhaitoit de le voir bien marié avec d'autant plus de passion, qu'elle n'avoit pour tous enfans que lui & une fille qui étoit déja avantageusement mariée. La mere qui avoit de l'honneur & de la grandeur d'ame, encourageoit son fils à la vertu en lui répresen-

tant

tant l'exemple d'une infinité de jeunes gens de fon âge qui s'avançoient d'eux - mêmes, ou faifoient voir au moins qu'ils étoient dignes des parens qui leur avoient donné le jour. N'étant donc plus queftion que de favoir où ils jetteroient leur plomb, la bonne femme dit à fon fils : je fuis d'avis, Jacques, d'aller chez le compére Pierre; (c'étoit le pere de Françoife:) il eft de nos amis, & ne voudroit pas nous tromper. C'étoit juftement ce qu'il demandoit. Cep.ndant il tint bon, & dit : nous en prendrons où nous trouverons notre avantage, & le meilleur marché. Toutefois comme le compere Pierre étoit intime ami de feu mon pere, je ferai bien aife que nous nous adreffions à lui avant que d'aller ailleurs. La mere & le fils allerent voir un matin le compere Pierre, qui les reçut fort bien, comme vous favez que les marchands favent faire lorsqu'ils fentent du profit. Ils firent déplier quantité de draps de foye, & mirent à part ce qu'il leur falloit; mais ils ne purent convenir de prix; ce que Jacques fit exprès parce que la mere de fa maîtreffe ne paroiffoit pas.

Ils ſortirent enfin ſans rien acheter, & allerent voir alleurs. Mais Jacques ne trouvant rien de beau que chez ſa maîtreſſe, ils y retournerent quelque tems après. La mere de Françoiſe s'y trouva, & les reçut le mieux du monde. Après les petites façons qui ſe font dans ces ſortes de boutiques, la marchande eſtimoit ſes marchandiſes plus que n'avoit fait ſon mari. Vous étes bien rigoureuſe, madame, lui dit Jacques. Voilà ce que c'eſt. Nous avons perdu notre pere, & l'on ne nous connoît plus. En diſant cela il fit ſemblant de s'eſſuyer les yeux, comme ſi l'idée paternelle lui eût fait répandre des larmes : mais ce n'étoit que pour mieux acheminer les choſes. La mere de Jacques qui y alloit à la bonne foi, dit là-deſſus d'un ton dolent : depuis la mort du pauvre homme nous ne nous ſommes non plus fréquentés, que ſi nous ne nous étions jamais connus. Voilà le cas qu'on fait des pauvres veuves. On ſe fit alors de nouvelles careſſes, & on ſe promit mutuellement de ſe viſiter plus ſouvent qu'on n'avoit jamais fait. Sur cela il vint d'autres

marchands que le mari conduiſit lui-même dans l'arriere-boutique. Le jeune homme profitant du moment favorable dit à ſa mere : madame viſitoit ſouvent autrefois les jours de fêtes les ſaints lieux qui ſont dans notre quartier, & principalement les couvens. Si en paſſant elle ſe donnoit la peine de venir quelquefois prendre de ſon vin, elle nous feroit beaucoup d'honneur & de plaiſir. La marchande qui ne ſe défioit de rien, répondit, qu'il y avoit plus de quinze jours qu'elle avoit réſolu d'y faire un voyage, & que s'il faiſoit beau elle pourroit bien y aller le dimanche ſuivant, & ne manqueroit pas de ſe donner l'honneur d'aller voir la demoiſelle. Cette concluſion fut ſuivie de celle du marché ; car pour peu de choſe il ne falloit pas laiſſer perdre une ſi belle occaſion.

Les choſes étant en cet état, Jacques conſidérant qu'il ne pouvoit lui ſeul venir à bout de ſon deſſein, réſolut de le confier à un fidele ami. Ils prirent de ſi bonnes meſures enſemble,

qu'il ne s'agiſſoit plus que de l'exécution. Le dimanche étant venu, la marchande & ſa fille ne manquerent pas au retour de leur dévotion de paſſer chez la veuve, quelles trouverent avec une de ſes voiſines cauſant dans une galerie du jardin, & ſa fille qui ſe promenoit alors dans les allées avec ſon frere & ſon ami qui avoit le nom Olivier. Jacques voyant ſa maîtreſſe compoſa ſon viſage de maniere qu'il ne changea aucunement de contenance. Il alla donc recevoir la mere & la fille avec un air gai. Comme les vieux cherchent d'ordinaire les vieux, les trois s'aſſirent ſur un banc le dos tourné du côté du jardin dans lequel peu-à-peu les deux amans entrerent, & allerent en ſe promenant au lieu où étoient les deux autres. Ils ſe firent quelques careſſes de compagnie, & ſe promenerent tout de nouveau. Durant cette promenade Jacques conta ſi bien à Françoiſe ſon glorieux martire, qu'elle ne pouvoit accorder & n'oſoit refuſer ce que ſon amant lui demandoit. Il n'en fallut pas davantage pour lui faire connoître qu'elle en tenoit. Je dois vous dire que pen-

dant cette converſation ambulante ils paſſoient, & repaſſoient ſouvent le long du banc où les bonnes femmes étoient aſſiſes pour prevenir les ſoupçons, parlant toujours de choſes vulgaires & familieres, & folâtrant de tems en tems dans le jardin. Les bonnes femmes s'accoutumerent ſi bien au bruit durant une demi-heure, que Jaques fit enfin ſigne à Olivier, qui joua ſi bien ſon perſonnage avec l'autre fille qu'il entretenoit, qu'elle ne s'apperçut point que les amans entraſſent dans un préau couvert de cériſiers, & bien clos de hayes de roſiers & de groſeilliers fort hauts, faiſant ſemblant d'aller abattre des amandes à un coin du préau, mais en effet pour abattre des prunes. Auſſi Jaques au lieu de donner la cotte verte à ſa maîtreſſe, lui donna la cotte rouge, & la lui donna ſi bien, que la couleur lui en vint au viſage ſe trouvant ſurpriſe un peu plutôt qu'elle ne penſoit. Comme les prunes étoient mûres, ils les eurent cueillies en ſi peu de tems, qu'Olivier même ne put le croire, que quand il vit que Françoiſe baiſſoit

la vue, & paroiſſoit toute honteuſe. Cela le fit défier de la vérité, parce qu'auparavant elle alloit la tête levée, ſans craindre qu'on vît dans ſes yeux la veine qui doit être rouge devenue de couleur d'azur. Jaques s'en apperçut, & la mit à la raiſon en lui faiſant les remontrances néceſſaires. Les amans firent encore deux ou trois tours de jardin; mais ce ne fut pas ſans que la belle dît en pleurant & ſoupirant: hélas! eſt-ce pour cela que vous m'aimiez? Si je l'euſſe penſé, mon Dieu! Que ferai-je? Me voilà perdue pour toute ma vie. Quel cas ferez-vous déſormais de moi, au moins ſi vous étes du nombre de ceux qui n'aiment que pour le plaiſir? Que ne ſuis-je plutôt morte, hélas! que de faire une telle faute? Toutes ces réflexions ne ſe faiſoient point ſans répandre beaucoup de larmes. Mais Jaques la conſola ſi bien, & lui fit tant de promeſſes & tant de ſermens, qu'avant que d'avoir fait trois autres tours de jardin, & après avoir fait un ſecond ſigne à ſon ami, ils rentrerent dans le préau par un autre chemin, & quelque choſe qu'elle pût faire, il n'y eut pas

moyen de s'empêcher de recevoir plus de plaiſir à la ſeconde cotte verte, qu'elle n'avoit fait à la premiere. En un mot elle s'en trouva ſi bien, qu'ils réſolurent dès lors de chercher les moyens de ſe revoir plus ſouvent & plus commodément, en attendant le moment favorable du pere. Une jeune femme voiſine du marchand, un peu parente de Jaques, & bonne amie de Françoiſe, leur aida beaucoup à mettre le bon-homme à la raiſon. J'apprens qu'ils ont continué leur intrigue ſans ſcandale juſques à la conſommation de leur mariage. Françoiſe qui étoit fille unique s'eſt trouvée bien riche pour la fille d'un marchand. Il eſt vrai que Jaques a attendu la meilleure partie du bien de ſa femme juſques à la mort du pere, qui étoit ſi ſerré & ſi défiant qu'il s'imaginoit que ce qu'il tenoit d'une main, l'autre le lui déroboit.

Voilà, meſdames, une amitié bien commencée, bien continuée, & encore mieux finie. Car encore qu'il ſoit ordinaire aux hommes de mépriſer une femme ou une fille dès qu'elle vous

a donné ce que vous cherchez en elle avec le plus d'empreſſement, cependant ce jeune homme aimant bien & de bonne foi, & ayant connu à ſa maîtreſſe ce que tout mari ſouhaite à une fille dont il veut faire ſa femme, ſachant d'un autre côté que la belle étoit de bonne famille, & ſage à la faute près que lui-même lui avoit fait faire, ne voulut point commettre adultere ailleurs, ni brouiller un autre ménage. Et c'eſt en quoi je le trouve fort louable. Cependant, dit Oyſille, ils ſont tous deux condamnables, & l'ami même n'eſt pas excuſable d'avoir été le miniſtre du crime, ou du moins l'adhérent à un tel violement. Appellez-vous violement, dit Saffredant, quand les deux parties le veulent bien ? Y a-t-il de meilleurs mariages que ceux qui ſe font ainſi par amourettes ? Auſſi dit-on en proverbe que les mariages ſe font au ciel. Mais cela ne s'entend ni des mariages forcés ni de ceux qui ſe font à prix d'argent, & qui paſſent pour bien & dûment approuvez dès que le pere & la mere y ont donné leur conſentement. Vous en direz ce qu'il vous plaira, re-

partit Oyſille; mais il faut reconnoître l'obéiſſance paternelle, & au défaut de pere & de mere il faut avoir recours aux autres parens. Autrement s'il étoit permis à chacun de ſe marier à ſa fantaiſie, combien de mariages cornus ne ſe feroit-il point? Peut-on ſe mettre dans l'eſprit qu'un jeune homme & une fille de douze à quinze ans ſachent ce qui leur eſt propre? Qui examineroit bien les mariages, il ſe trouveroit qu'il y en a pour les moins autant de mauvais de ceux qui ſe ſont faits par amourettes, que de ceux qui ſe ſont faits par contrainte. Les jeunes gens qui ne ſavent ce qu'il leur faut, ſe prennent ſans examen au premier qu'ils rencontrent; puis s'appercevant peu-à-peu de la faute qu'ils ont faite, cette connoiſſance leur en fait faire encore de plus grandes. Ceux au contraire qui ne ſe ſont pas mariés volontairement, ſont entrés dans cet engagement par le conſeil & à la ſollicitation de gens qui ont plus vu & ont plus de jugement que les mariés : de ſorte que quand ils viennent à ſentir le bien qu'ils ne connoiſſoient pas, ils le goûtent bien mieux, &

l'embraſſent avec beaucoup plus d'affection. Oui ; mais vous ne dites pas, madame, reprit Hircan, que la fille avoit de l'âge, qu'elle étoit mariable, & qu'elle connoiſſoit l'iniquité de ſon pere, qui laiſſoit moiſir ſon pucelage de peur de démoiſir ſes écus. Ne ſavez-vous pas que la nature eſt coquine ? Elle aimoit, elle étoit aimée, elle trouvoit ſon bien prêt, & pouvoit ſe ſouvenir du vieux proverbe, qui dit que *qui refuſe muſe.* Toutes ces conſidérations, jointes à la prompte exécution de l'attaquant, ne lui donnerent pas le tems de ſe défendre. Auſſi a-t-on remarqué qu'on reconnut incontinent après ſur ſon viſage un conſidérable changement en elle. Ce changement venoit peut-être de déplaiſir d'avoir eu ſi peu de tems pour juger ſi la choſe étoit bonne ou mauvaiſe. Auſſi ne ſe fit-elle pas tirer l'oreille pour en faire une ſeconde épreuve. Pour moi, dit Longarine, je ne la trouverois pas excuſable ſans la bonne foi du jeune homme, qui faiſant le perſonnage d'un honnête homme ne l'a point abandonnée, & l'a priſe telle qu'il l'avoit faite. Il me ſemble

d'autant plus louable en cela, que la jeuneſſe d'aujourd'hui eſt bien corrompue. Je ne prétens pas pour cela excuſer la premiere faute du cavalier qui l'accuſe tacitement de rapt à l'égard de la fille, & de ſubornation à l'égard de la mere. Point, point, dit Dagoucin. Il n'y a ni rapt, ni ſubornation, & tout s'eſt fait volontairement, tant du côté des meres qui ne l'ont pas empêché quoi qu'elles ayent été dupées, que du côté de la fille qui s'en eſt bien trouvée, & qui ne s'en eſt auſſi jamais plainte. Tout cela ne vient, répliqua Parlamente, que de la bonté & ſimplicité de la marchande, qui mena de bonne foi ſa fille à la boucherie ſans y penſer. Pourquoi ne pas dire à la nôce? dit Simontault, puiſque cette ſimplicité ne fut pas moins avantageuſe à la fille, que préjudiciable à une femme qui fut trop aiſément la dupe de ſon mari. Puiſque vous en ſavez le conte, dit Nomerfide, faites-nous-le. Je vous donne ma voix. Très-volontiers, répondit Simontault, à condition que vous me promettrez de ne point pleurer. Ceux qui diſent, meſdames, que vous

avez plus de malice que les hommes, auroient bien de la peine à produire un exemple comme celui dont je vais vous parler. Je prétens vous faire voir non-ſeulement la grande malice d'un mari, mais auſſi l'extrême ſimplicité & bonté de ſa femme.





S. Freudeberg, inv. *Ph.pe Thiebault, Sculp.*



XLV. NOUVELLE.

Un mari donnant les Innocens à ſa ſervante trompe la ſimplicité de ſa femme.

Il y avoit à Tours un homme d'eſprit & ruſé, qui étoit tapiſſier de feu monſieur le duc d'Orleans, fils du roi François I. Quoique ce tapiſſier fût demeuré ſourd après une grande maladie, il ne laiſſoit pas pour cela d'avoir tout ſon eſprit, & d'en être ſi bien partagé, qu'il n'y avoit point d'homme de ſon métier plus ruſé que lui. Quant aux autres affaires du monde, vous verrez par ce

que je vais vous conter de quelle maniere il ſavoit s'en tirer. Il avoit épouſé une femme de bien & d'honneur, avec laquelle il vivoit fort paiſiblement. Comme il craignoit fort de lui déplaire, elle s'étudioit auſſi à lui obéir en tout. Outre la grande amitié que le mari avoit pour ſa femme, il étoit ſi charitable, qu'il donnoit ſouvent à ſes voiſines ce qui appartenoit à ſa femme, ce qu'il faiſoit toutefois le plus ſecrétement qu'il pouvoit. Ils avoient une bonne groſſe ſervante dont le tapiſſier devint fort amoureux. Cependant craignant que la femme ne s'en apperçût il affectoit ſouvent de la gronder, diſant que c'étoit la créature la plus pareſſeuſe qu'il eût jamais vue; mais qu'il ne s'en étonnoit pas puiſque ſa maîtreſſe ne la battoit jamais.

Un jour qu'on parloit de donner les Innocens, le tapiſſier dit à ſa femme, que ce ſeroit une grande charité de les donner à ſa ſervante: mais, ajouta-t-il, il ne faudroit pas qu'elle les reçût de votre main, car elle eſt trop foible, & votre cœur trop tendre. Si je voulois y employer la mienne, nous en ſerions bien mieux ſervis que nous ne ſommes. La pauvre femme qui ne ſe défioit de rien le pria de vouloir faire l'opération, avouant qu'elle n'avoit

ni le cœur, ni la force de battre. Le mari accepta volontiers la commiſſion, & comme s'il eût voulu la bien feſſer, il fit acheter des verges les plus fines qu'il pût trouver. Pour faire accroire qu'il n'avoit pas deſſein de l'épargner, il fit tremper les verges dans de la ſaumure, de maniere que la pauvre femme avoit plus de compaſſion de ſa ſervante, que de défiance de ſon mari. Le jour des Innocens étant venu, le tapiſſier ſe leva de bon matin, & monta à la chambre haute où la ſervante étoit toute ſeule, & lui donna les Innocens bien autrement qu'il n'avoit dit à ſa femme. La ſervante ſe mit à pleurer; mais les larmes ne ſervirent de rien. Cependant de peur que ſa femme ne vînt, il commença à donner des verges ſur le chalit avec tant de force qu'il les écorcha & rompit, & les apporta ainſi rompues à ſa femme. Je crois, mamie, lui dit-il en arrivant, que votre ſervante ſe ſouviendra des Innocens. Le tapiſſier étant ſorti, la ſervante vint ſe jetter aux pieds de ſa maîtreſſe, & lui dit, que ſon mari lui avoit fait le plus grand tort qu'on eût jamais fait à ſervante. La bonne femme s'imaginant qu'elle parloit des coups de verges qu'elle croyoit qu'elle eût reçus, l'interrompit, &

lui dit: mon mari a bien fait, & il y a plus d'un mois que je le prie de le faire. Si vous avez du mal j'en ſuis bien aiſe. Ne vous en prenez qu'à moi. Il ne vous en a pas tant fait qu'il devoit. La ſervante voyant que ſa maîtreſſe approuvoit une telle action, crut que ce n'étoit pas un auſſi grand péché qu'elle s'étoit imaginé, puis qu'une femme qui paſſoit pour ſi vertueuſe en étoit la cauſe: auſſi n'en oſa-t-elle plus parler depuis.

Le tapiſſier voyant que ſa femme étoit auſſi aiſe d'être trompée que lui de la tromper, réſolut de lui donner ſouvent la même ſatisfaction, & gagna ſi bien la ſervante, qu'elle ne pleuroit plus pour avoir les Innocens. Il fit long-tems la même vie ſans que ſa femme s'en apperçût, tant qu'enfin l'hiver vint, & amena quantité de neiges. Comme le tapiſſier avoit donné dans ſon jardin les Innocens à ſa ſervante ſur l'herbe verte, il voulut auſſi les lui donner ſur la neige. Un matin avant que perſonne fût éveillé, il la mena tout en chemiſe ſur la neige. En badinant tous deux, & ſe jettant de la neige, ils n'oublierent pas le jeu des Innocens. Une voiſine qui s'étoit miſe à la fenêtre qui regardoit droit ſur le jardin pour voir quel tems il faiſoit,

vit

vit l'exercice des Innocens, & trouva l'action si mauvaise, qu'elle résolut d'en avertir sa bonne commere, afin qu'elle ne fût plus la dupe d'un si méchant mari, & ne se servît pas davantage d'une servante si vicieuse Après que le tapissier eût fait tous ses beaux jeux, il regarda au tour de lui s'il n'avoit été vu de personne, & vit sa voisine à la fenêtre ; ce qui le chagrina fort. Mais comme il savoit donner toutes sortes de couleurs à sa tapisserie, il crut si bien colorer ce fait, que la voisine y seroit aussi bien trompée que sa femme. Il ne se fut pas plutôt recouché, qu'il fit lever sa femme en chemise, & la mena au même endroit qu'il avoit mené la servante. Il badina quelque tems avec elle à lui jetter de la neige, comme il avoit fait avec la servante ; ensuite il lui donna les Innocens comme il avoit fait à l'autre, & puis furent se recoucher. Dès la premiere fois que la bonne tapissiere alla à la messe, sa voisine & bonne amie ne manqua pas de s'y trouver, & avec un fort grand empressement la pria, sans lui en dire davantage, de chasser sa servante, qui étoit une méchante & dangereuse créature. La tapissiere répondit qu'elle n'en feroit rien à moins qu'elle ne lui dît à l'avance pourquoi elle la croyoit si méchante & si dangereuse. La voisine se voyant ainsi poussée, lui dit enfin, qu'un matin elle l'avoit vue

dans ſon jardin avec ſon mari. C'étoit moi ; ma commere ma mie, répondit la bonne femme en riant. Comment, dit l'autre ! tout en chemiſe au jardin à cinq heures du matin ! Oui, ma commere, dit la tapiſſiere, c'étoit en conſcience moi-même. Ils ſe jettoient de la neige, continua la voiſine, puis aux tetons, puis ailleurs auſſi privément qu'il étoit poſſible. Oui, ma commere, répliqua la tapiſſiere, c'étoit moi-même. Mais, ma commere, reprit la voiſine, je les ai vu faire ſur la neige une choſe qui ne me ſemble ni belle ni honnête. Soit, commere ma mie, repartit la tapiſſiere ; mais comme je vous ai dit, & vous le redis encore, c'étoit moi-même, & non ma ſervante, qui ai fait tout cela ; car mon mari & moi badinons ainſi privément ; ne vous en ſcandaliſez point, je vous prie. Vous ſavez que nous devons de la complaiſance à nos maris. Ainſi s'en retourna la voiſine, ſouhaitant bien plus d'avoir un tel mari, que de venir demander celui de la bonne commere. Le mari de retour, ſa femme lui conta tout du long ce que ſa commere lui avoit dit. Bien vous en prend, ma mie, lui dit le tapiſſier, que vous êtes une femme de bien & d'eſprit ; car ſans cela il y a long-tems que nous ſerions ſéparés. Mais j'eſpere que Dieu nous fera la grace de nous aimer autant à l'avenir que nous nous ſommes aimés par le paſſé, &

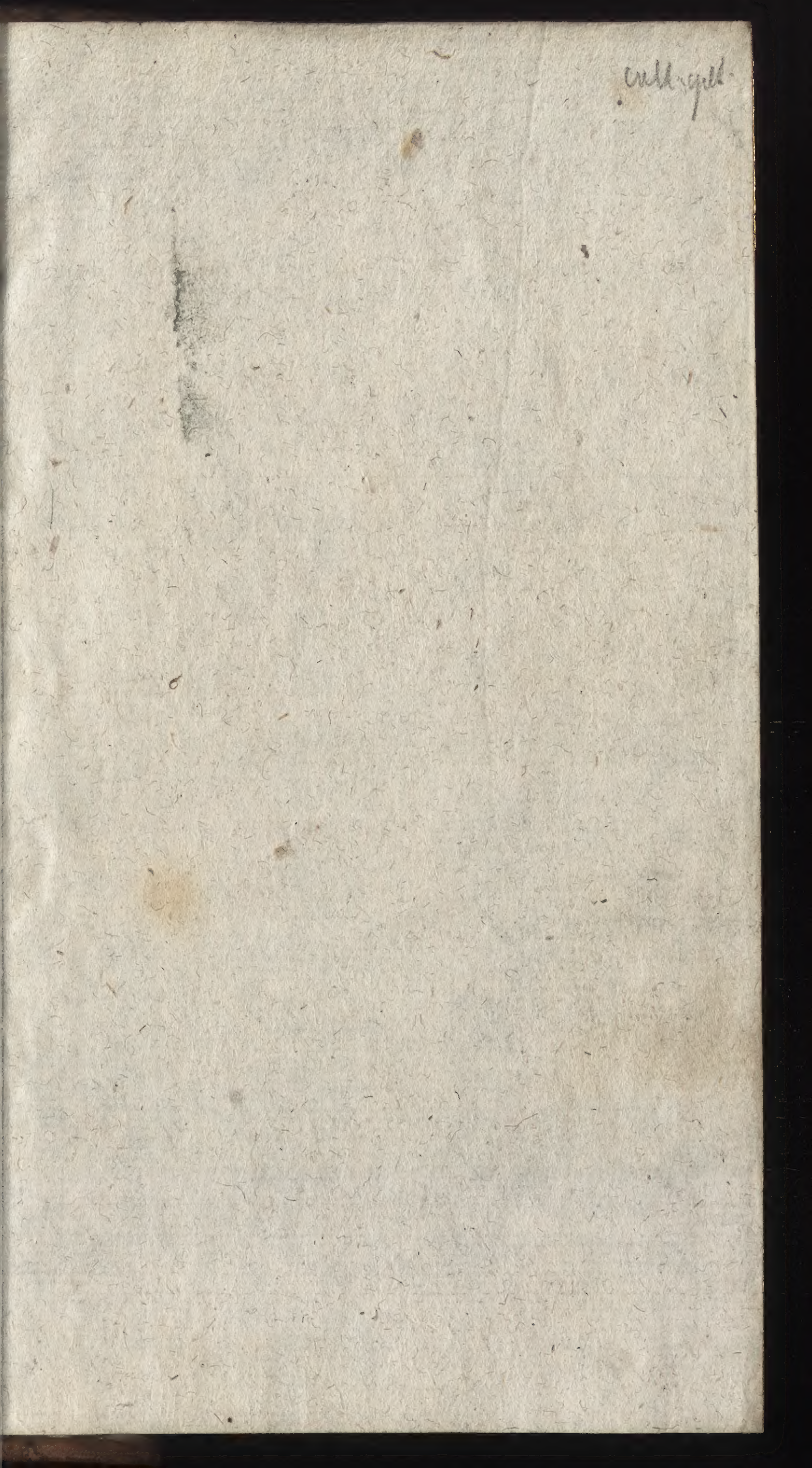
cela pour ſa gloire & pour notre ſatisfaction. Amen, mon ami, dit la bonne femme. J'eſpere auſſi que vous ſerez content de ce que je contribuerai de ma part à la bonne intelligence.

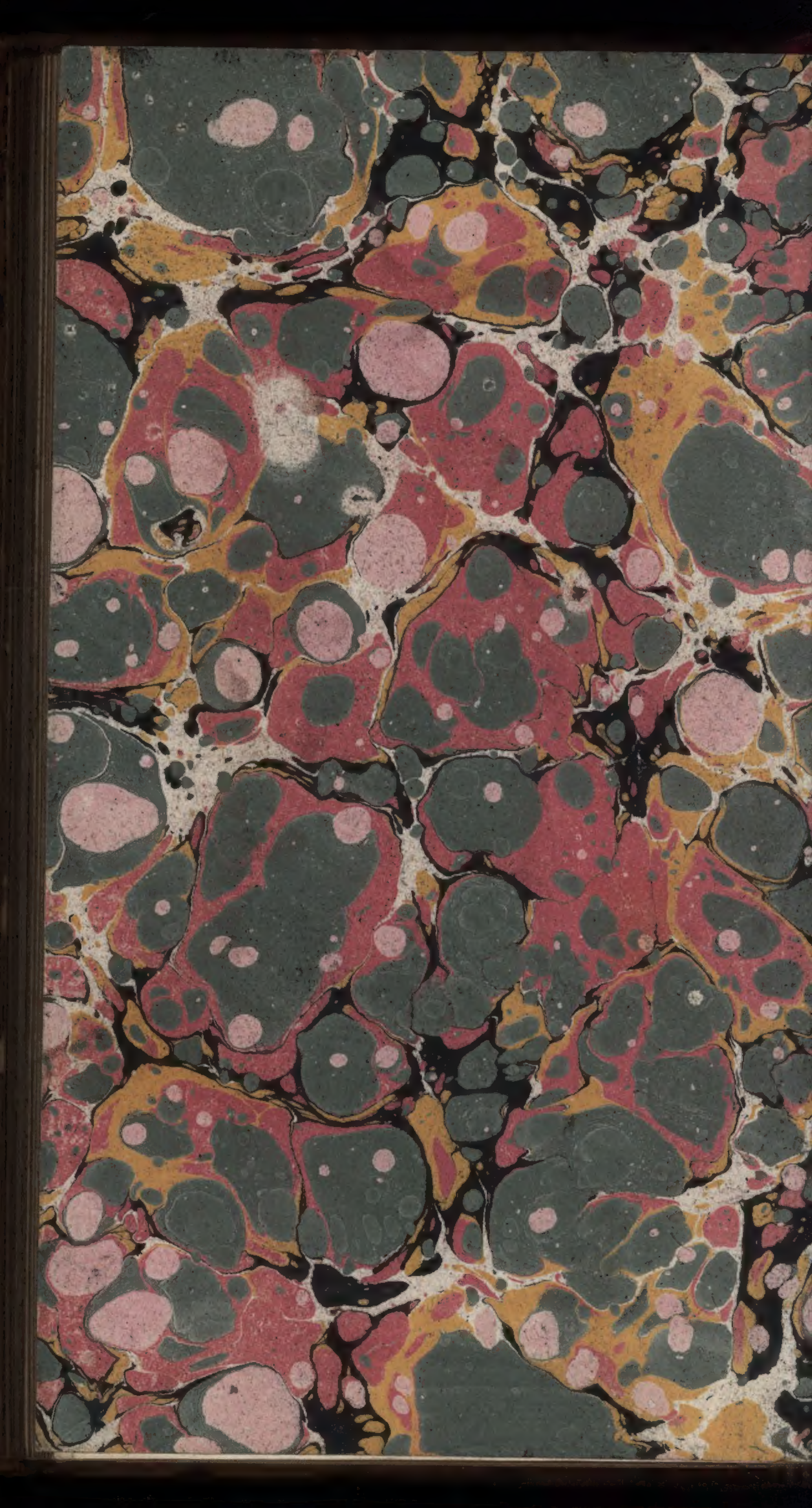
Il faudroit être bien incrédule, meſdames, ſi après avoir vu une hiſtoire ſi véritable, on jugeoit qu'il y a en vous autant de malignité qu'aux hommes, quoiqu'à dire la verité ſans faire tort à perſonne, on ne ſauroit manquer de conclure au ſujet de l'homme & de la femme dont il s'agit, que ni l'un ni l'autre ne vaut rien. Cet homme-là, dit Parlamente, étoit prodigieuſement méchant; car d'un coté il trompoit ſa femme, & de l'autre ſa ſervante. Vous n'avez donc pas bien entendu le conte, dit Hircan; car il eſt dit qu'il les contenta toutes deux en une matinée; grand ouvrage attendu la contrarieté de leurs intérêts. En cela, repliqua Parlamente, il eſt doublement fourbe, de ſatisfaire à la ſimplicité de l'une par un menſonge, & à la malice de l'autre par un vice. Mais je conçois fort bien que ces péchés ſeront toujours pardonnés tant qu'on aura des juges comme vous. Je vous aſſure pourtant, repartit Hircan, que je n'entreprendrai jamais rien de ſi grand ni de ſi difficile. Pourvu que je vous rende compte, ma journée ne ſera pas mal employée. Si l'amour réciproque ne contente le cœur, repliqua Parla-

mente, tout le reſte ne ſauroit le contenter. Il eſt vrai, dit Simontault. Je ſuis perſuadé qu'il n'y a pas une plus grande peine que d'aimer & de n'être pas aimé. J'en ſuis perſuadée auſſi, dit Oyſille, & cela me rappelle un conte, que je n'avois pas réſolu de mettre au rang des bons. Cependant puiſqu'il ſe préſente, il faut qu'il paſſe.

Fin du Tome ſecond.








SPECIAL
86-B
15121
V.2
THE GETTY CENTER
LIBRARY

